

PER

E-419

BNQ

Alexakis

François
Hébert

Émile
Ollivier

Carole
Huynh Guay

Gloria
Escomel

Luc
Perrier

Jovette
Marchessault

Jean
Marcel

André
Brochu

Jean-Bernard
Vuillème

Louise
Dupré

Pierre
Nepveu

Les écrits

97



Les écrits

DÉCEMBRE 1999

Les écrits

REVUE FONDÉE EN 1954 PAR JEAN-LOUIS GAGNON

Directeur : Jean-Guy Pilon

Directeur adjoint : André Ricard

Secrétaire de rédaction : Louise Maheux-Forcier

Adjointe administrative : Marie Beaulieu

Promotion : Michelle Corbeil

Graphisme et mise en pages : Mathilde Hébert

Conseil d'administration : Jean-Louis Gagnon

Jean-Guy Pilon

Jean Royer

Fernande Saint-Martin

Conseil de rédaction :

Jean-Pierre Duquette

Jacques Folch-Ribas

Naïm Kattan

Claude Lévesque

La revue est publiée par l'Académie des lettres du Québec.

Abonnement d'un an (trois numéros)

Individus : 25 \$

Institutions et résidents de l'étranger : 35 \$

Un exemplaire : 10 \$

LES ÉCRITS

5724, chemin de la Côte Saint-Antoine

Montréal (Québec) H4A 1R9

Téléphone : (514) 488-5883

Télécopieur : (514) 488-4707

les.ecrits@sympatico.ca

Le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec et le Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal subventionnent cette publication.

Dépôt légal : 4^e trimestre 1999

Bibliothèque nationale du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

ISSN 1200-7935

© Les écrits



LE CONSEIL DES ARTS
DU CANADA
SINCE 1957

THE CANADA COUNCIL
FOR THE ARTS
SINCE 1957



CONSEIL
DES ARTS ET DES LETTRES
DU QUÉBEC

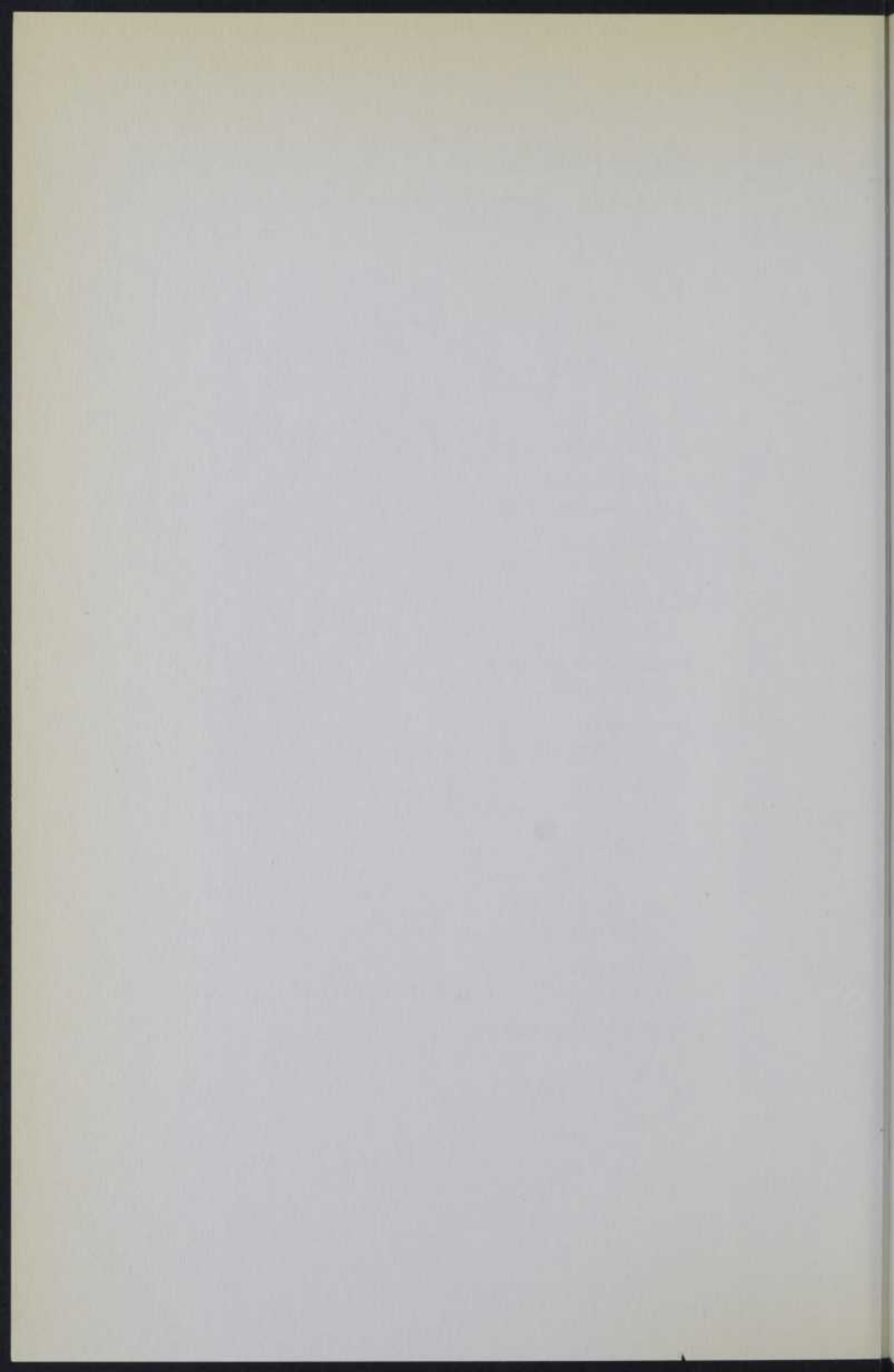
CONSEIL
DES ARTS

COMMUNAUTÉ
URBAINE
DE MONTRÉAL

Sommaire

LES ÉCRITS, NUMÉRO 97, DÉCEMBRE 1999

Vassilis ALEXAKIS	
<i>Le Colin d'Alaska</i>	5
François HÉBERT	
<i>L'hostie de Dantin</i>	9
Émile OLLIVIER	
<i>Mémorable combat</i>	31
Carole HUYNH GUAY	
<i>Le seuil du poème</i>	43
Gloria ESCOMEL	
<i>Un Mont, des merveilles</i>	47
Luc PERRIER	
<i>Brève la rose</i>	77
Jovette MARCHESSAULT	
<i>La Pérégrin</i>	87
Jean MARCEL	
<i>Deux histoires siamoises</i>	103
André BROCHU	
<i>Le rhizome innombrable</i>	115
Jean-Bernard VUILLÈME	
<i>L'enlèvement</i>	127
Louise DUPRÉ	
<i>Le geste d'écrire</i>	139
Pierre NEPVEU	
<i>L'homme qui faisait mine de ne rien voir</i>	145
Notices bibliographiques	157



VASSILIS ALEXAKIS

Le Colin d'Alaska

J'AIME BEAUCOUP LES SPAGHETTIS. Si l'on faisait un tas de tous les spaghettis que j'ai jamais mangés, il serait aussi grand que la butte Montmartre. La neige qui tombe quelquefois sur la butte me fait songer à du parmesan râpé. Je souhaiterais avoir des spaghettis comme garniture si je devais être mangé.

Mais je peux aussi bien m'imaginer dans une soupe, car j'aime bien les soupes aussi. Les morceaux de ma chair flottant à la surface du liquide ressembleront sans doute aux îles de la mer Egée où, comme on le sait, j'ai passé mon enfance. Il ne me déplairait pas, en effet, que ma fin rappelle mes débuts. J'aurais ainsi l'illusion d'avoir accompli un tour complet dans l'existence.

Je ne suis pas sûr, cependant, d'être bon à manger. Chaque fois que je me mords la langue, j'ai envie de cracher. C'est plutôt par dégoût que j'ai arrêté de me ronger les ongles. J'ai tant fumé que même mes orteils doivent sentir le tabac. Mon cerveau ne doit pas être dans un très bon état non plus. Il a si souvent baigné dans des idées noires qu'il doit avoir un goût plutôt amer. En outre, je perds la mémoire. Or, comme le dit Anaximène, « les souvenirs, c'est le persil de la pensée ». Je suis sûr qu'on me trouvera un peu fade.

Le seul avantage de cette chair qui, pourquoi le nier, commence à dater sérieusement et qui, comme on le voit, ne m'inspire pas beaucoup, c'est qu'elle doit probablement cuire assez vite. Quatre minutes de chaque côté seraient suffisantes, à mon avis, comme pour le colin d'Alaska. Aura-t-on la gentillesse de mettre un peu d'huile d'olive dans la poêle, qui me donnera l'impression d'être revenu au pays?

À dire vrai, je me vois assez mal inscrit au menu d'un restaurant digne de ce nom. Les clients rouspéteront, ils appelleront le patron : « Qu'est-ce que tu nous sers là, Antoine? », diront-ils. Antoine sera obligé de me jeter dans un grand sac en plastique avec les restes du plat du jour et quelques noyaux d'olives. Si j'ai encore un semblant de vie, je tâcherai de confectionner un *komboloï*, ce chapelet grec, avec les noyaux. Cela m'aidera à patienter en attendant la fin de l'éternité. J'espère que le sac en question sera bleu et qu'il me rappellera un peu le ciel.

On ne m'acceptera, en fait, que dans les établissements gratuits réservés aux pauvres. Pour quelqu'un qui a été aussi souvent amoureux que moi, ce n'est pas déplaisant de finir dans un restaurant du cœur. Si ma tête atterrit dans l'assiette d'une jolie pauvre et si la force de l'habitude est aussi grande qu'on le dit, je serai encore capable de lui faire de l'œil.

Il y a tout de même une chose que je désire éviter à tout prix, c'est d'être mangé par des militants du Front national, à l'occasion d'une de leurs sorties champêtres, à Vichy par exemple. Je les crois capables de me briser les os avec des casse-noix avant de se mettre à table et, si par malheur je n'étais pas grillé à point, d'accélérer ma cuisson au moyen d'une fiche électrique.

La seule partie à peu près comestible de ma personne, je la connais. Je n'aime pas me vanter, j'avoue qu'il n'y a pas de quoi en faire tout un plat. Ce sera tout juste un hors-d'œuvre, un amuse-gueule, si j'ose m'exprimer ainsi. J'espère qu'elle sera consommée par une jolie brune, un été, en fin de journée, au bord de la mer, avec un verre d'ouzo par exemple. Certes, j'appréhende le moment où elle coupera en tranches fines cette partie de mon anatomie qui prendra aussitôt l'aspect d'un produit de Justin Bridoux, mais enfin, si elle m'entend gémir, ce ne sera pas uniquement de douleur.

Tout compte fait, c'est au bord de la mer que je préfère être mangé. Les enfants pourront utiliser mes os pour consolider leurs châteaux de sable, les adultes mes genoux pour jouer aux boules, et tout le monde pourra se servir de ma tête comme d'un ballon de foot. J'aimerais bien faire mes adieux à la vie avec un dernier joli but.



FRANÇOIS HÉBERT

L'Hostie de Dantin

LA VULGATE DE NOTRE HISTOIRE LITTÉRAIRE, cela qui nous rassemble à cette table dont parle Ducharme dans *Le Nez qui voque*, « où des personnes imaginaires sont réunies pour entendre », veut que nos lettres commencent avec Nelligan, notre sauveur, notre agneau mystique, notre poète propitiatoire, notre *hostie* littéralement, et avec l'École littéraire de Montréal, ce cénacle, cet autel... sinon ce bar ouvert, cette auberge espagnole.

J'irai plutôt *off Ramezay*, comme on dirait *off Broadway*, car il se passe d'étranges choses sur le plateau Mont-Royal, dans la chapelle de l'Archiconfrérie du Saint-Sacrement, devant l'œil de l'ostensoir : autant dire l'œil du cyclone, si on le regarde avec les yeux du père Eugène Seers, alias Louis Dantin, lequel, au tournant du siècle, est loin de se sentir bien dans sa peau, et ce depuis des années déjà.

Je reviendrai à Ducharme, qui doit plus à Dantin – le mentor tourmenté, l'amer, l'ironique, mais le tendre aussi, l'érudit, le brillant – qu'à Nelligan – l'élève passionné,

À quelques variantes près, ce texte a été lu au colloque « Autour de l'École littéraire de Montréal » tenu à la Bibliothèque nationale les 23 et 24 avril 1999.

l'agonisant romantique, l'emmêlé dans ses pâmoisons, dans son obsession de cloches belges et de norvèges sonores, dans sa « gaité verte ».

C'est bien modestement, n'étant pas un spécialiste de Dantin – du reste, comment le serait-on? il était si divers, changeant –, ni son ami de longue date, que je propose ces quelques notes lacunaires, ou questions peut-être intempestives, au sujet de celui par qui le scandale arriva, et n'arriva pas.

L'on chuchota seulement à son sujet. Et l'on chuchote encore, fût-ce avec brio. Chez un Jean Larose, dans *Le Mythe de Nelligan*, c'est pour le dénigrer en le poignardant de sarcasmes et l'immoler à l'autel de sa propre quête identitaire; et chez Pascal Brissette, l'auteur récent de *Nelligan dans tous ses états*, c'est pour soupçonner Dantin d'un machiavélisme qui trouve plutôt son origine dans la paranoïa sociocritique elle-même. Le problème, c'est que l'on n'a pas lu Dantin, dont l'œuvre est pourtant de plus en plus accessible grâce aux travaux de Gabriel Nadeau, d'Yves Garon et de Réjean Robidoux.

On sait qu'après de brillantes études et séjours à Rome, à Paris et à Bruxelles durant les années 80, mais aussi après quelques péripéties assez rocambolesques, il fut rappelé à Montréal où il s'occupa, à partir de 1898, de créer, de diriger, d'imprimer la revue de sa congrégation, *Le Petit Messenger du Très Saint Sacrement*. Il abandonna définitivement la vie religieuse en 1903, pour s'exiler à Boston avec sa compagne, dont il aura un enfant, Joseph Déodat. Vers 1920, il se remettra à écrire, surtout des articles sur des poètes, mais aussi beaucoup de lettres et quelques poèmes à la Richépin, comme Jean Narrache, puis un roman. Il mourra en 1945.

Mais revenons à ses poèmes composés en même temps que ceux de Nelligan. Ce sont surtout des sonnets de facture moins symboliste qu'allégorique, et prenant pour thème l'Eucharistie, qu'il publie d'abord dans son *Petit Messenger*, puis dans un recueil, *Franges d'Autel*, en y ajoutant des poèmes d'autres auteurs – Nelligan, Ferland, Bussièrès, Rainier, Fréchette, l'illustrateur Lagacé et un certain Gélinas.

Les pères du Saint-Sacrement sont des prêtres adorateurs : ils veillent et contemplent, vénèrent l'Hostie enchâssée dans l'ostensoir. Comme eux, il a l'œil, Dantin. Il est un œil. Cette prégnance, cette métonymie privilégiée, cette partie de lui, c'est lui tout entier, et il est significatif qu'il ait choisi dans l'entier catholicisme sa partie visuelle, c'est-à-dire la célébration, par l'œil, de Dieu exposé dans sa « monstrance », comme on disait à propos de l'ostensoir, lequel donne du reste à voir de Dieu quelque chose comme son Œil. Il nous voit réellement, nous ne le voyons que symboliquement.

Le mystère de l'Incarnation hantera Dantin toute sa vie; du Corps du Christ de sa jeunesse et de ses premiers contes et poèmes, à la chair des femmes dans sa vie et dans ses derniers poèmes, il y a une trajectoire logique, psychologique et idéologique. Non pas théologiquement correcte, sans doute. L'Hostie est son symbole préféré; et l'Hostie, c'est aussi lui-même. C'est son soleil et c'est sa lune, et c'est son miroir; ce sera sa pierre d'achoppement aussi, son désert. Ce ne sont pas les images de l'auteur de ces lignes, mais les siennes propres, éparses dans ses poèmes.

Mon « erreur capitale », dira-t-il plus tard, à propos de son ordination. Si l'on veut, mais une fois commise, elle reste; elle est à jamais le sort de Seers-Dantin, son destin. Il a joué ces cartes-là et son jeu augurait notre siècle. Que le drame de

Dantin se joue au tournant du siècle a une valeur emblématique : quelque chose tourne en effet, tourne mal.

Notre siècle à son tour va bientôt tourner et toute notre spiritualité – les journalistes ayant remplacé les curés – se résume au culte du bogue. Dieu est devenu la technologie, mais le Diable est dans l'engrenage! Imaginez : on risque de manger du pain de l'an 2000 estampillé « meilleur avant janvier 1900 »... Aussi bien la seule évocation en l'an 2000 du titre du recueil de l'an 1900, *Franges d'Autel*, a-t-elle quelque chose de suranné et de bigot qui fait presque rire, et qui signale on ne peut mieux que la foi qui portait les images dont les poèmes d'alors sont faits, est désuète. Faut-il célébrer cela, pleurer cela? Nous le demanderons à Ducharme tout à l'heure.

Dantin, c'est ce séisme-là : la mort de Dieu, la laïcisation de notre société. Il fut de notre temps en le sien. L'hybride, le gênant Dantin nous préfigure quand il tourne en rond dans sa foi comme dans ses doutes. Dantin, c'est le bogue de l'an 1900 : c'est l'effondrement de tout un système de valeurs, qu'il sent venir et qu'il vit dans sa tête et dans son corps même. Sa terre tremble, car le ciel se met à lui manquer.

Les secousses se font sentir jusque dans les œuvres d'aujourd'hui, par exemple dans les romans de Gaétan Soucy. Ou dans les derniers poèmes de Paul-Marie Lapointe, le poète du *Sacre* comme Dantin-Seers fut prêtre du Saint-Sacrement : le recueil de Lapointe est une époustouflante jonglerie ou tabernacle poétique à la fois naïf et sophistiqué, où l'on voit notre pauvre collectivité de « petits catholiques tristes », comme il disait déjà dans *Pour les âmes*, communier à la poésie du soleil d'Acapulco, cet ostensor pour touristes, et s'y changer les idées dans le sucre et dans le luxe d'un Sud de cocagne et de Coca-Cola.

La question qui m'intéresse est de savoir comment s'articulent chez Dantin le religieux et le poétique, car il y a manifestement des chevauchements. Le ver de la poésie est dans le fruit de la religion, et vice-versa. En publiant des poèmes dans sa petite revue de propagande religieuse, puis en les reprenant dans un recueil collectif au titre religieux mais de nature profane, Dantin confond les genres, les confronte.

En 1900, dans un article sur les *Franges d'Autel*, le critique anonyme de la *Revue canadienne* faisait observer que « la religion de ces jeunes poètes n'est pas toujours très précise », puis commentait leurs « tournures et formes décaden-tes » en ces termes :

Cet effort montre trop le désir de s'éloigner des belles traditions de la poésie et des maîtres du jour, pour se mettre à la suite des faiseurs de vers et des sonneurs de rimes.

Autrement dit, pour que la religion soit plus précise, il faudrait peut-être penser moins à la forme, aux tournures, aux vers, aux sons et aux rimes. Car il est malaisé de catéchiser dans des sonnets; mais un sonnet peut-il bien sonner si le livret est religieux?

Pour sa part, Valéry disait ceci à propos de l'état d'esprit des symbolistes :

Nous avons eu, à cette époque, la sensation qu'une manière de religion eût pu naître, dont l'émotion poétique eût été l'essence.

Couvre-t-il cet aveu de l'ombre d'un regret? Tout cela fut, vers 1886; tout cela est du passé; il aurait pu se passer quelque chose, cela n'a pas été.

Dantin est justement à Paris en 1887. Il pourrait croiser Mallarmé dans la rue, toiser Verlaine dans le caniveau. Les

Illuminations de Rimbaud sont dans les librairies depuis un an, mais il est en religion, lui; il sera ordonné prêtre l'année suivante. Et comment donc un prêtre pourrait-il devenir poète, et symboliste de surcroît, avec tous les décadents qu'il y a dans le lot?

Il est vrai qu'il ne pense pas encore exactement à la poésie. Il tient son journal, il prie, il doute. Il est une sorte de monsieur Teste en février 1884 :

J'ai été pendant quelques jours dans un état d'éblouissement tel qu'il m'était absolument impossible de penser à Dieu sans avoir en même temps une autre pensée qui me disait que j'y pensais, et une troisième par laquelle je m'apercevais que je pensais penser à Dieu. J'ai compris que cette maladie était une punition de ma persistance à m'examiner sans cesse moi-même, à vouloir scruter les motifs de toutes mes pensées, me rendre compte de toutes mes intentions.

En 1889, à quoi peut-il bien penser quand il publie à Paris un conte intitulé « Le froment de Bethléem »? Veut-il convertir autrui ou raffermir sa propre foi? Un épi de blé mêlé à la paille du berceau de Jésus naissant est cultivé par un homme pieux; de moisson en moisson, le germe deviendra, trente-trois ans plus tard, le pain en quoi le dieu se changera. Quel genre pratique-t-il ici? S'agit-il d'apostolat déguisé en littérature, d'une allégorie ou parabole destinée à illustrer un sens préalable et à convertir le lecteur à ce sens? Ici, le texte répercute unilatéralement la parole de l'Écriture.

Dantin a trouvé son thème, sa métaphore, son système, son obsession, son filon : le pain sacré, l'Hostie, l'aliment surnaturel. Ce sera évidemment aller beaucoup plus loin en religion que les symbolistes français; ce sera carrément installer

ses pénates dans le ciboire, comme le Christ de Bussières dans un de ses sonnets! Or, des poèmes ne sauraient être de bénitier sous peine de ne plus être des poèmes, de perdre le pouvoir d'aller, comme disait l'autre, « au fond de l'inconnu pour trouver du nouveau ».

Poésie et sacré sont amalgamés dans les *Franges d'Autel* : la démarche est consciente, systématique, sensationnelle. Orgueilleuse, moraliseraient les pères du Saint-Sacrement. Elle crée un brouillage, efface la frontière entre le sacré et le littéraire, a quelque chose d'imperceptiblement pervers. Quoi exactement? Cela hausse le poète au niveau du prêtre, et rabaisse donc ce dernier, obligé de traiter d'égal à égal avec son inférieur, d'échanger ses mystères divins et ses paraboles, avec les êtres humains et leurs tropes profanes. Des symboles de la Création à la création de symboles littéraires, il y a un pont, mais où au juste et est-il viable?

La difficulté de parler de l'Hostie dans un poème tient à sa codification préalable, extrinsèque, cultuelle et culturelle à la fois. De plus, ce n'est même pas un symbole ordinaire; c'est le symbole des symboles, le lien des liens, l'alliance en soi, la loi de la foi et la foi qui fonde la loi, cela par quoi les autres symboles non seulement peuvent être lus et décodés, mais encore par quoi depuis l'origine ils sont régis. L'Hostie parle d'autorité, signe la vie et la mort; la poésie seule ne le peut, quoi qu'en pensent messieurs-dames les auteurs modernes. Que vaut une signature? Dérisoire droit d'auteur, capitalisme de l'âme...

Sans la foi, l'hostie est du pain de conte, une nourriture merveilleuse, ou fantastique, ou étrange; elle se réduit à une catégorie littéraire de Todorov. S'il n'y a plus de dieux et que, comme disait Nerval, « le dieu manque à l'autel où je suis la

victime », c'est-à-dire l'hostie justement, alors le sacrifié est nu, il est le mourant ordinaire, l'immanent malheureux, l'homme en un mot : du pain moisissant comme dans le nom du héros à rebours de Ringuet, *Euchariste Moisan*. Un corps sans vie, sans rien qui le rattache à ce qui le constitue, institue et destitue.

Tandis qu'avec la majuscule, l'Hostie est le dieu tel qu'il s'incarne en l'homme et l'homme tel qu'il ressuscite en le dieu. L'Hostie est le messenger et le passage, la pâque essentielle, tant réelle que symbolique, le verbe et la substance, l'ultime signature de l'être. Tous les sacrements en sont tributaires et c'est pour cette raison que l'archange Gabriel de l'Annonciation de Van Eyck a des ailes aux couleurs de l'arc-en-ciel.

Mais avec la foi, à quoi bon écrire? Les dieux eux-mêmes n'écrivent pas; c'est à d'autres de transcrire leurs propos. Socrate, Jésus et Lacan s'inspirent de cette sagesse-là. Aussi bien tous les textes sacrés ont-ils quelque chose de paradoxal et leurs symboles opèrent-ils de façon subtile, tordue, voire occulte. Northrop Frye a bien montré cela dans *Le Grand Code*.

Ainsi le mystère de l'Eucharistie est crypté dans quatre vers de l'hymne « *Sacris Solemnis* » que l'on chante lors des processions de la Fête-Dieu et dont deux mille ans de belles réalisations et d'horreurs, et d'exégèses et de contestations, n'épuisent pas la polysémie :

*À ses disciples, sous une double apparence,
Il donna sa chair et son sang,
Afin que sous une double substance,
Il pût nourrir l'homme tout entier.*

Ce sont des choses du genre, questions et éclaircs, songes et raisonnements, qui viennent à l'esprit de Dantin devant l'au-

tel de la chapelle du 368 de l'avenue Mont-Royal, tel que nous le montrent les photos d'époque, avec ses étages de décorations comme un gâteau de noces, avec ses roses, avec ses mille cierges, spectaculaire, une fête de l'œil en vérité, un éblouissement de l'âme et de la rétine. Dieu est flashant, Dantin sera saisi. Cela l'impressionne, s'imprime en lui, l'âme. Ce sont les premières années du cinéma aussi, s'il y a un rapport.

D'une chapelle l'autre : Dantin avait déjà connu ce que l'on pourrait appeler des illuminations dans la chapelle du collège de Montréal, puis à Bruxelles chez les prêtres du Saint-Sacrement, dans une chapelle encore. Là-dessus, il a laissé à Nadeau un témoignage éclairant :

La vision de cette splendeur fit sur mon âme une impression aussi subite que profonde. Cet autel constellé de cierges allumés, parfumé d'encens, ces adorateurs prosternés devant l'Hostie, me transportèrent dans un autre monde, dans un monde mystique.

Le trésor est intérieur. Doublement intérieur : il est en soi et l'on est en lui. Chez Nelligan aussi, par exemple dans ces vers à Rodenbach offerts, où les religieuses sont dans le soir avec un Christ qui est dans l'aube :

*Béguines qui priez aux offices du soir,
Contemplez par les yeux levés de l'Ostensoir
Le Mystique, l'Élu des aubes éternelles!*

À partir de là, les Wilfrid Larose et les Jules Faubert, les réalistes, les rois de la ville et du papier et des espèces sonnantes et trébuchantes, de quoi peuvent-ils bien parler avec Nelligan et lui, les idéalistes, les mystiques, les chevaliers de l'Hostie? La réalité commune est niée chez ceux-ci, le royaume des cieux chez ceux-là. Et Dantin n'est pas plus près non plus du bon père Estévenon du Saint-Sacrement, car il déteste les institu-

tions, l'Église, le « magistère », le convenu. Ce sera l'exil intérieur, avant l'autre. Il tient mordicus à sa liberté de pensée. Cela n'est pas dans les mœurs de l'époque, surtout quand cette liberté va jusqu'à s'interroger sur les mystères, en plaçant par exemple l'introspection sur le même plan que le dogme.

Certes, la vieille nouvelle de la mort de Dieu, propagée au départ par les romantiques allemands, était évidemment sous embargo au Canada. Comment Dantin l'aura-t-il apprise? En voyageant, en lisant, en priant et en réfléchissant. Nelligan, devant cela, mêle les rires et les sanglots; mais Dantin est trop intelligent pour cela. Seulement, il tergiverse.

À Bruxelles, en 1883, voici comment il se décrit dans une lettre à un ami montréalais, devant l'ostensoir :

Notre Seigneur est là! [...] Dieu, Celui qui Est; l'Infini de toutes choses, la Parole de Dieu, le Père descendu dans la chair; [...] le Ciel lui-même sur la terre, Jésus-Christ est là! Cette hostie sans beauté et sans vie, c'est Lui, dans toute la réalité de sa Divinité et de son Humanité, dans la plénitude de son Être. C'est Lui, en corps et en âme, en chair et en os!

On aura noté le lapsus : l'hostie est « sans beauté », et il n'a pas mis de majuscule au mot. Dans ses poèmes, pour la dire, cette hostie obsédante et fuyante, il aura toutes sortes de périphrases : « astre sacré », « forme blanche », « atome de pain », « étrange nourriture », « symbole divin », « pain du ciel », « suprême baiser ». Ça le travaille. La foi ne lui vient pas, sans les mots pour la dire.

Le 6 mars 1887, il doute explicitement, dans un face-à-face assez spectaculaire avec Dieu. Le passage suivant, écrit en latin et traduit par le père Garon, introduit on ne peut mieux à la dédicace des *Franges d'Autel* :

Vous savez, ô Bien trop aimable, que je vous aime, ou du moins que, si je ne vous aime pas, je veux toutefois vous aimer; et si je ne veux même pas cela, du moins je désire vouloir et je gémis de ne pas vouloir. Ô Sainte Hostie, [...] ô Jésus Eucharistie! Dites-moi qui vous êtes; [...] je crois que vous êtes mon Dieu, le bon Pasteur, la Vérité incréée elle-même, qui s'étant incarnée a souffert la mort sur la croix; mais tout cela, Seigneur, c'est des mots pour moi dont je ne puis pénétrer ce qu'ils cachent [...] Ô mon Roi très caché mais très bon! Un voile, non pas double mais triple et une nuée trois fois sombre s'oppose à mon regard avide qui ne peut vous atteindre.

Dantin a bien dit : « c'est des mots ». Sans doute fallait-il ce détour par les notes de retraite de Dantin pour décoder la dédicace des *Franges*, signée « Les Auteurs », lesquels offrent leurs pages, comme « une fumée d'encensoir », « Au Dieu caché sous la nuée du Sacrement – à Celui qui est la suprême Poésie, étant la substance de l'Idéal et l'absolu du Mystère ». Dantin poursuit en comparant les poèmes que l'on va lire, composés « pour l'autel de son Sacrifice », à « une frange où l'or mêlerait l'étincellement de ses paillettes au dessin délicat et capricieux de la dentelle ».

C'est beau, c'est mignon, c'est précieux, c'est symbolique, c'est efféminé. Et c'est étrange, cet holocauste artiste, ce mélange d'Ancien Testament et de punaise de sacristie. Ce n'est pas sacrilège, c'est seulement suspect, cette frénésie de beauté, de brocart, devant l'autel où se joue pourtant le sort de deux mondes et où se meurt l'Intercesseur. C'est comme si on voulait le cacher, ou sublimer, ou déconstruire. Peut-être bien que l'autel manque en effet, puisqu'on voit seulement des franges. Dieu

aime-t-il la passementerie? En même temps que le poète Dantin-Seers donne encore des signes de piété et célèbre l'Hostie, le prêtre Seers-Dantin s'exerce dans des poèmes au culte de la beauté.

« Que Jésus est beau », s'exclamait le bienheureux père Pierre-Julien Eymard, le maître à penser des pères du Saint-Sacrement. Jésus, beau? Qu'est-ce que la beauté?

Dans les *Franges*, Dantin, lui, parle de la « bonté » de Jésus qui rayonne de « ses yeux de saphir tendre », dans le petit bijou de poème, et vitrail à la fois, de la fin du recueil, poème d'ailleurs calqué sur le poème numéroté XII de Rodenbach dans *Le Règne du silence* :

L'hostie est comme un clair de lune dans l'église.

[...]

Or l'hostie est un clair de lune au fond du chœur!

Et tandis que l'encens azure le silence

Et que l'orgue au jubé déroule sa langueur,

Qu'à peine un encensoir mollement se balance,

Tous les benoîts chrétiens dans l'hostie ont cru voir,

– Comme un visage dans la lune qui se lève, –

La face aux cheveux d'or d'un doux Jésus qui rêve

Et qui se rend visible à ses amis du soir!

Dans les deux premiers vers, l'hostie, de semblable qu'elle était à la clarté lunaire, s'est changée en cela même, transsubstantiée, s'est fondue dans ce à quoi elle renvoyait : le clair de lune.

L'entier recueil des *Franges d'Autel* est une chapelle (métaphorique mais réelle) à l'image de l'image en couverture : une chapelle justement (réelle mais sur papier). Un recueil où l'on se recueille. Dedans, les illustrations de Lagacé aux nombreuses hosties et autres symboles isomorphes

enchâssent les poèmes comme autant d'ostensoirs. Vous ne lisez pas à proprement parler : vous voyez, vous communiez, vous pouvez toucher. Texte et image sont liés comme le propre et le figuré dans un symbole, comme Jésus et le pain dans l'Hostie, comme le signifiant et le signifié dans un signe. Le fond embrasse la forme comme Dieu est dans le monde, lequel monde est, au choix, Son épouse, Son apparence, Son vaisseau, Son hostie.

Avec ou sans majuscule, ici, l'[H][h]ostie? Le mystère n'est guère scriptible. Oralement, ça passe mieux. Tout le mystère et tout le malaise sont là. L'œil voit le problème, mais n'entend pas, si je puis dire, la solution. L'oreille est aveugle, dirait Pascal Quignard.

Dans les poèmes des *Franges*, le sacré souffre, les scènes de profanation abondent. Le mal est partout, la faute, la culpabilité, le crime contre la divinité. L'Hostie en est l'illustration et l'annulation. S'il est vrai que les méchants y sont toujours châtiés, n'empêche qu'il y a de l'insistance sur l'interdit, du plaisir plus ou moins avoué à dire les forfaits de l'humanité. Par exemple, dans « L'Hostie du maléfice », le corps symbolique de Jésus est pulvérisé, comme au temps des templiers et de ces juifs que l'on accusait de poignarder des hosties, lesquelles saignaient miraculeusement pour prouver que Jésus s'y cachait.

Sans doute un rêve de Dantin jeune, transparent, rattache-t-il son destin personnel à cette tradition séculaire : Dantin se voit dans une église et avec un vieux clou, il gratte le plâtre du mur, et l'église s'écroule. Mais rêve-t-il d'être bon sous la culpabilité qu'il ressent, ou bien se sent-il bon sous le désir qu'il éprouve d'être méchant?

Le culte de l'Hostie exposée trouve son origine dans la légende d'une bienheureuse liégeoise du XIII^e siècle, nommée Julienne, et que Lagacé a installée dans le coin supérieur droit de son ciel, au-dessus du poème d'Usène-Seers en l'honneur du père Eymard. D'après Alban Butler, dans ses *Lives of the Saints*, cette Julienne du mont Cornillon aurait fait le rêve – « *dream or vision* », l'hagiographe hésite – d'une hostie zébrée d'une bande noire, lézardée, échanquée. Elle n'est certainement pas moins angoissée que Freud rêvant à sa fameuse Irma en 1897! Puis Dieu lui apparaît (pas à Freud mais à Julienne) et lui explique qu'il Lui manque une fête. On la traite évidemment d'hystérique; mais à la fin, le pape Urbain IV obtempère, c'est un ami d'enfance, et il institue le culte du Saint Sacrement, lequel culte – ou détail dans le culte général, choix, discrimination, découpe, secte à proprement parler, hérésie intérieure, fixation, spécialisation, métonymie, figure donc –, connaîtra un prodigieux essor au Canada catholique.

Avec le culte du Sacré-Cœur, lequel lui est étroitement apparenté. Au collège Sainte-Marie, en 1892, la presque totalité des élèves est enrôlée dans les cadets du Sacré-Cœur; un zélateur rapporte que

la communion fréquente est en honneur parmi nous, et le spectacle admirable que présentent, chaque premier vendredi du mois, nos centaines de cadets s'approchant du corps de la sainte Table, le Scapulaire du Sacré-Cœur sur la poitrine, doit-il être bien consolant pour le Cœur de Jésus.

Nelligan vient de là, est un adepte du Cœur qui saigne. C'est sa signature profonde, son inguérissable blessure. Il a une âme de chromo. N'est-il pas le Vase ébréché en personne, le Naufragé fantomatique, un « soulier percé », le Calice renversé?

Il est Bacchus dégrisé, dédivinisé, vomissant à rebours, refluant dans son sang. Sa gaité est « verte » : non pas viride à la Rimbaud, mais livide comme est glauque la profondeur de l'Océan, comme est couleur d'émeraude, dit-on, le front de Lucifer. C'est profondément un liquide, Nelligan, jusqu'à plus soif. La langue flue en lui, par lui, entre et sort : la lance du critique De Marchy l'a atteint au flanc et ses mots sortent de lui comme du sang.

Je dis « comme », mais pour lui, ce n'est pas « comme » : plutôt, C'EST. *Les symboles sont réels*. Les corps *sont* dans l'Art comme le vaisseau *est* dans l'Or. Le monde est une telle masse, homogène et divine. Devant cette immense, cette infinie Hostie-là, les mots ne sont rien. « Je suis du papier », avoue Nelligan dans un ultime éclair. Il se ferait tatouer, plutôt qu'imprimer. Sans blague, on peut écrire sur lui désormais : il est qui il a dit. Enfermé dehors, abouché à l'illimité de l'air ou de la mer.

Est-ce que je déraile?

Dantin, lui, est plus porté sur le solide, sur le symbolisme du soleil et du pain, sur un culte solaire, structuré et cyclique, de type apollinien, classique. Peut-être bien parce qu'il n'a pas d'imagination : la symbolique chrétienne lui suffisant, il s'y accroche. Il mesure trop bien le risque qu'il y aurait à tuer Dieu. Il ne le tuera pas, il s'esbignera en douce.

Dans « Les Déicides », poème commandé par Dantin (notre premier professeur de création littéraire), poème survolté mettant en scène les tueurs de Dieu et les assoiffés de pouvoir humain en général, Nelligan se lance dans une charge qui laisse pantois, sonné. Voici le châtiment réclamé : sous la forme d'un croissant de lune, comme au fer rouge s'imprimera sur le front du méchant « le stigmate éternel de quelque hostie en sang »...

Rouge sur blanc, ça cogne! Pour l'époque, c'est aussi violent que les images télévisées de blanchons saignant sur la banquise.

Pour Nelligan toutefois, sans doute l'important dans ce vers est-il moins dans le thème ou dans la colère que dans le fait de s'épancher, de saigner lui-même dans ses mots, de s'écouler tout entier dans la répétition des deux premières syllabes du vers *le sti...* et du mot *hostie*, ainsi que dans le bredouillement phonétique des *é, è* et *eu*, dans le hoquètement des *t, g, t, t, q, q, t*, et dans la redondance sémantique des notions sacrificielles de « stigmaté », d'« hostie » et de « sang », tout cela connotant la perte, le vaisseau qui donne et prend l'eau, le sujet perdu dans l'indéfinition d'une parole condamnée à l'écholalie, dans l'acquiescement ahuri et abruti des deux nasales du bout du vers, ânonnées, indifférenciées : *en, an*.

Lucien Rainier met en scène un vieux prêtre disant la messe et que l'indicible hante; le sonnet se termine aussi sur la vision, dans ses mains, d'une « Hostie ensanglantée ». Appliquée à soi, une telle image est culpabilisante et mène à la conversion ou au repentir; elle dit le scrupule, l'infinie dévotion et à la limite l'impossible sainteté ou perfection. Si l'Hostie blanche guérit du péché originel, l'Hostie rouge ravive la maladie. Appliquée à autrui, cette image spectaculaire et culturellement codée depuis l'Inquisition est accusatrice. Elle pointe la profanation, l'infidélité, le sadisme et le satanisme; elle désigne l'étranger, le stigmatise, orne les oriflammes des croisades. Elle est truquée, piégeante, prédatrice et fasciste, comme l'a montré Norman Cohn dans *The Pursuit of the Millenium*. Les poètes des *Franges* savent-ils ce qu'ils font, ou ressassent-ils seulement les poncifs chrétiens?

Pour Dantin, l'Hostie est « emblème, fleur et force de sa foi » : c'est presque oser une sémiologie tripartite de l'Hostie,

étrange ambition à la Peirce, à la Saussure, ses contemporains. C'est raisonner, ce n'est pas « musiquer » à la Nelligan. Dantin ne s'abandonne pas, est abstracteur, relativiste, ne s'emporte pas. L'agacement de Dantin devant les excès et naïvetés de son protégé n'a peut-être pas assez été souligné.

Les images de Dantin sont tranchées, dualistes, souvent raides et parfois platement allégorisantes. Il compose d'ailleurs des sonnets par paires : le premier est le corps du poème, en est l'exemple, l'illustration, le concret, le second en est l'âme, l'esprit, l'explication, la traduction morale et métaphysique. Le nénuphar ou l'étoile dans le premier sonnet se change en hostie dans le second. Quand il rééditera certains poèmes des *Franges* dans *Le Coffret de Crusoé*, Dantin supprimera le volet spirituel, préférant laisser au symbole la béance sémantique que l'esthétique du vingtième siècle réclame, et aussi que sa foi en loques lui suggère.

Peut-être la meilleure façon d'aborder le problème de Dantin consiste-t-elle à revenir à son corps imaginaire et aux rapports entre l'œil et la bouche. Si l'Hostie en soi ne se laisse guère psychanalyser – Bachelard écarte d'emblée de son corpus les images religieuses –, en revanche l'accueil qui est fait par le sujet Dantin à l'objet en cause, à l'Hostie, est significatif. Les hosties de Dantin – je supprime ici la majuscule et utilise le pluriel parce que l'hostie est aussi un mot comme un autre, une chose contingente et une image susceptible de varier selon le contexte – sont surtout associées à l'œil qui les capte et qu'elles reflètent.

Sauf que l'œil n'embrasse jamais rien autrement qu'à distance, et Dantin a faim, a soif; son corps psychique réclame d'être sustenté, sa bouche s'adresse à son œil et demande ce

que son œil à tendance à lui refuser. L'Hostie lui est tombée dans l'œil et non dans la bouche. C'est contrariant. Comment dès lors son corps divisé se remettrait-il de cela, de cette blessure? Comment pourrait-il être lui-même, c'est-à-dire Seers et Dantin en une seule personne?

En d'autres termes, Dantin n'est pas beau au-dedans de soi, il ne s'aime pas car il est difforme. Il désire à hue et à dia : l'œil refuse à la bouche son plaisir et la bouche crie à l'œil de céder. Les organes se chamaillent, déplacent; et la tête qu'il fait, Dantin, dans son cœur, avec un l'œil à la place de la bouche et vice-versa, le fait déjà ressembler à une face de Picasso ou de Bacon.

C'est ainsi que je me figure comment son imaginaire en est venu à se cristalliser sur le symbolisme de l'Eucharistie, mais aussi à tout tenter pour s'en déprendre. L'Hostie serait-elle son remède ou son poison? La contempler le prémunirait-il contre le sombre désir qu'il a de la manger? La manger le guérirait-il de sa cécité intime et dévorante?

Il s'ennuie : le symbole sans la substance, sans le corps, sans la présence, l'endort. La présence est contact, baiser, commerce, échange. Les corvées de la vie en communauté, corps social et non corps corporel, et non corps suffisamment cordial, et encore moins sexuel, avec les lieux communs que l'on doit y échanger, tout cela le mine, l'éloigne de son centre. Ce n'est pas la communion dont il rêve, le « suprême baiser du mystère d'amour » sur quoi se clôt le poème « L'Hostie du maléfice ».

Dans son dialogue avec Dieu et avec son corps (c'est sa trinité), la femme est peut-être bien l'échappatoire. Assurément, elle n'est ni ange ni démon! N'allons pas nier les aventures de Dantin, mais il ne faut pas le réduire à sa caricature

de prêtre lubrique. Les femmes de sa vie – les sentimentales de sa jeunesse, les coquines de sa vieillesse – ne nous apprendront jamais pourquoi Dieu l'attira et pourquoi Dieu cessa de l'attirer. Pourquoi, chez lui, « franges » rime avec « fanges ».

Devenu laïque, il se tournera vers une religion de l'esprit et du cœur, sera du côté des pauvres et du côté des intellectuels, de ceux qui sont sincères et ont le sens critique. Louvigny de Montigny le trouvera même bolchévique dans son poème « La complainte du chômeur », mais il n'y est pas plus révolutionnaire ou activiste qu'Antonine Maillet avec sa Sagouine. Et c'est la Vérité qu'il mettra dans l'ostensoir, celle des écrivains-philosophes, à la place de l'Hostie et de la Face du Très-Haut, dans le dernier quatrain de sa « Chanson intellectuelle ». La procession de la Fête-Dieu deviendra « cortège auguste » :

*Et tous, le front levé, tristes mais sans regret,
En leur âme, de gloire et d'épines sertie,
Mystère saint, soleil fulgurant et secret,
Portent la Vérité comme une Eucharistie.*

La préposition « comme » fait passer le sacré du côté du comparant, de l'image; la Vérité est fondamentale, la religion est décorative et dépassée, tout au plus évocatrice. Le symbole sacré n'a désormais plus d'autre valeur que symbolique, justement : il n'est plus l'origine figurée, cachée et dévoilée, n'est plus la surnature incarnée, la divinité révélée dans la chair, la présence réelle.

Coup de théâtre : juste avant sa mort, à Boston, en 1945, Dantin semble renouer avec Dieu, devant le cardinal Cushing, auquel il lance inopinément :

– Tecum pacem!

Le cardinal lui demandant pourquoi il lui dit cela, il répond :

– Pour vous faire plaisir.

Est-ce ironique? Qu'est-ce que le plaisir? Et ce plaisir en particulier? Qu'a dit le poète en son latin, qu'a entendu le prélat anglophone?

C'est un étrange nœud en vérité, ou chiasme, que celui de Dantin au tournant du siècle, coïncé entre *la poésie de l'hostie*, une manière d'adoration esthétisée, et *l'hostie de la poésie*, une manière de poétique sacrificielle. En marge de l'École littéraire de Montréal, Dantin ne fit pas école dans sa chapelle et imprimerie, dans l'ombre de l'ostensoir, n'aura sans doute sauvé personne ni impressionné aucun lecteur.

Toutes ces morts qu'il faut mourir!

Toutes ces nefs qu'on voit périr...

déplorera-t-il avec des accents à la Saint-Denys Garneau.

Le croyant laissera le soin des âmes à d'autres; et le poète retournera sa veste et chantera les corps. Sa veine deviendra populiste et les apocopes donneront à ses chansons une sorte de rythme à situer quelque part entre le rap et le blues, remplaçant les sonnets forcés et les processions d'alexandrins. Sous l'ultime pseudonyme anagrammatique, prêté et posthume, de Saint-Linoud, Louis Dantin se dénichera une nouvelle identité, fondée sur un retour à la nature. Soyons de bons singes, dit-il. Regardons-le comparer ses amantes :

V' là une personn' qu'est pas phtisique

Et sans un brin de métaphysique.

L'autr' m'emmerdait, en vérité,

D'son intellectualité,

D'ses parabol's et catachrèses.

Il dit zut aux religions, liturgies, formules, figures, recettes, détours. Voici les corps purs, loin de toute rhétorique. Utopie?

Mais il rejoint le sacré par ceci : « Le pain céleste met fin aux symboles », proclame encore l'hymne de la Fête-Dieu. Qu'est-ce à dire? Qu'on ne peut rien dire? Le pain céleste de Dantin étant devenu le corps terrestre de la femme, tout simplement il s'est choisi un autre symbole, immanent. Tout simplement, il communiera au baiser d'amour, plutôt que de rêver d'amours éthérées et de baisers symboliques.

Tout simplement? Cette nouvelle rhétorique de la simplicité de Dantin, théoclaste devenu iconoclaste, n'est pas non plus exempte des ambiguïtés qui marquaient la difficile cohabitation du religieux et de l'art; car une rhétorique fondée sur l'absence de figures est une absurdité. Il est vrai que l'absurdité est aussi une figure : aporie, oxymore, *you name it...* Du reste, toutes les figures n'ont-elles pas un petit côté absurde, maladif?

Entre-temps, Albert Laberge se sera chargé de désacraliser l'Hostie, devenue « un aliment massif, lourd comme du sable, au goût sur et amer ». Son roman commence avec une parodie de l'Eucharistie :

De son grand couteau pointu à manche de bois noir, Urgèle Deschamps, assis au haut bout de la table, traça rapidement une croix sur la miche que sa femme Maço venait de sortir de la huche. Ayant ainsi marqué du signe de la rédemption le pain du souper, l'homme se mit à le couper par morceaux qu'il empilait devant lui. Son pouce laissait sur chaque tranche une large tache noire.

Et des dizaines d'années plus tard nous parviennent encore des rappels de ce que j'ai appelé le séisme Dantin, lequel inaugure aussi bien que Nelligan, dans un trouble complémentaire, notre littérature.

Un Ducharme, par exemple, est mal dégrisé de la mort de Dieu et tout déconcrissé dans la peau de Mille Milles, l'auteur aux mille nez, lequel a des « tâches » qui sont aussi des « taches », lequel se sent coupable en morceaux, lequel a l'habitude de se traiter d'« hostie de comique ». Le mot *hostie* a ici une valeur adjectivale, vaguement péjorative et sans substance ou contenu véritable. C'est une figure (évidemment de style, pas de religion). Or, à la fin du *Nez qui voque*, l'équivoque rebondit et le mot, d'abord pris au sens figuré, reprend son sens propre de « victime » avec la tournure des événements. En effet, Chateaugué, l'amie de Mille Milles, EST l'hostie en personne! Une demoiselle avec deux couteaux fichés dans le cou, ça ressemble passablement à une hostie ensanglantée! Une sacrifiée dans une robe de mariée, cela fait une noce double, suicide et assomption à la fois, un symbole équivoque comme son nom, Chateaugué (un château n'est pas un gué, un lieu de séjour n'est pas un lieu de passage, elle n'est pas un chatte au gué...). Mais encore, une hostie de comique, cela veut aussi dire une blague, car une hostie de comique n'est pas une hostie de tragique, n'est-ce pas?

Quelle langue parlent la vie et la mort, les dieux, le monde et les choses? À Rodenbach, décidément tutélaire, de conclure sans conclure :

*Il neige : mais c'est-il des fleurs ou des flocons?
Est-ce un malheur qui vient? Un malheur qui recule?
Quel est le clair-obscur où nous équivoquons?*

ÉMILE OLLIVIER

Mémorable combat

LE PATRIARCHE LÉO SOUFFRANT – ses contemporains le croyaient éternel puisqu'il vécut jusqu'à l'âge de 96 ans – avait passé le plus clair de sa jeunesse dans les Vieux Pays. Pendant son long séjour, outre qu'il suivit des cours d'agronomie, il fut exposé à l'enseignement de plusieurs grands maîtres qui lui communiquèrent la science des quatre Éléments, lui apprirent ce qu'il y avait d'essentiel à connaître de la terre et du feu, de l'eau et du ciel, l'initèrent à la musique et à la peinture. Quand il revint au pays au début du siècle, le tir des mousquets, la guerre civile faisaient rage et les bandes armées s'affrontaient à la baïonnette, sans merci. Les gouvernements éphémères, renversés par des révolutions de palais, des coups d'État sanglants, voyaient leur président périr de mort violente.

Cette atmosphère de chaos incita Léo Souffrant à se détourner des affaires politiques. Homme de haut lignage pourtant, il méprisa la voie royale qu'empruntaient tous ceux de son rang, celle de l'ascension vers les hautes cimes du pouvoir, de l'argent et de la renommée. À tous ceux qui s'en étonnaient, il alléguait : « Grande serait mon erreur d'accepter quelque tâche que ce soit qui me rendrait responsable du destin de six millions d'habitants. » Il refusa opiniâtement toute

charge officielle, préféra, à l'agitation du monde, les vastes espaces de la Plaine fouettés par les quatre vents.

Léo Souffrant s'installa sur ses terres, un domaine de plus de cent hectares hérité de son père, haut fonctionnaire, enrichi et anobli par l'Empire à qui il avait rendu de grands et loyaux services. À la stupéfaction de ses pairs et consommant ainsi sa rupture avec eux, il choisit comme femme, une paysanne à demi analphabète, venue des Hautes Terres, de l'autre côté de l'étang, une femme au cœur aussi grand que la voûte du firmament. À partir de cette date, Léo Souffrant se détourna obstinément des bruits et des pensées du siècle, ne leur accordant pas plus d'importance qu'à la course des nuages sur la lune pleine.

Il coula des jours tranquilles en reclus, une solitude épaisse que seuls troublaient le chant des coqs de l'avant-jour, le jeu de la brise du soir avec les palmiers, ou le tremblement des feuilles trempées par la rosée. « Le ciel est vaste et transparent jusqu'aux confins de l'univers, avait-il coutume de déclarer. Aussi, quand l'oiseau vole, suspendu par le vent et des battements d'aile impalpables, il a la liberté du véritable oiseau. » Sans luxe opulent, il menait une vie fort confortable et bien remplie quoique nimbée de mystères, aux dires des envieux mal parlants. En réalité, ses proches savaient que cette manière d'être ne recelait nul secret et ce qu'ils appelaient mystère n'était que le halo de brume qui couronne toute existence digne de ce nom.

Léo Souffrant avait tout simplement rapporté, des pays de l'autre bord de l'eau, la science des saisons, des métaux et des pierres, la connaissance des nuages, du vent et des ondées fertiles. Il les mit à contribution, planta, sema, fit pousser maïs, canne et légumineuses, éleva clôture, construisit

maison aux vastes chambres ventilées en tout temps, sec et chaud ou pluvieux et humide. Il introduisit dans la Plaine des techniques d'élevage jusque là inconnues, donna vie et mort au cheval et au bœuf, feu et braise au mouton et au porc, nourrit d'abondance chrétiens oubliés et chiens errants. La rumeur voulait aussi qu'il eût une parfaite maîtrise de ses sentiments et personne ne l'avait jamais vu manifester publiquement ni rancœur, ni colère, ni désespoir, vivant au plus ras de ses sens, jouissant avec allégresse des sons et des couleurs, des odeurs et des succulences de l'existence.

Nulle ride n'assombrissait son humeur. Il allait toujours par chemins et sentiers en sifflotant, bras croisés derrière le dos ou deux doigts de chaque main enfoncés dans les goussets de son gilet. Rares sont ceux qui ont connu une telle félicité. Serein, détaché même, il se targuait de n'avoir jamais « accepté de faveur d'autrui, fût-il empereur ou président, de n'avoir jamais vendu un seul de ses poils, de n'avoir jamais dérobé ni or ni argent, de n'avoir jamais pillé ni réserves de grains, ni scieries ». Bref, il se félicitait de ne pas connaître l'adresse des caisses de l'État. Il chérissait l'aube, goûtait le calme du crépuscule, persuadé qu'il fallait à tout instant se tenir prêt devant l'inéluctable, l'affronter avec dignité et courage. Cette idée, il l'exprimait de façon plutôt énigmatique : « La mort est une rive sans paysage, sans repère, qu'il faut savoir atteindre en manœuvrant bien sa barque. On ne meurt qu'une fois. »

Léo Souffrant mena donc une existence paisible, réfugié au plus profond de la Plaine, là où ni chaloupe ni engin à moteur ne pouvaient se rendre, à des myriades de kilomètres de la capitale. Il vivait avec simplicité au milieu des siens, parentèles étendues et serviteurs, sans faste ni ostentation, à

l'abri des roulis de la Cité. Ses journées étaient réglées comme du papier à musique. Les matinées entières se déroulaient selon un rituel invariable. Dès huit heures, un serviteur installait sur la terrasse encres, plumes et feuilles de papier. Confortablement assis sur une bergère, Léo Souffrant barbouillait des petits formats sur lesquels il s'échinait à reproduire les nuances de couleur des mangues-muscat, du fruit à pain, de l'aubergine et d'autres produits tropicaux.

Je possède encore quelques spécimens de ces miniatures sauvés miraculeusement des griffes de la brocante. La tâche semblait avoir été difficile et le résultat, plus qu'incertain, mais, quand on les regarde de près, ces toiles témoignent d'une volonté de reproduire une vision authentique de la vie. L'après-midi, la sieste faite, il traversait à grandes enjambées le bosquet qui séparait sa propriété du village, bonjourant à la cantonade. Au café, il buvait un verre ou deux et disputait quelques parties de domino avec des paysans du coin. Par contre, le mercredi, jour de marché au bourg situé à une vingtaine de kilomètres de chez lui, surtout quand le soleil étalait une florissante santé, l'entourage savait que ni lui ni son cheval n'étaient disponibles. C'était le jour de leur grande virée.

Un mercredi soir, ils furent trois à rentrer à la plantation. Juché sur son cheval, Léo Souffrant tenait fermement sous son aisselle droite un coq zinga qu'il disait avoir reçu en cadeau d'un homme qui lui devait reconnaissance. À le voir fier comme Artaban arborer le gallinacé, toute la maisonnée eut l'impression que quelque chose d'important se passait. De fait, lui qui, toute sa vie, avait toujours fait preuve de pondération, allait, à partir de ce jour, développer une passion, celle des combats de coqs. L'alcool et les femmes, si tant est qu'ils aient jamais été des passions, l'avaient depuis belle lurette subrep-

ticement quitté. Léo Souffrant se disait persuadé que tout comme l'Amérique laisse émerger beaucoup d'elle-même dans un stade de base-ball ou sur un terrain de football, l'arène de coqs représentait le principal lieu d'expression des peuples caraïbes. Car, c'est en apparence seulement que les coqs se battent; en réalité, derrière cette parade de plumes, de crêtes et d'éperons, ce sont en fin de compte des hommes qui extériorisent, matérialisent leur fantasme de puissance.

Dès le lendemain matin, le patriarche se mit en quête d'un instructeur. Il voulait le meilleur, s'il vous plaît, et ne regarderait pas à la dépense. Son offre traversa bambous et cannaies, bananiers et pins, collines et eaux. Un jour, il vint de plus loin que la savane, par delà la ligne d'horizon, un homme qui assurait posséder des lettres de noblesse dans l'art d'instruire les coqs de combat. Il comptait à son palmarès des pupilles célèbres qui avaient fait merveille, gagné des combats mémorables dans des arènes aussi réputés que celles de Puerto Plata en République Dominicaine, de Santiago de Cuba, d'Ocumare de la Costa et de Maracaibo au Venezuela.

L'homme, affligé d'un bec-de-lièvre que ne masquaient ni une moustache en guidons de bicyclette, ni une barbichette à l'impériale, avait, comme en dédommagement, l'œil vif, ardent. Quand il se présenta devant le patriarche, il était simplement vêtu d'une vareuse grossière qui laissait, à l'air libre, son nombril et d'un pantalon caca d'oie retenu à la taille par une corde de chanvre. Les traits de son visage, son port de tête, son maintien ne trahissaient aucun âge certain. Sa légende le précédait. On le présentait comme quelqu'un qui pouvait chevaucher le vent, escalader de hautes falaises sans souffrir de vertige, se reposer dans le vide comme d'autres se couchent sur un lit, nager sous l'eau à grandes brassées pendant des

kilomètres sans reprendre souffle et traverser un brasier sans se brûler. Ces prouesses éoliennes, ignifuges et autres galipettes lui avaient assuré célébrité et respect unanime. Sa constante fréquentation des oiseaux, particulièrement des tourterelles, sa réputation de grand admirateur des palmiers et des cocotiers étaient aussi connues que ses qualités d'éleveur de coqs de combat, son sens de l'équité et sa patience d'ange.

Le patriarche Léo s'empressa de retenir les services d'un tel phénomène : « Il s'impose que soient employés des talents si magistraux, que soit communiquée une telle expérience afin d'écarter le danger que tout cela se perde. » De plus, il y avait, selon lui, urgence d'entreprendre l'entraînement de son volatile. La première semaine, l'homme passa un temps infini à faire la toilette du coq, à le baigner, à le brosser, à l'arroser de ratafia sept fois par jour, à nettoyer son bec, à poncer sa crête, à lisser ses plumes, à affuter ses éperons, à doser le savant mélange de quatre grains : riz, maïs, petit mil et blé concassé, devant servir de base à son alimentation. Il le soumettait à un régime spécial, passait avec lui un temps incommensurable, scrutait toutes les parcelles de son corps avec la minutie du diamantaire taillant une pierre fine.

Un dimanche, après la messe de quatre heures, – cela faisait sept jours que ce manège durait – le patriarche demanda : « Et puis, Maître, l'élève progresse-t-il? Quand sera-t-il prêt à affronter un adversaire? » L'homme poussa un sourd gémissement, disparut un moment à l'intérieur de sa case et en ressortit avec un tableau dû à l'inspiration d'un peintre populaire maîtrisant, à un rare degré, l'art de reproduire fidèlement le réel; la peinture représentait un coq superbement panaché, grandeur nature. Il accota la toile au tronc d'un palmier et plaça le coq devant elle. Je fus alors témoin d'une

scène inouïe : le gallinacé croyant qu'il avait affaire à un adversaire, un vrai, en chair et en plumes (j'avoue, et tous ceux qui étaient présents sont d'avis qu'il y avait de quoi se tromper) se précipita sur le tableau et le troua de grands coups de bec puis, s'arrêtant net, tournoya comme une toupie : « Alors, il est prêt! » s'exclama le patriarche. L'instructeur répondit que ce n'était point son opinion. « Il est fort, mais cette force, comme celle du vent soufflant de la montagne, n'est pas constante. De plus, il traîne un léger défaut. » Stupéfié, le vieillard s'inquiéta « Lequel? » Fixant sur le coq un regard attentif, le maître laissa tomber : « N'avez-vous pas remarqué qu'il fonce sans réfléchir, sans savoir où il va exactement? Qu'il s'arrête, se tourne et se retourne sans savoir où il est? Avec de tels errements comment pourrait-il sortir victorieux d'un combat? » Je vis alors le vieillard marcher vers l'instructeur et lui baiser le front; puis tous les deux inclinèrent la tête pendant une longue minute sans prononcer un seul mot et se quittèrent. Trois mois s'écoulèrent qui me parurent trois ans. Le coq n'était pas encore prêt et l'entraîneur évoquait, chaque fois qu'on lui posait la question, des raisons différentes. Je commençais à mettre en doute les capacités de ce pourtant célèbre instructeur.

Un après-midi triomphant de soleil, comme je cheminais à côté du père Léo qui m'initiait à la chasse aux papillons, je m'enquis de son opinion sur l'entraîneur. « Il est de la tête aux pieds un océan de sagesse » me répondit-il, sans s'expliquer davantage. Cinq autres mois qui me semblèrent cinq décennies passèrent et le coq n'était toujours pas prêt. L'instructeur parla de sa mauvaise perception du danger. « Il ignore que le péril ne se dresse pas toujours devant nous mais se trouve à l'intérieur de nous-même. »

Puis, un midi, alors que le patriarche tentait de régler quelques différends survenus entre serviteurs et entre-demi-moitié, querelles de clôtures, d'empoisonnement de puits, vol de bananes, adultère et autres vétilles, on entendit tout à coup crisser des pas sur le sable de l'allée réveillant les chiens attachés au fond de la cour. C'était l'instructeur qui passait, le coq sous l'aisselle. Comme les aboiements des molosses semblaient l'avoir un peu énervé, j'entendis le maître lui conseiller : « Laisse-les s'amuser avec leur vain bavardage et continue ton chemin ». Le Père Léo qui avait renvoyé illico la séance, rattrapa l'homme et le bipède qui n'étaient plus qu'à quelques encablures du portique de l'église. « Et puis, cria le vieux, est-il enfin prêt à combattre ? » Un soupçon d'impatience perçait sous son ton, malgré tout amène. « Non ! Non ! Pas encore. Il y a un dernier obstacle que doit franchir notre aspirant ; il faut qu'il apprenne à maîtriser ses émois. Il est encore orgueilleux et passionné. »

Le patriarche resta bouche bée. Cet homme de la Plaine, illettré, l'étonnait par son savoir et son calme. Un des vieux serviteurs à qui il fit part de son ahurissement lui raconta, en guise de réponse, cette histoire qu'il avait entendue de la bouche même de l'instructeur. Un jour, alors que ce dernier habitait encore les Hauts Plateaux, un visiteur dont il avait pourtant écouté les doléances avec bienveillance et courtoisie, avait brandi un couteau et s'était précipité sur lui en l'agitant d'injures. À peine l'agresseur avait-il levé le bras avec l'intention manifeste de frapper que le couteau s'envola, dessina quelques arabesques et vint se planter, en plein dans son propre cœur, le tuant net.

Sept autres mois passèrent qui me parurent sept siècles. « Non ! Il n'est pas encore prêt. Ces complexes persistants

d'images et d'impressions toujours changeantes l'enchaînent au monde des formes vaines. Figurez-vous que lorsqu'il entend chanter un autre coq, même d'un village voisin, il se met en colère. Ce mélange d'intrépidité et de fougue l'asservit au temps et à l'espace. » Neuf autres mois plus tard, le père Léo, à bout d'attente et de patience se rendit à la case de l'entraîneur et lui déclara sans ambages : « Dans la vie d'un coq, trois ans équivalent certainement à un millénaire. Notre bestiole a battu le record de Mathusalem. Trop vieux, il ne pourra plus combattre ». Imperturbable, l'instructeur répliqua : « En présence d'un autre coq, il a encore, certaines fois, tendance à rebrousser chemin comme s'il prenait peur ».

Durant la période précédant les fêtes de Noël, cette année-là, un vent glacial souffla des sommets et il plut trois semaines d'affilée. La tristesse habitait les amateurs d'éperons. Par à-coups, la brise poussait les nuages et le bleu du ciel alimentait l'espoir d'un retour du beau temps. Mais la pluie recommençait, grossissait les rivières, inondait la Plaine. La mort rôdait, guettant les hommes et les bêtes, et le monde autour d'eux. Le patriarche était au bord du désespoir, craignant de mourir sans avoir réalisé son rêve de voir son coq combattre et gagner. L'instructeur, lui, confiant, poursuivait sa tâche. À n'en pas douter, il maîtrisait sa science et affirmait mordicus que l'aspirant devait vaincre son propre aveuglement, combattre une coalition de forces intérieures et de tendances contradictoires.

À vrai dire, l'apprenti avait incontestablement réalisé de spectaculaires progrès. Il avait appris le calme, la sérénité, toute colère rentrée. Le beau temps revint. « Enfin, peut-on envisager un combat? » demanda le vieux exaspéré, d'une voix glaciale. « Peut-être, répondit le dresseur. Certes, il est encore

vulnérable. Si je disposais d'un peu plus de temps, il serait invincible, parfait. » Il annonça, tout de même, qu'il ferait les arrangements nécessaires pour que le combat ait lieu, le lendemain, dimanche de Pâques, à trois heures de l'après-midi. Léo Souffrant poussa un soupir de soulagement et s'en alla sans ajouter un mot.

Quand nous nous présentâmes à l'arène, plumes, éperons, glaives d'acier brillaient déjà au soleil. Un combat venait tout juste d'avoir lieu; les heureux parieurs se partageaient le contenu de la cagnotte tandis que les malédictions fusaient contre le propriétaire du vaincu. Un gong sonore annonça la reprise. Quatre hommes, peut-être cinq, s'approchèrent de l'enclos, chacun cherchant un adversaire approprié au coq qu'il portait à bout de bras. Les tractations se déroulèrent à mi-voix, de façon presque dissimulée. Il est rare que la période de négociations excède une dizaine de minutes, mais cette fois, elle dura plus longtemps. Ceux qui n'étaient pas personnellement concernés par ce combat ne leur accordaient généralement qu'une attention distraite, tandis que les parieurs, attentifs, les suivaient de près. La partie arrangée, ils regagnèrent leur place, discutant avec chaleur les motifs de leur choix.

Puis, chaque concurrent arma les pattes de son coq de pointes d'acier tranchantes comme des rasoirs. Cette délicate opération réclame un doigté, un savoir-faire que peu d'hommes possèdent. On compte à peine une demi-douzaine d'éperonniers par village. Notre instructeur sortit de son havresac des éperons, en choisit une paire qu'il attachait aux pattes de son élève à l'aide d'une fine cordelette, avec une minutie qui frisait l'obsession. Ce travail achevé, il le poussa dans l'arène.

Il n'y eut pas de combat. Le premier adversaire fut terrassé par un seul et unique coup d'ergot. Un vent de panique

souffla sur les autres coqs qui attendaient leur tour d'affronter le vainqueur. Ils s'enfuirent, effrayés, soulevant sur leur passage un épais nuage de poussière. Personne ne sut, ne put expliquer ce qui avait provoqué, chez les autres gallinacés, une telle épouvante ni pourquoi ils avaient décampé si précipitamment.

Le lendemain, la face de l'univers avait changé. À cent lieues à la ronde, on raconta, avec de multilpes variantes, cinquante fois par jour et autant de fois, sinon plus, au cours des veillées, l'histoire de ce coq qui fit détalier, à une telle vitesse, tous les autres, leurs pattes leur donnant la fessée. La nouvelle fit le tour de l'île et des contrées avoisinantes. L'on vit des passionnés de combats, des éleveurs et des dresseurs célèbrissimes venir d'aussi loin que des frontières de l'Est pour rencontrer l'instructeur. Mais celui-ci avait disparu le jour d'après. Bien avant le tumulte de l'aube, il était venu frapper à la porte et annoncer qu'il prenait congé. Le vieux, l'air grave, comme s'il avait déjà pris son envol pour le ciel, ne le retint pas. L'homme ne donna jamais plus signe de vie.

Dans la mémoire des gens du pays, vivace est encore le souvenir de ce jour où un coq de qualité avait raflé la mise, tous les autres adversaires ayant déclaré forfait. À en croire les conteurs, ce n'est pas le lieu qui marque le combat, c'est plutôt le combat qui marque le lieu. Il ne sert à rien, concluent-ils avec assurance, de s'interroger sur la véracité des faits. Dans la vie, tout est vrai, ou plutôt tout est vérité dans le temps du conte, pourvu que chaque conteur arrive au bout de son récit.



CAROLE HUYNH GUAY

Le seuil du poème

L'AUTOMNE RÉCLAMAIT SA PART ET TU N'AS RIEN VU
tu poursuivais l'ennemi sur un champ de bataille
à fer et à sang

tu défiais la beauté ce que la terre garde
de lumière en ses entrailles

tu griffais en passant l'air apaisé des après-midi d'automne
comme on jette par-dessus l'épaule
le cœur de pomme qui demain refermera le sentier
pan d'ombres dans le dos

je t'écris aujourd'hui m'éloignant de moi-même
je vais tête baissée sous l'eau d'avant la débâcle
je suis ce miroir déployé sur d'éphémères captures
cette aile échappée de la lumière
et qui jette son encre sous le vent

je crains trop la mort pour n'en point parler
moi qui nomme rivage le plus petit lieu
où mouille mon regard
et je ne voyage que pour le retour
la certitude du port d'attache

je sais qu'on peut dormir sans sommeil
mais l'oubli
cette ombre sur le vide
et la rivière en crue pour unique mémoire

je t'écris aujourd'hui m'éloignant de moi-même
je brûle d'une fièvre plus tenace que la folie
je confonds l'arbre et la neige de février
nu sous la ligne d'horizon comme un rêve détaché de l'œil
assoiffé et que nulle tempête ne sait assouvir

la quête toujours la même et qui change de nom
comme le halo fragile d'un chagrin timide
les poings dissimulés dans le geste
tenu entre le cou et le col

il m'aura fallu sortir dans la tourmente
affronter le vent comme s'il était de moi
oser ouvrir les mains me laisser guider
par la belle épouvante la peau tatouée de reptiles
la prendre à pleine bouche à bras-le-corps
la regarder jusqu'à m'en assécher les yeux

partir

comprenons-nous bien
je ne parle pas d'absence
il ne se passe pas un jour
pas une heure sans que je pense à toi
frontière entre la chambre et le miroir
tu déplaces l'espace
comme un rire couvre mes bras
et je glisse ta voix
dans les plis de ma robe

je ne parle pas d'absence ou si peu
un tremblement à peine une hésitation
une seconde sur la poignée de la porte
et le hasard enfui à toute vitesse

je ne parle pas de hasard
je parle de la voix qui prolonge le geste
je parle de la façon de tenir la tête
pour qu'elle repose entre
l'air et le souffle

je parle des heures d'éveil qui passent
sans même laisser d'ombres sur le mur
et que demain tu nommeras souvenir



GLORIA ESCOMEL

Un Mont, des merveilles

JE NE SAIS QUEL PARFUM JE DÉGAGE, quelle aura m'entoure, qui attire ainsi les fous dans mon sillage. Quelle est cette fascination qui me dirige vers eux? Nos fantasmes respectifs agissent comme des révélateurs sur le papier photographique impressionné : là où l'on croyait une feuille blanche surgissent des images oubliées. Récapitulons. Avant-hier soir, en sortant de la loge, épuisée par une interminable discussion, d'où aucune lumière n'avait surgi (sauf quelques étincelles d'énervement, calmées par la magie du rituel), je voulais profiter de ma sérénité pour gagner les bras de Morphée. Mais à peine avais-je mis le pied dehors et reçu la bise glaciale d'un minuit halloweenien, qu'une fille surgit devant moi, bras nus, joues noircies de larmes au mascara, visage brouillé par de longues mèches défaits comme toiles d'araignées.

Elle m'accoste, s'abritant du vent derrière moi : « T'aurais pas une cigarette? » demande-t-elle. Pendant que je fouille mes poches, elle renifle énergiquement; ses mains engourdies n'arrivent pas à saisir le paquet que je finis par lui tendre. D'office, je lui place un de mes tuyaux de réanimation

Premier chapitre d'un roman en préparation.

entre les lèvres et, pendant que j'y mets le feu, je lui demande, histoire de réchauffer l'atmosphère : « Ça ne va pas bien? ... » Comme si elle ressemblait à une publicité de la pleine forme!

Aussitôt les sanglots délient sa glotte qui se met à gargouiller des sons où mes sourdes oreilles ne distinguent pas un mot, dépourvues de leurs auxiliaires. J'extirpe un kleenex, le lui tends. Elle se mouche vigoureusement. Grelottante, je m'entends alors proférer : « On va prendre un café? ». C'est parti tout seul, ou plutôt de la bouche de mon double interventionniste. Mais, glacée par ma stupidité, voyant la gamine accepter avec reconnaissance, nous patinons sur le verglas jusqu'au restaurant du coin, nous réchauffer à la puanteur de l'huile des frites.

Le temps de commander deux cafés, deux beignes, j'ai mis mes prothèses acoustiques, les réglant sur les vigoureux renflements de ma protégée que ce geste impressionne comme si je m'apprêtais à une quadruple écoute. Ce qui la *bouche-béétifie*. Moi, le silence à deux me tue. Je me ressuscite en interrogeant. Patiemment. Entre une gorgée de café et une bouchée de beigne au chocolat qu'elle écrase d'une main, l'autre entourant la tasse brûlante, elle commence à me répondre par monosyllabes, hochements de tête, quadrisyllabes ou quadriges. Lorsqu'elle se dégèle enfin, les vannes s'ouvrent, charriant tout : l'eau, les branches, la pitoune, la boue, les épaves. Ses mots déferlent, dans la débâcle. Trop tard pour la faire taire. Elle croule sous le poids de la fin du monde, la malheureuse! Car les Signes ne trompent pas. Ses Guides l'ont avertie. C'est pour bientôt! Demain, si Nostradamus a dit vrai, la semaine prochaine s'il s'est trompé dans ses calculs. Déjà, les étoiles se sont éteintes, la lune s'est éclipsée, Gaïa se meurt, les antéchrists sont plus nombreux que des grains de sable : « regarde, même ici... ».

Je laisse vaguer un regard autour de moi : des gens écrasés de fatigue, une serveuse au chignon défait, un ivrogne au nez mauve, cinq bouteilles de bière devant lui, deux motards aux vestes en cuir sans ailes ni Hells sur le dos, angéliques ou infernales. J'avoue ne rien voir, non, qui ressemble à Satan.

– Mais leur aura? Tu ne la vois pas? Tu sens pas l'odeur de grillé?

– Oui, c'est l'huile des frites, l'extracteur d'air doit s'essouffler...

– Tout s'essouffle! C'est la fin, la fin de tout! Depuis le temps que les Témoins de Jéhovah l'annoncent! Et les Mormons!

– C'est depuis des siècles qu'on en parle!

– Eh ben là, là, c'est pour demain, là!

J'essaie de la raisonner : « Voyons, la venue de l'Antéchrist n'est qu'un préambule! Après, ce sera le Jugement dernier, le règne du Christ...C'est pas si grave après tout! Comme ça, on finira enfin par savoir si Jésus était vraiment le fils de Dieu, de Joseph, de l'ange Gabriel, ou le produit d'une grossesse nerveuse! Seule Marie le sait, et encore, elle ne devait rien y comprendre à toutes ces histoires de gars! Et puis, le trouves-tu le *fun*, toi, ce monde-ci? Trouves-tu pas qu'il est temps de tout effacer et de recommencer? »

Ses yeux s'écarquillent :

« Vous êtes celle que j'attendais!

– Mais non, je t'assure! moi, je ne fais que passer!

– Non, non! Le hasard n'existe pas! Les desseins de Dieu...

– Sont imperméables, je sais. Impénétrables. Incroyables.

– Ça les empêche pas d'exister, que t'y croies pas *pantoute!* »

Encore une panthéiste. Rien à faire avec elle. Je suis l'Envoyée. Au féminin, s'il vous plaît. Car le règne des hommes s'achève. Les femmes au pouvoir! C'est bien ça que je lui ai révélé, n'est-ce pas? Seule Marie compte. Jésus est son fils, peu importe son père... Je m'étonne. Je ne croyais pas avoir été aussi révolutionnaire. J'essaie sa propre logique : n'est-ce pas la fin du monde? De *tout* le monde? Non, puisque je suis là! Et si je suis là, moi, l'Envoyée, c'est qu'il y a de l'espoir!

Dans ce cas-là, je demande deux cafés et deux beignes, parce qu'il y en a qui se perdent, comme diraient les Français. Mais elle ne comprend pas. S'accroche à moi comme l'espérance au cœur des Amérindiens.

C'est alors que j'entends l'autre – mon double interventionniste, qui a parfois du nez – lui poser suavement cette question :

– Depuis quand ne prends-tu plus tes médicaments?

Du raz des plaquettes de verglas où je la rabats, elle susurre :

– Comment sais-tu?

– Ne suis-je pas l'Envoyée?

Moi? Oui : c'est moi, moi qui parle! J'entre dans leur délire par n'importe quel interstice, ignorant les portes ouvertes – à quoi bon les défoncer? –, je ne sais pas si je suis le bain révélateur ou le papier, le focus de l'agrandisseur, le négatif, la pellicule ou la photographie ou si, pour m'attribuer la merveilleuse formule de Cocteau « je suis un mensonge qui dit toujours la vérité ». L'essentiel, pour ne pas tomber dans la schizoïdie, c'est de conserver la distance entre cette autre et moi. Et j'y réussis : une heure plus tard, je sais tout. Diane – c'est le nom de ma chasserresse de Satans – ne prend ni son lithium ni « toutes ces autres sortes de pilules-là » depuis que

sa psychiatre a été remplacée par un redoutable Sorcier qui, comme son nom le prévoit, lui a jeté un sort. Elle a balancé « toute cette chimie-là » dans le bol des toilettes d'où plein de flammes sont sorties, comme du lavabo, de la baignoire, et même de l'évier de la cuisine! Ils sont pourtant tous gelés, renchérit-elle, parce qu'elle a coupé le chauffage depuis septembre.

– On n'a même pas eu de givre avant ce soir! Ce ne serait pas toi qui serais gelée, par hasard?

– Non, répond-elle triomphalement, mais ça prouve bien que les médicaments étaient envoûtés! Quant aux radiateurs, ils sifflent parfois des gaz puants. Mais à quoi bon chauffer, alors qu'on va tous brûler bientôt dans les flammes de l'Apocalypse?

– Mais puisque je suis là... murmure, apaisante, mon autre voix.

Elle se rassure. Et je parviens, finalement, à la conduire à l'Urgence où nous patientons deux heures en parlant de tout et de rien, des dinosaures qui resurgiront avant l'Armagedon, de Lucifer, de la numérologie savante de Saint-Jean, de la Jérusalem céleste où elle s'acharne à vouloir trouver des dragons, tandis qu'elle s'interroge sur le métal des trompettes du Jugement dernier : cuivre ou bronze? « En or philosophal, sans doute » ai-je tranché, avant qu'on ne l'appelle pour un jugement provisoire et tout médical.

Devant elle, histoire de gagner du temps, j'informe le psychiatre de garde de la situation mondiale et céleste, du sort jeté par son sorcier de collègue sur les médicaments de notre visionnaire, qui en est ainsi privée depuis plusieurs semaines. Diane m'écoute parler avec un air si raisonnable que je vois venir le moment où c'est moi que le psy de service va soigner...

Mais Diane intervient à temps, pour me présenter comme l'Envoyée spéciale de la Vierge Marie, qui va mettre bon ordre dans ces guerres de garçons qu'elle a sous sa botte, et envoyer son Fils, sous sa férule, faire Armagedon loin du monde pour qu'on puisse vivre en paix. Rassuré, le psy choisit donc Diane pour l'entraîner dans son cabinet, impressionné sans doute par mes pouvoirs étendus, espérant peut-être qu'ils s'étendront jusqu'à réduire l'affluence des Urgences, et je peux somnoler sur une chaise en attendant sa décision.

Hébétude blanche, striée d'étoiles filantes qui palpitent au rythme des bruits d'arrière-plan. Apaisement des pensées qui se délaient dans une sensation d'atonie. Oui, *délalement*, c'est peut-être le mot le plus juste, évanouissement d'une lenteur amortie par mes dernières sensations qui flottent, dans la délicieuse impression de me dissoudre avec leur émoussement.

Une heure plus tard, un homme en blanc m'extraît de mes rêves apaisés, pour m'expliquer que Diane – fort heureusement – possède déjà un dossier à l'hôpital, que sa psychiatre, revenue de vacances, la verra demain et la gardera sans doute quelques jours. En attendant, il lui a fait une piqûre calmante et elle dort comme un ange. Il me pose quelques questions, auxquelles je réponds le plus raisonnablement possible, mes doubles multiples trop endormis pour interférer.

Il est quatre heures du matin quand je retrouve ma voiture, convertie en fantôme blanc de givre, toutes portières bloquées. Pas un seul antéchrist en vue à qui demander un peu de feu. Heureusement, j'ai un dégivreur de poche : c'est plus pratique, et surtout, moins compromettant. Mais je reste là, mains dégantées dans les poches, mon dernier sursaut d'ironie figé par le silence de la rue, où la brume dépose sur les feuilles

accrochées encore aux branches dénudées ses dentelles vaporeuses comme du tulle, sous l'éclairage irréel des réverbères. Le ciel, sans étoiles ni lune, s'opalise lentement. Je n'avais même pas levé les yeux vers lui, quelques heures plus tôt, en sortant de la loge. Diane avait-elle été saisie par cette pâleur neigeuse où elle avait lu le signe d'un cosmos éteint? Quelles sont les impressions initiatrices d'un délire? Je reste immobile, en extase devant la déserte montée de la rue Atwater vers la montagne. Le fin verglas scintille sous les lumières de la place Alexis-Nihon et des feux de signalisation : sans ces couleurs, on pourrait croire à une voie lactée en plein sol, monde à l'envers, sous un ciel éteint. Ma fatigue atteint le point critique du somnambulisme.

Je débloque ma portière avant de *débloquer* moi-même et me glisse sur le siège glacé. Rouler dans l'avenue solitaire me ramène à moi peu à peu. Mais n'y étais-je pas, en moi, dans cette hébétude heureuse, bulle d'absence et de silence, bien plus que dans mes activités fébriles habituelles? Et n'y étais-je pas en accord avec la nuit?

Évidemment, à peine arrivée chez moi, je me fais enguirlander par Arthur qui commençait à s'inquiéter, et boudier par les filles qui n'avaient rien mangé depuis le matin. J'ai beau leur expliquer la situation, impossible d'éviter une courte balade avec Arthur, dans la ruelle que le gel transfigure. La vision surréelle flottant encore en moi, grelottante de fatigue et de froid, je dois rentrer pour nourrir tout le monde et interpeller le répondeur qui répond par plusieurs messages, me ramenant aux réalités quotidiennes : trois étudiants paniqués par l'imminence d'un travail et pleins de questions pertinentes ou non; un rappel pour une réunion de l'exécutif; Christine en peine de cœur ayant encore appris une trahison de son ex; l'imprimeur

du journal syndical qui réclame ses « bleus » en retard... Il est cinq heures du matin lorsque je me glisse voluptueusement entre mes draps bleu-Vierge Marie.

À huit heures, le téléphone sonne : Chantal m'informe que les épreuves seront prêtes à dix heures, mais que sa voiture est en panne : elle ne peut pas les apporter elle-même au metteur en page. Si je pouvais aller jusqu'à Laval...? Il faudra bien que je puisse. Je saute sous la douche, accueillie par le pépiement des perruches. Pendant qu'Arthur sort seul faire son petit tour, je sers les filles, et me filtre un café bien tassé que j'avale en me brûlant, pendant que mon omelette cesse de baver et mes rôties de bronzer. Je les engloutis tout en m'habillant, rappelant l'imprimeur pour lui demander un jour de délai et réveillant Serge pour le prévenir que j'arrive à onze heures, avec les épreuves corrigées. Tant pis pour le désarroi de Christine : que pourrais-je lui dire sinon qu'une tromperie de plus ou de moins n'enlève rien au fait qu'elle ait été abandonnée, et ne devrait rien rajouter à sa souffrance? Il n'y a pas d'aspirine contre les arrachements amoureux; parler en soulage, mais qui écoute ne peut que râbâcher les mêmes clichés : « le temps efface tout, même la vie... », « un clou chasse l'autre », « une de perdue, dix de retrouvées... » et autres fadaïses basées sur l'expérience des amours tièdes – comme l'eau, ce sont les plus courantes – mais qui, en banalisant la passion, aiguissent la douleur de sa perte et de celle des illusions, que l'on crève comme des *ballounes*?

Arthur revient pour se précipiter sur son assiette. Il n'a pas de problèmes amoureux, lui : je lui suis fidèle. Mais je n'ai que le temps de l'embrasser, de prendre mes jambes et livres à mon cou – pour mon cours du soir, au cas où je n'aurai pas une minute pour repasser chez nous –, et je saute dans l'auto,

de nouveau cristallisée. Tout en roulant vers Laval, je feuillette mes notes. Heureusement que je connais ce cours par cœur! Car avec ma réunion de deux heures à quatre heures, il ne me restera que l'heure du dîner pour relire quelques passages : *Smarra ou les démons de la nuit*, *La Fée aux miettes*, – ai-je bien pris Nodier? Oui. Et Gauthier : *Le pied de la momie*, *La Morte amoureuse* et *La Cafetière*. Trop à dire, je déborderais mes trois heures! Ma mémoire s'applique à souligner les indices textuels démasquant l'illusion : les « il semblait, on aurait dit, j'ai cru » et autres crudités du genre qui nous ramènent sur terre, une terre où les perceptions peuvent être trompées par nos sens pervertis par l'alcool, la drogue, la myopie, la folie, les espoirs, les douleurs, les peurs, le sommeil, la fatigue, l'*overdose* de travail...

Aujourd'hui plus que jamais. Car j'ai beau commencer chaque session par une mise en garde : « Ceci n'est pas un cours sur l'ésotérisme, mais un cours sur la littérature fantastique. On analyse les procédés littéraires, les mythes et les symboles présents dans le genre. Les fantômes, vampires, réincarnés, magiciens et flûtes enchantées font partie du récit, pas de la réalité... », j'ai beau prendre toutes les précautions rationnelles, il y en a toujours qui prennent un air entendu et qui reviendront, quelques cours plus tard me raconter quelque expérience insolite ou surnaturelle, me demandant ce que j'en pense.

Mon rationalisme affiché semble les mettre au défi de me convaincre. Il y en a même qui veulent me fournir des preuves. Les plus instables, les plus imaginatifs, sensibles ou malheureux, qu'ils soient intelligents ou d'une naïveté à fendre les pierres, cultivés ou incultes à en rendre jalouses les jungles, dans toutes les classes où j'enseigne depuis bientôt trente ans,

viennent me faire les confidences les plus étranges, les plus bouleversantes, les plus insensées, qui me deviennent routinières à force de répétition. Je repense à la malheureuse Diane : il faudra que je prenne de ses nouvelles. Dans quel délire terrifiant vivait-elle ! Faut-il qu'elle soit folle pour rêver d'une Vierge putschiste en plein *backlash* féministe des années quatre-vingt-dix ! Enfin, j'en ai entendu d'autres. « Vous seule pouvez comprendre », voilà le mot de passe qui ouvre les vannes des confidences : de l'inceste aux visions de drogue, de la prostitution au dédoublement, de l'amour malheureux aux tentatives de suicide, du tunnel-lumineux-après-la-mort, aux clins-d'œil des revenants et autres esprits frappeurs qui communiquent en morse, de la rencontre avec des extra-terrestres – encore la plus plausible – à la réincarnation, démontrée par une séance de voyage astral, de régression, ou d'hypnotisme, en passant par les exigences des guides spirituels selon les modes des trois ou quatre dernières décennies : Lobsang Rampa, Moon, Moody, Castaneda... j'en oublie, je saute les étapes, je ne sais plus où nous en sommes maintenant, à quel courant, quelle nouvelle vague, quel Nouvel-Âge... Mais qu'importe, tout cela n'est que déguisements, vieilles obsessions qui, depuis l'aube des temps, se parent de défroques successives, maquillées par des vocables qui nous induisent à croire qu'une pensée originale commence à percer le mystère des origines, de la vie, de la mort, du cosmos, des dieux, nous apportant la formule pour surmonter notre peur de vivre, nos impuissances, nos deuils et notre panique face à la mort. Chaque *remake* de spiritualité charrie les mêmes débris de la mentalité magique, jamais évacuées d'une génération à l'autre.

Mais à présent que toutes les cultures se mêlent dans notre village planétaire, et que la réalité virtuelle s'y infiltre, le

chaos est plus hétéroclite : un rien de fatum grec ajouté au karma hindouiste psychanalysés sauce Freud, saupoudrés abondamment de Jung, expliqués par *La Prophétie des Andes*, *Le Prophète* de Gibran, voire même *L'Alchimiste* de Coelho, on remue le tout, en faisant sauter avec deux ou trois dieux vaudou, on fait décanter dans un verset biblique, on cristallise dans un athanor alchimique, sans oublier de placer le tout sous une pyramide égyptienne. Recueillir ensuite les cristaux, les mélanger patiemment avec un rien de cannabis et plusieurs onces de coke, fumer avec une pipe d'opium : vous verrez les étoiles en plein jour, les anneaux de Saturne, les auras de vos plantes d'appartement, à mesure que vos *chakras* s'ouvriront, vous permettant d'assimiler la Connaissance universelle délivrée par le Consortium désuni des Gourous disparates.

C'est plongée dans ces profondes méditations que j'arrive chez Chantal, reçois explications, commentaires et manuscrits barbouillés de corrections des articles à paraître dans le prochain journal syndical – dont je suis, pour mon plus grand malheur, rédactrice en cheftaine depuis un an. Je repars, un peu hébétée par la tiédeur nicotinisée de la voiture, comme si je flottais sur la Voie lactée. « Voie lactée, ô sœur lumineuse des blancs ruisseaux de Canaan... » Mais qui relit Apollinaire, entre tous mes petits illuminés?

Serge! Oui, mais Serge, entre deux mises en page, prépare son doctorat en lettres, et il est un poème en lui-même – autant que ceux qu'il écrit. Je lui pose quand même la question en entrant chez lui, moi, l'Envoyée de la correctrice d'épreuves, dont les liasses reposent religieusement entre mes mains. Mais au lieu de me répondre sur les éventuels lecteurs d'Apollinaire, il me débarrasse de mon manteau. Chez lui, le temps s'arrête. Est-ce à cause des chansons de Ferré, de Montand, de

Mouloudji, d'Aznavour, qui le bercent en permanence, anachronismes vivants, des poissons lents qui vaguent sur l'écran de son ordinateur dont les couleurs m'hypnotisent, du parfum de tabac à pipe embaumant sa pièce unique, ou de son indolence, pourtant si efficace, qu'ici se détient la durée? Alors que le journal composé sur disquette devait être rendu la veille, Serge lève ses yeux bleu-pervenche au-dessus de ses minuscules lunettes et enveloppe sa question d'une bouffée odorante :

« As-tu passé la nuit à t'envoyer en l'air?

– Non, je me suis transformée en Nouvelle Messie. Je suis l'Envoyée spéciale de la Vierge-Marie. Ce n'était donc pas le moment de m'envoyer en l'air!

– Si, justement. Pour l'Assomption. Tu ne voudrais pas dormir une heure pendant que je regarde tout cela calmement? »

Je louche vers son lit recouvert d'une catalogne immaculée. Je sens que je vais céder à la volupté d'un « mol oreiller » sous ma tête, au bonheur éperdu de fermer les yeux et de me perdre dans quelque rêve absurde et décousu qui me sauvera de ces courses dans Laval et Montréal pour que le journal puisse paraître à temps... Trois heures de sommeil en une nuit, pour une marmotte comme moi! Mais il faut se secouer : deux Ginkgo, une aspirine et une vitamine C, vite! Serge fait une moue réprobatrice en me voyant sortir toutes mes pilules. Je l'aime bien, Serge. Il fait du bon café, de la très bonne mise en page et de l'excellente littérature. En voilà un qui a réussi à unifier sa vie autour de l'écriture en réduisant au minimum ses besoins vitaux. Son un-et-demi ne loge que des livres, des disques, des logiciels et des plantes. Même ses gestes sont réduits à l'essentiel. Ensemble, nous regardons calmement les priorités à mettre en évidence, les titres, l'ordre des articles,

la première page, le sommaire. Mais Léo Ferré me traîne en arrière. Fatigue aidant, le champ du temps se brouille, les carrés de fleurs de lin et celles du blé d'Inde se superposent, j'ai dix-sept ans, des rêves plein la tête qui ne ressemblent en rien à cette vie de pigiste-chargée de cours, précaire de toutes façons, où s'arrêter un instant c'est courir à la misère. Secoue-toi, secoue-toi! La vie est là, pleine de trous d'air!

Le travail à planifier avec Serge est fini. Il me propose encore son lit pendant qu'il se met à l'ordinateur. Mais son calme m'apaise trop. Rester en sa compagnie, même pour vingt minutes de sommeil serait risqué. D'ailleurs, j'ai faim. Vivement une bolée d'air frais de novembre et un coup de vent sur les feuilles mortes. De toutes manières, je lui fais confiance. Il connaît son métier, et moi, ce journal commence à me sortir par tous les pores. Encore quelques mois et mon mandat se termine.

Rue Jean-Brillant, ma mine n'est pas très reluisante; je croise deux ou trois étudiants qui en profitent pour me demander quelques informations sur leur travail de recherche. J'ai l'impression qu'ils me parlent en chinois d'un sujet abyssin. Je leur avoue être *groggy*, les supplie de me téléphoner demain après-midi. Mais aussitôt la feuille de mon agenda s'imprime dans ma tête : non! Demain après-midi, réunion départementale. Je voudrais m'enfouir en plein tas de feuilles rousses – un beau tas, plus haut qu'une auto, où je me ferais une belle tanière, enivrante d'odeurs.

Las, à mon âge! À mon âge, surtout près de l'université où tant de monde me connaît, je me vois mal cédant à ce pressant besoin de régression. En ce jour gris-novembre, où les décors d'halloween n'ont pas encore disparu, il me semble que seuls des enfantillages me sauveraient de l'épuisement. Dans la

petite rue Gatineau, je me permets quelques coups de pied dans les tas de feuilles mortes. Leur âcre parfum me rend mes quatorze ans. Je prends congé de ma vie adulte, plonge dans l'adultère de mes âges successifs, qui se trompent les uns avec les autres, et celle qui se trouve au centre de tous entre dans la pizzeria où *elle* se découvre une faim de loup, commande une médium jambon-champignons-fromage qu'*elle* engloutit sitôt servie tandis que *je* surligne les passages les plus équivoques de Nodier et de Gautier.

Mon expresso sursucré avalé, ma carte de crédit signée m'ayant un instant ramenée à mon âge, en mon siècle, je marche boulevard Édouard-Montpetit métamorphosée en jeune curé romantique, amoureux d'une superbe vampire qui l'entraîne chaque soir dans une Venise de rêve qu'il onirise peut-être, justement, pour se retrouver dans le local du syndicat où on l'accueille en Speedy Gonzalez. Choc moindre, cependant, que de retrouver sa dulcinée au fond d'un cercueil, se dissolvant en poussière sous quelques gouttes d'eau bénite. Speedy tire donc une chaise et s'installe, coudes sur une table où la paperasse est déjà distribuée.

Les négos s'annoncent mal, il faut des idées originales de pression, car l'exécutif subodore que les chargés de cours vont refuser la grève qu'on leur propose. Au seul mot « original », un brasse-méninges s'instaure et tous s'emballent en inventant à qui mieux mieux des spectacles qui sont refusés à qui pire pire, les uns après les autres. Un rire mou me moule : la vie est là, mouvante et mouvementée. J'imagine le coût des haies d'honneur avec des bouquets d'épines pour le recteur pendant une semaine, d'un hélicoptère au-dessus de l'université avec une banderole demandant justice pour les chargés de cours, d'une distribution de tracs larmoyants, d'une prise d'as-

saut de la radio étudiante, d'une grève tournante ou d'une grève du zèle...

– Quoi? Vous êtes fous? Surcharger les étudiants de travaux que nous devons ensuite corriger comme des forcenés?

Nous voilà transformés en adolescents turbulents, miracle permanent des C.A. syndicaux. Pendant les A.G. nous avons la déclamation plus tragique. Mais il faut bien se défouler lorsqu'on donne trois fois plus de cours que les profs, au cinquième de leur salaire.

On finit par choisir les tracs, c'est plus classique. François les rédigera, Pierre en fera une mise en page sommaire, ils seront imprimés vendredi et, entre-temps, il faudra battre le *ramdam* des chargés de cours – pardon des chargé-e-s de cours prêtes et prêts à les distribuer lundi aux étudiant-e-s et professeur-e-s, ou aux étudiantes et étudiants, aux professeuses et professeurs, présentes et présents ce jour-là à l'Université et à l'Université. Évidemment, les membres et membreses de l'exécutif-exécutive sont requises et requis, dont moi et moi puisque c'est un jour-journée sans cours-courses. Et moy qui voulais écrire!

La réunion s'achève à quatre heures trente, je n'ai pas le temps d'avalier un dernier café puisque j'ai laissé ma voiture à cinq cents mètres de là. D'Édouard-Montpetit à McKenna, je serai Superwoman, courant, cape au vent. Avant d'amorcer le virage rue Jean-Brillant, je deviens une joggeuse essoufflée; aux approches de Decelles, une septuagénaire apoplectique, croulant sous le poids de sa mallette pleine de livres; rue Gatineau, une vieillearde au bord de la syncope, qui essaye encore de se traîner en rattrapant son souffle, resté trois cents mètres en arrière. Elle s'affale sur la carrosserie de ma R5, des lames de rasoir dans les poumons, que je finis tant bien que

mal par exhaler, en récupérant ma respiration et mon identité, avant de me glisser sur mon siège et de démarrer.

Dans la circulation, je recupère peu à peu ma cinquantaine « flegmatique » et, dans les couloirs de l'UQAM, le pas décidé d'une jeune prof dynamique. Tout va mieux; la parole me remonte; je me suis toujours demandé si je n'étais pas quelque peu vampire des énergies de mes étudiants car, au fur et à mesure que je parle, je me recharge comme une pile, m'enthousiasme, me déchaîne... et à neuf heures du soir je suis comme la petite souris ivre qui demande : « Où qu'il est le gros matou, que je lui casse la gueule? »

C'est l'heure où tous se dispersent et où je reste là, avec mille idées brillantes que je n'ai pu développer, et que je confierais bien au premier étudiant ou magnétophone venu. Moment malencontreusement choisi par Luc pour m'aborder. Luc, l'archange beau comme un gai – mais moins gai que lui, tu meurs! Étudiant sérieux, assidu, érudit, qui écrit bien, non seulement sans fautes, mais avec un avant-goût de style. Trente-trois ans, de la maturité, croyais-je à m'appuyer sur son regard intelligent qui acquiesce aux passages les plus subtils de mon cours, à de furtifs gestes de connivence, à de brèves conversations en sortant de la classe, la première cigarette allumée.

Il semble s'être abonné à mes cours depuis trois ans, d'une université à l'autre, et il a pris la déplorable habitude de m'appeler « maîtresse » depuis l'année dernière. De bavardage en bavardage, il m'a parlé de sa vie. Un vrai tissu d'expériences. Son Cégep terminé, il a mariné une dizaine d'années dans le marché du travail, où il en a vu des vertes et des pas mûres, poireautant de temps à autre entre deux jobs, se faisant chanter la pomme parce qu'on le prenait pour une poire, en est

ressorti la tête comme une citrouille, s'y est fait presser comme un citron pour des pinottes, s'est marié, n'a pas compté ses pépins, et quand il a compris que les carottes étaient cuites et que sa femme germinait à vue d'œil, il a accepté de rentrer dans le cabinet comptable de son père, pour y faire son miel, sinon les choses tournaient au vinaigre. Il voulait écrire. Le mariage, l'enfant vite fait, bien fait, le divorce, la garde partagée, le besoin de gagner sa vie et celle des autres, l'en avaient empêché. Enfin, sa femme ayant trouvé un travail, le petit, une garderie, Luc a pu s'inscrire en Études littéraires où sa moyenne, depuis trois ans, tourne autour du A, ce qui l'enrage : il veut des A+, rien de moins. Habituellement calme, ce soir il ne cache pas sa fébrilité.

– Maîtresse, il faut que je vous parle. Un problème que vous seule pouvez comprendre...

Les mots fatidiques ont été prononcés! Cela n'augure pas le gentil bavardage du rituel d'accompagnement. Préparons-nous. Dans les machines automatiques du premier étage nous nous servons deux capuccinos et nous installons sur les chaises giratoires qui donnent sur la rue Sainte-Catherine, avec vue sur l'église où s'élance une Vierge à la couronne électrifiée, laide à ne pas pouvoir faire son putsch auprès de la Sainte Trinité, ni à mettre un petit Jésus au monde, même si elle est couverte de fientes de pigeons de la couronne aux pieds.

– Voilà. Vous allez croire que je suis fou...

Le gobelet de café me brûle les mains. Je me penche pour le déposer par terre, me détourne, implore en silence Marie (dont je suis l'Envoyée, après tout) de m'éviter d'autres révélations. Comme elle se borne à sourire d'un air entendu, je me prépare, fais feu et aspire voluptueusement une savoureuse

gorgée de 1.3 mg. de nicotine, assaisonnée de 16 mg. de goudron et de 15 mg. d'oxyde de carbone, de celles où l'on précise que « le tabac est dommageable pour les femmes enceintes et le bébé » – les seules qui m'évitent tout risque –, et j'attends la suite.

– Vous connaissez ma passion pour l'Égypte ancienne...

Non, celle-là, je ne la connaissais pas. Qu'ai-je soulevé comme délire avec le malheureux *Pied de la momie*, pourtant ironique à souhait?

– Et particulièrement pour le règne de Nefertiti...

Je tressaille, avec la *furieuse envie* de commettre un cliché de plus et de « *sauter sur mes pieds* ». Mon gobelet de café m'en empêche.

– Ah non, Luc, non! Pas Nefertiti! Qui tu voudras, Cléopâtre, Isis, la Vierge Marie, mais pas Nefertiti! Si tu me racontes que tu as rencontré la réincarnation de Nefertiti je ne te parle plus...

– Mais comment savez-vous?

– Parce que celle-là, on me l'a déjà faite! À Paris, quand j'étais étudiante.

Un frisson glacé m'aère les vertèbres. Il y a trente-deux ans! Luc n'était pas encore né! J'avais vingt-deux ans. Débarquée à Paris depuis un an à peine, ne connaissant de l'argot que ce que j'avais pu en lire ou que mes copains m'apprenaient, j'étais tombée sur une petite annonce fabuleuse: quelqu'un cherchait une étudiante en lettres pour rédiger avec lui un roman sur Nefertiti. Il s'agissait d'un concessionnaire de Citroën, qui « n'avait pas la plume » comme il l'avouait lui-même. Follement amoureux d'une réincarnation de Nefertiti, qui, oublieuse de son glorieux passé, menait la vie de prosti-

tuée, il voulait que j'éveille sa mémoire en écrivant un roman sur la vie de la pharaonne, lequel, par la même occasion devenu best-seller, nous ferait gagner l'argent nécessaire pour la racheter à son maquereau. Tout un programme... Pour moi qui rêvais de karmas, d'écriture, d'archéologie et d'âme-sœur, cette histoire était « follement romantique ». Pourtant, mon Nerval « déplumé » s'appelait prosaïquement Maurice.

Je dois encore avoir les yeux qui en chavirent, parce que Luc, résigné, alors qu'il brûle de reconstituer ses propres mille et une nuits, me demande : « Racontez... » Magnanime, je refuse :

– Non, Luc, chacun son histoire. Venons-en à la tienne.

Elle commençait classiquement, la sienne. Le soir de l'halloween, au party étudiant, il s'était costumé en pharaon. Mais pas en n'importe lequel ! En Akhnaton ! Le disque solaire d'Aton Rê sur le front...

– Tu n'avais pas trop froid, tout nu, avec une seule jupette ? Comme réflexe castrateur, je n'ai pas trouvé mieux. Il rougit en me répondant :

– J'avais un collant doré du cou aux chevilles.

Ce collant déchaîne mon rire, un de ceux, dits fous, qui dilatent la rate, défoncent les côtes, ramollissent la colonne, bloquent les poumons et relâchent la vessie. Son regard malheureux ne m'aide que tardivement à me ressaisir.

– Pardonne-moi, Luc... C'est idiot... plus fort que moi... Bon, reprenons. Toi, déguisé en Akhnaton, tu es tombé sur Nefertiti.

– C'est ça. Mais pas déguisée pantoute, elle, ni en Égyptienne, ni en rien. Juste en jeans et t-shirt. Mais sa tête ! Ses yeux, son visage, le port de son cou, la coiffure ! Tout le buste... C'était vraiment Nefertiti !

– Forcément, on ne connaît que des bustes d'elle.

– Non. Il y a aussi des bas-reliefs qui la montrent en entier.

Il a déjà passé les bibliothèques au peigne fin, lui, ratisant tout ce qui a été peint ou sculpté! J'ironise :

« Luc, des yeux, ça se maquille, des cous, ça se redresse, et puis le buste de Nefertiti est partout, tout le monde le connaît. Pourquoi ne se serait-elle pas “fait une tête” pour l'halloween? Ou alors, si c'est vraiment Nefertiti, pourquoi, en se réincarnant, serait-elle obligée d'avoir le même faciès qu'une de ses innombrables versions antérieures, fût-ce la plus célèbre?

– Mais fût-ce Nefertiti ou pas, il faut que je la retrouve! me singe-t-il.

– Dans ce cas-là, ne la rends pas folle avec ses vies antérieures!

– Je n'en suis pas rendu là! Elle a disparu.

– Comment ça, disparu?

– Disparu.

– Évaporée ? Dissoute sous tes yeux en fumée bleue? Dématérialisée? Dans ce cas-là, c'était le fantôme de Nefertiti, pas sa réincarnation.

– Ne vous moquez pas. Voilà deux jours que je la cherche. »

L'air pathétique de mon Akhnaton blond m'empêche de lui poser l'impertinente question qui frémissait sur mes lèvres : s'était-il teint les cheveux? Je prends mon calme à deux mains et le prie, de ma voix la plus chaleureuse, de me raconter toute son histoire depuis le début. Afin de marquer l'écoute, je remonte le son de ma prothèse, l'index dans l'oreille, geste que mes étudiants ont adopté, ne croyant plus que je me dévisse la cervelle ou que je les crois dérangés; un silence s'installe. J'allume une autre cigarette.

– D'abord, je dois vous dire que je suis tombé en amour avec Nefertiti vers mes sept ans. C'est une longue histoire, mais pas pour ce soir. En septembre, vous nous avez parlé d'*Aurélia*. Une émotion très forte a flotté en moi pendant quelques jours et j'ai lu Nerval pour comprendre... Mais tout en entrant très bien dans ses obsessions, je n'établissais pas le rapport avec ma lointaine passion d'enfant. Pourtant, bien des choses étaient là : l'Égypte, la croyance aux vies antérieures, l'amour sublimé pour une morte. Mais ce qui m'empêchait de faire le lien, c'est que sa morte à lui, il l'avait quand même connue et aimée de son vivant, tandis que la mienne avait quelques milliers d'années... Vers la mi-octobre, quand des amis m'ont invité au party de l'halloween, j'ai commencé à faire le lien en cherchant une idée de déguisement. Mais sans comprendre encore que le déguisement en Akhnaton n'était qu'un subterfuge pour piéger le *khâ* de Nefertiti...

– Son cas?

– Son double.

– Ah! Son *khâ*!

– C'est ça!

Il rit comme on *rissole*, en frémissant de nervosité, et moi, qui ne sais pas comment opérer ces kystes palingénésiques depuis que j'ai neutralisé les miens, je « *risSotte* » pour faire écho.

– Mais j'ai subitement saisi cette notion de piège l'autre soir, en la voyant arriver : c'était elle, elle, Nefertiti, et moi je m'étais déguisé en Akhnaton pour qu'elle me reconnaisse! Je me suis précipité vers elle et je me suis incliné profondément. Elle a souri et m'a tendu sa main à baiser. Ne riez pas : elle avait l'air aussi troublée que moi. C'était comme si tout s'arrêtait autour de nous : la musique, le bruit, les danses.

J'avais gardé sa main entre les miennes et c'est seulement quand quelqu'un m'a bousculé que je suis revenu à moi, comme si je m'étais évanoui. Alors je me suis entendu prononcer : « Nefertiti ». Elle a souri de nouveau et elle a dit : « Adopté. Et toi? » J'ai répondu bêtement : « Akhnaton, tu vois bien... » Mais là... Là... écoutez-moi bien, maîtresse, là elle a rétorqué : « Non, ton nom actuel! » *Actuel*, vous vous rendez compte? Je l'ai prise dans mes bras et je l'ai embrassée. De nouveau, temps zéro. Ce baiser, on aurait dit que je le reconnaissais. C'était elle! De nouveau bousculés, réveillés. Elle a répété : « Ton nom? » J'ai dit : « Luc Champagne » et elle s'est mise à rire : « Eh bien, ça mérite un verre! » et elle s'est dirigée vers le bar. Je l'ai suivie. Et c'est là qu'elle a disparu.

– Tu l'as perdue dans la cohue, j'imagine.

– J'ai demandé à tout le monde : une fille brune, en jeans noir, t-shirt vert émeraude, la tête de Nefertiti? Personne ne l'avait remarquée...

– Personne ne devait savoir qui était Nefertiti ni à quoi elle ressemblait!

– Vous croyez? (Il a l'air horrifié).

– C'est le plus probable.

– Mais j'ai donné des descriptions minutieuses. Des copains m'ont aidé. On a cherché. Partout. C'était une des rares à ne pas être déguisée : facile à repérer. Et elle? Elle m'avait embrassé. J'avais l'air de lui plaire. Ce n'est pas comme si, d'elle-même, elle avait voulu se cacher ou me semer! J'ai même fait vérifier les toilettes par une amie. Le bar était sur le chemin de la porte, mais il y a tout le couloir à franchir entre le comptoir et la sortie...

– Mais Luc, une fois dans la foule on peut virer facilement de cap. Tu l'as vue se diriger vers le bar et à un moment

donné elle a dû bifurquer! Ce n'est tout de même pas le mystère de la chambre close!

– Mais pourquoi serait-elle partie?

– C'est le seul mystère à résoudre, et il est psychologique. Tu n'avais pas mangé d'ail?

– Vous pensez que c'était une vampire?

– Non, idiot, mais que tu avais mauvaise haleine!

– Elle ne m'aurait pas embrassé aussi longuement!

Non, je vous assure : elle a disparu. Disparu, comme si...

– Sais-tu comment elle s'appelle?

– Dès que je lui ai dit qu'elle ressemblait à Nefertiti, elle n'a plus eu l'occasion de me le dire... Heureuse, comme quelqu'un à qui on dévoilait son identité!

– Bon. Tu vas mettre une petite annonce dans les journaux du campus et dans les quotidiens du monde extérieur : « Cherche Nefertiti égarée le soir de l'halloween. Prière de rapporter, embaumée ou pas... »

– Personne n'a jamais retrouvé sa tombe! Laissez tomber *Le Roman de la momie*! C'est vivante que je la veux. Je suis pas nécrophile, moi!

Le ratissage large des bibliothèques se confirme. Moi aussi, à l'époque, ce détail de la momie m'avait préoccupée, pour quelque obscure raison oubliée. Il a dû passer des heures, comme Maurice et moi, à l'affût de tous les détails archéologiques. Cela expliquerait ses yeux cernés, bordés de rose. A-t-il pleuré? Passé ses nuits en blanc? Il se lève, me dévisage, déçu par mon silence.

– J'avais une chance sur deux pour que vous vous moquiez de moi. J'aurais dû parier que vous le feriez, au moins j'aurais gagné quelque chose.

– Pardonne-moi, Luc. J'ai passé la nuit dernière à attendre l'Apocalypse avec une fille ramassée dans la rue, une heure à relire des histoires de vampire amoureuse, de fantôme qui se transforme en cafetière, de momie dont on utilise les pieds en guise de presse-papier et quelques autres à vous parler de démons gréco-latins, lémures, goules et autres fanfreluches, du dédoublement de personnalité d'un curé de campagne, de personnages de tableaux qui s'animent pour danser le menuet et vous inspirer un amour romantique et désespéré, alors, tu comprendras, qu'une Nefertiti montréalaise soit apparue à l'UQAM ou pas, le vase canope est déjà plein, il déborde! Cette fille a dû s'égarer dans la foule en une seconde de distraction de ta part, tu la retrouveras ou tu l'oublieras... En attendant, relis *Hosannah* de Michel Tremblay et les drames d'un travesti en Cléopâtre et retrempe-toi dans tes devoirs paternels!

– Oui. Excusez-moi de vous avoir dérangée. Je comprends que je peux passer pour fou...

– On s'en reparlera de jour, tu veux? La passion, les mythes et la fatigue ne font pas bon ménage.

– Mais Nefertiti n'est pas un mythe!

– Je te parlais de la réincarnation.

– Vous n'y croyez pas?

– On en discutera un autre jour. Ce soir, j'ai oublié de te préciser que je préfère endosser la réincarnation de Descartes. Un antidote, je suppose. Quand je redeviendrai Jeanne d'Arc, je te ferai signe.

Enfin, il consent à sourire : « On prétend que Descartes était Rose-Croix... » Pédante, je rectifie : « Rosicrucien, pas Rose+Croix », ce qui a l'heur de l'impressionner. Mais, puisqu'il est déjà debout, il ne peut que se mettre en marche et

me suivre, comme d'habitude, jusqu'à la sortie. Dehors, un grand vent soulève les dernières feuilles mortes et des lambeaux de journaux; le quotidien s'émiette sous les néons d'Archambault et la couronne électrique de la Vierge juchée sur l'église des itinérants. Luc se sépare de moi d'un geste de la main et je marche jusqu'à mon stationnement en me laissant souler de vent. Dès que mon cœur est au point mort, je deviens d'un cynisme affolant.

Pourtant, la fébrilité de Luc m'a rejointe en quelque région obscure. « Monts et merveilles, vents et marées... » D'où remonte cette chanson? D'où, sinon des confins d'une mémoire adolescente? « Monts et merveilles, vents et marées, au loin, déjà la mer s'est retirée... » : Prévert, chanté par Montand.

Le retour au passé est, ce soir, mon seul dérivatif, peut-être. Comme à seize ans, quand, sur mon propre mont des Merveilles, je rêvais d'une mer retirée depuis des millions d'années, que l'on avait eu l'anachronisme de nommer « mer de Champlain », et que la voix d'Yves Montand, écoutée dans le salon familial aux sombres boiseries et aux vitraux anciens, remontait en moi comme une marée douce. J'ai besoin de ma continuité temporelle pour lutter contre le délire des autres, de la vie qui fout le camp, des rêves que je ne contrôle pas.

Dans cet élan, je prends les rues Berri, Cherrier, Saint-Denis, Des Pins, du Parc. Et je grimpe le Mont-Royal. Un mont, des merveilles. Non pas, bien sûr, cette grossière croix cloutée d'ampoules électriques, mais « ce champ semé d'étoiles » qui, contrairement à celui de Victor Hugo ne s'étale pas sous « la faucille d'or » de la lune, mais à mes pieds, au delà des pentes sombres du bois, aux lumières plus densément resserrées que celles qui clignent là-haut. Je ne sais pourquoi

cette vue m'apaise tant. Parce que ces millions de lumières sont autant d'existences? Je reste longtemps là, dans la chaleur de l'auto stationnée face à la parenthèse du Stade olympique, restée ouverte sur l'infini du fleuve que l'on devine sans le voir, d'un simple mouvement du regard. Je ne pense pas : j'erre à travers des territoires infinis, ma ville et ma mémoire, espaces où s'engouffre le temps, en strates successives. J'ai toujours vécu dans cinq dimensions : le passé, le présent, la fiction, le projet et l'espace. Et la fiction – histoire, mythologies, arts, littérature – déteint sur toutes les autres, centre rayonnant, porteur de sens et de vie véritable.

Vieillir, c'est pouvoir revivre des cristaux du passé constamment sous de nouveaux angles que la fiction multiplie, leur taillant, chaque fois, une nouvelle facette. De combien de carats, ces diamants qui jonchent ma route? Je devrais être millionnaire à l'heure qu'il est, tant j'ai vécu, avidement, follement, intensément, ne me refusant aucune expérience.

L'évocation de cette histoire de Nefertiti a fait exploser une barre de dynamite en pleine rivière : des poissons et des rêves crevés, des feuilles mortes, des pierres revolent, le passé m'éclabousse de tout ce qui le composait.

Ce n'est pas tant Maurice, ni Nefertiti, qui me donnent le vague à l'âme, mais le mythe qu'ils réactualisent et le souvenir de tous ceux qui me peuplaient « en ce temps-là », passé qui prend des atmosphères de fable, tout en restant si proche qu'un pas pourrait m'y conduire, comme si je traversais la rue. Ces lieux, le Paris de mes années d'étudiante, ces odeurs, la saveur d'une époque, subsistent comme une nostalgie. Déjà, pourtant, la jeunesse abritait d'autres nostalgies et se déployait en mille rêves. J'habite l'un d'entre eux, j'en ai vécu d'autres, et, dans la conscience d'avoir réalisé au moins certains de mes

projets, je pense avoir assez de temps pour en épuiser quelques autres, stockés dans une bibliothèque, cachés sous une des petites lumières qui scintillent à mes pieds, au bout d'une route que la voiture peut emprunter dès les vacances, au fil des pages qui sortiront de mon imprimante, des couleurs qui surgiront sous mes doigts, peintures sur verre, diapositives, photos ou vidéos. Mes nostalgies ne sont pas toujours tristes. Je ne voudrais pas « revenir en arrière », contrairement à la chanson, mais retrouver dans mon présent les disparus de mon passé, oui, mes copains, mes amies, mes amours, mes parents, m'ayant quitté de différentes manières : en mourant, en changeant, en m'abandonnant. Moi, dont la vie trépidante et besogneuse dévore le temps de voir mes amis actuels ! Le souvenir donne justement cette richesse : on ressent plus lentement, plus profondément, tout ce que l'on a vécu dans la hâte fébrile de la passion, du désir, de l'avidité, du travail, de la curiosité, du manque de temps. *Le temps retrouvé* de Proust. Je n'ai jamais beaucoup réfléchi, existence vivant, mais je me rattrape à travers mes souvenirs. Même si certains me brûlent encore, douleur vive.

Tout ce qui s'enregistre inconsciemment, une température, une sensation de brise sur le duvet des bras alors qu'on est lancé dans une conversation ou une attente : ces mille sensations qui nous ont envahis un instant peuvent resurgir et peupler des heures de réminiscences, ou vous éclabousser avec une intensité qui étire la durée. C'était tout cela qui flottait en moi, hier soir, effluves mêlés à cette qualité particulière de l'air verglacé de l'automne, sur le sommet du Mont-Royal, au bruissement du vent sur la cascade des arbres, à mes pieds et derrière moi, tandis que de temps à autre passait une voiture esseulée. Il devait être dix heures. Le passé donnait sens au

présent, le présent répondait au passé « comme de longs échos qui de loin se répondent en une ténébreuse et profonde unité » écrivait Baudelaire; j'étais bien, m'habitant, m'emplissant, préférant la continuité de ma vie à celle de quiconque.

Je démarrai en douceur, en repensant au visage anxieux de Maurice, amoureux d'une image qui ne « cadrerait » pas avec sa vie, telle, du moins, que je la voyais avec les yeux de mes vingt ans. Quel rapport entre un vendeur de voitures et une reine de la plus haute antiquité? L'adolescent qui sévissait en lui, passionné par Napoléon, que l'une de ses campagnes, sur l'exemple d'Alexandre-le-Grand, avait conduit en Égypte. Entre la petite histoire de l'égyptologie naissante et le déchiffrement de la pierre de Rosette, Maurice avait rencontré Champollion et rêvé du destin de celui qui, enfant, rêvait déjà de déchiffrer ces hiéroglyphes et qui s'y était acharné toute sa vie jusqu'à y réussir. Malingre comme lui, mais élève médiocre, Maurice avait toujours été fasciné par les génies précoces. Il les enviait, en espérant obscurément qu'un coup de baguette magique dévoilerait un jour sa propre intelligence. « Quel homme!, s'extasiait-il, il parlait une dizaine de langues, mortes ou vivantes, dont le copte ancien, il était entré à l'Académie à dix-sept ans, et à dix-neuf ans, il était professeur d'université! »

Lui, Maurice, qui avait réussi son bac de justesse, n'avait jamais « fait » l'université. Ni ses notes ni les revenus familiaux ne le lui avaient permis. Il était devenu un bon commerçant. Mais à l'époque, sa réussite en affaires me semblait prosaïque. Moi, qui ne saurai jamais économiser une seule guinée, ne pouvais trouver de mérite à cet exploit dont j'ai été incapable : celui de grimper tous les échelons d'une même entreprise, de devenir son propre patron et, à force d'acharnement et d'intelligence, de pouvoir acheter une maison pour ses

parents, une autre pour lui, mettre de l'argent de côté pour ses enfants. Non, Maurice m'avait fascinée parce qu'il m'offrait un pont vers le merveilleux dont il s'était lui-même nimbé au début de son histoire. Il avait quarante ans : point extrême de la maturité, pour moi qui entamais ma vingtaine. Avec ma cinquantaine actuelle, il m'aurait attendri par sa naïveté, comme Luc. Le « personnage » de Maurice, figé en ces quelques mois où je l'avais accompagné dans son aventure sans issue, n'a cessé de s'étoffer au cours des années. Chaque fois que j'y repense, en divers contextes, à différents âges de ma vie, ou selon mes interlocuteurs, je le perçois sous un autre angle. Si j'en avais parlé à Luc ce soir, pour le dissuader d'une chimère, Maurice aurait joué le rôle d'un triste clown. Un jour je le réhabiliterai, pauvre homme.

En attendant, Arthur désespérait de me revoir cette nuit, où je traînais indûment, sans pitié pour sa vessie, ni reconnaissance aucune pour la joie qu'il manifeste à chacun de mes retours. Je lui dois pourtant cette impression des plus réconfortantes : celle d'être attendue par quelqu'un pour qui je suis tout au monde.



LUC PERRIER

Brève la rose

Comme si le temps seul
crayonnait les vasques
verdissait les cuivres
seul temps
que ne retiennent
ni les grilles
ni les tombeaux
ni la main levée
tournesol manifeste.

Les vasques les cuivres
le passé des pierres
les côtes attachantes
naissent
sur un bout de papier
au fil mille fois coupé
des conversations
des violons brûlants.

Dans ma tête houleuse
déferlent
des eaux comme l'étoile
s'y profilent
des villes plus humaines
des résurrections
sur des visages éteints.

J'avance dans ce poème
épineuse terre
qu'adoucit le cerisier
terre battue pillée
ce qu'il en reste d'hommes
venus
qui dans les hangars
qui sous les ponts
tuer toute la beauté.

Laissez-moi cette lumière
sur ma table d'écriture.
Je ne demande pas Venise.
Qu'un peu de temps
quelques violettes.

Au monde
de tout un fleuve
nous rompons l'équilibre
sans consulter
les lieux les poèmes parcourus.
Nous coupons
à travers les bois
revenons
sur les places publiques
ressasser de vieilles querelles.

Où nous étions
toutes ces années spumeuses
réfugiés des chiffres
à ne pas dire l'automne dans l'escalier
qui mène aux brises où nous étions.
Peut-être attendions-nous
que la montagne
s'ébroue de ses pluies
que les moissonneurs reviennent
divaguer sous les lampes.

Fruit soleil conque
le jour tire les rideaux
ses seins montagneux
se durcissent.
Si je retourne
à mes affaires courantes
dans l'ombre le doute
sans relever
ta beauté fleur belle-dame
belladone vénéneuse
belle éclaircie
liseron gloire du matin
belle-de-jour belle-de-nuit
d'admirables familles
des nyctaginacées
convolvulacées solanacées
que suis-je venu
comploter sur terre
un printemps
que tu étais là?

Comme si la pluie
disloquait nos membres
désassemblait les indications
créait un état d'indifférence
épuisait nos réserves.

Nous étions là sidérés
dans notre étanchéité
ne pouvant plus respirer
l'odeur de mort.
Cendre poussière
jours sans écriture
Kosovo Tchétchénie Timor oriental
vagues rumeurs réalités
tueurs tués tueurs tués
jeux d'hommes d'hommeries
d'inutile d'inutile terreur.

Comme si le temps le vent le sable
égrenaient des chapelets de coquillages
sur la grève des mots des pas perdus
sans que nous dépassions
le mur nous-mêmes
quand le soleil touche les réfugiés.

En ce temps
brève la rose
nous jouons aux cartes
nous jouons aux morts
vieillissons
comme si mourir
était notre seul propos.
Vous repasserez avec vos glaïeuls.
Un bon matin s'expliquer
le temps court sur les pianos
nous revenons sur nos pas
constater l'état des ruines.
Ruines et métamorphoses
comme si le temps seul
maître des lieux
n'y perdait rien au change.

L'aube retrouve-t-elle
ses cartes ses joueurs?
Tout se lève en nous qui pâtissait
nous solaires de quelle trempe?

Dune
s'amoncellent
épitaphes
mémorisations
ressacs.
Recul nécessaire
retour
sur les lieux de rencontre
les dernières places d'un soleil
première fois la mer
la tête ailleurs vivre
inspirés.
Neige
en nous
immergés
signaler notre position
que nous ne soyons plus
là seuls
d'aucune place
d'aucun rapport
d'aucun temps.

Tu te constitues prisonnier
dans ta géométrie
ta toile d'araignée
tu désespères
dans les effluves d'asphalte
la surchauffe des moteurs.
Suicidaire tu refuses l'arbre
l'incipit l'orchestration
d'un monde
à ta parole parole
combustible
nappe phréatique.

Un vent de pétunia
passe sa main dans tes cheveux
soulève tes papiers ton désordre
t'apporte l'été parfumé
le souvenir d'une femme
qui renversait tes jugements
modifiait tes intérieurs
d'homme discontinu.

L'hibiscus à la bouche de feu
s'est levé
clairon stèle vivante
dans nos solitudes sédimentaires
à ne pas forcer les verticales
les zones de basses pressions.

Des empêcheurs de dire
faisaient peser sur nous
leur chape de colère.
Libres l'étions-nous
de notre fleuve
de nos lacs rivières montagnes
de nos saumons de nos enfants
libres jusqu'où périr?

Je n'ai que deux mains
qui s'ouvrent
narcisses trompette
chaque printemps
chaque perdrix chaque épinette
que les chablis
les cendres
pour toute défense.

Jusqu'où sommes-nous
de ce territoire
dans l'œil des cyclones
crépitent les armes verbales
jusqu'où rabattus?

Pas une ligne
pas un mot
pas une allumette pour rien
Le temps presse.
Vite au fleuve!

L'hibiscus à la bouche de feu
se lève parmi nous
parmi ceux celles
en déclivité
qui rendent l'âme le pays
de leur vivant.

Le jour se lève
qu'un peu de temps
brève la rose.

JOVETTE MARCHESSAULT

La Pérégrin

AU TEMPS DE NOTRE-SEIGNEUR, l'Ange de la piscine probatique de Bethesda venait agiter l'eau à certains jours. Le premier malade qui descendait dans la piscine après cette agitation était toujours guéri.

Ô enfance extraordinaire qui sait se mêler aux mille milliers d'étincellements des météores... Nous savions alors reconnaître à travers la substance légère, comme immatérielle de l'eau, de l'air et du feu, l'espèce sacramentelle, la présence divine elle-même. Entourés de braises de genêt et emportés par le grand souffle de la terre, nous allions nous jeter avec une paix joyeuse dans l'étrange profondeur des choses éternelles.

Au temps de l'enfance, *o res mirabilis!* ô miracle étonnant! pour sauver mon âme, cette redoutable Majesté, je décidai de la remettre, ainsi qu'une offrande, entre les mains de ces Vigilants dont les noms s'écrivent en lettres de feu sur les pages célestielles.

C'est à l'époque « illuminative » de la puberté que commença la calcarisation de mon être : plutôt me métamorphoser en pierre noire que de mourir sainte et martyre!

Extrait d'un ouvrage en préparation : *La piscine de Bethesda* (deuxième mouvement).

Martyre... ce mot honorable signifiait jadis témoin. La seule pensée d'un chemin faisant plusieurs fois le tour de la terre, planté d'hommes et de femmes en feu ayant de leur plein gré choisi de témoigner de la vérité crucifiée, me causait des raideurs dans la nuque et des sueurs froides. J'en avais déjà trop de ces histoires éprouvantes et l'harmonie surnaturelle des cloches des églises commença à m'exaspérer comme si j'étais un démon.

C'est au temps de l'adolescence que j'abandonnai le désir que j'avais éprouvé, un jour de grande liberté humaine, de m'offrir comme simple marche de pierre, marche passeuse qui descend à la fontaine, au puits des vérités, afin de connaître le bonheur d'être foulée au passage, par les pieds des saints.

Au temps de ma jeunesse, je me plaisais à flâner sur les chemins qui mènent aux grandes bibliothèques : j'y ai lu et dévoré intensément les livres les plus vains du monde. Ils ne laissèrent que désolation dans mon imagination. *Yo que soy ruin...* Moi qui suis vile, je renonçai à me rendre à ce Village où, sous des tentes de brillance, les Vigilants, ô perfection des êtres, donnent la paix aux amis des pauvres. Mais la nuit est faite pour dormir et je n'irai pas m'asseoir près des Saintes ni ne m'engagerai à ne prendre aucun repos.

Quand vint l'âge de la maturité je ne comprenais déjà plus la grande dignité de cette « *figura de mi sustancia...* image de ma substance » car, comme les penseurs de liberté de mon époque, j'avais cessé de pérégriner vers l'océan de lumière. Tout en refusant de reconnaître les dons que le divin me prodiguait sans cesse, je continuais à en profiter. Me pensant riche en connaissances de toutes sortes, j'étais pauvre en discernement puisque je vivais dans une ignorance infinie de ce qui s'accomplit autour de nous, invisiblement. « *Estabame en*

mi muriendo... J'étais en moi mourant », encagée par les eaux noires et fétides du vestibule des abîmes. En bas, les pieuvres des profondeurs viennent se repaître de l'âme palpitante des fils et des filles de la Mère de tous les vivants. Pendant le jour, ma vie est un festin... Mais la nuit je reçois la visite d'un terrible convive : il m'arrive d'être réveillée par ce visiteur qui vient allonger sur moi sa pesanteur de bronze, de Miserere d'épouvante! J'étouffe, il me fait suffoquer, et la terreur et la pitié me précipitent à genoux. Je crie vers le ciel une souffrance de tous les siècles, une douleur rouge, crépitante.

Savez-vous que toute la nuit c'est un va-et-vient d'agonisants? Sur la terre et sous la terre, dans les airs et les eaux, dans les vents des rafales puantes de la pourriture complète, on agonise jusqu'au bout du monde. Par des moyens épouvantables, on vide chaque cœur de son lac profond, on le prive de toute vision béatifique. Ces moyens se nomment malice, cruauté, lâcheté et gros bon sens, idolâtrie des lieux communs, de tous les clichés qu'on se plaît à nous lancer comme si nous étions des charognards à qui on jette des phrases moisies... Quand on est né pour un petit pain... Les affaires sont les affaires... Vaut mieux faire envie que pitié... Si un jour nous sommes assez bénis, pour les faire taire, un silence de consolation planera sur le monde.

Entre moi et l'agonisant écraseur, je reconnais une parenté mystérieuse : il est mon bourreau et mon ami. Ses tremblotantes mains pèsent ma substance... « Viens dormir sur mes genoux, mon enfant malade, me dit-il suavement. Nous descendrons aux cryptes de la terre, nous irons nous désaltérer à des fontaines qui arrosent le Royaume des Cieux et les enfers. Oh! viens dormir sur mes genoux, mon amour malade, et ne touche plus au grand couteau qui a transpercé le cœur de

la Mère de tous les vivants, jadis dans ce jardin planté d'oliviers dont la sève et les fruits alimentent la Lampe qui éclaire la resplendissante cité des Clairvoyants ».

À l'approche du temps de ma vieillesse, alors que je m'agrippais à la substance arrogante et compacte de ce siècle, « *O memoriale mortis...* Ô mémorial de la mort », j'ai vu arriver ce jour qui venait accomplir son miracle. Il était brûlant comme un four... Et je n'étais que paille.

Ce soir-là, l'Âme de la terre, avec ses ailes au parfum béni, déverse dans l'atmosphère une neige fine, légère, qui tombe en s'accrochant au toit en pente raide de la maison où j'habite. La neige ressemble à cette possibilité angélique que nous avons bannie de nos vies. Nous lui avons dit : va-t'en, Amie de Jacob, du vieux Tobie, et du jeune Tobie. Va-t'en, Miséricorde, remède contre le désespoir. Va-t'en, divin Messager, Action de grâce en mouvement, Pourpre d'or, Songe vermeil de nos plus douces nuits. Va-t'en! Va-t'en! Tu ne vois donc pas que je suis incapable de me détourner de ces choses ennuyeuses, menteuses et mortelles et de les échanger contre les Lys de Salomon qui ne labourent ni ne filent. Torrent d'étoiles, je suis si pressée, je dois courir à la banque, à l'épicerie, aller au théâtre, aux latrines, à l'hôpital, à mon enterrement. Frémissant révééré, Ouvrage de feu ardent, Effusion qui garde mon frère et ma sœur, va-t'en!

Cette nuit-là, dans ma sphère d'existence, la neige et la « maladie » sont devenues intimement liées. Avez-vous remarqué que le temps véritable de la neige est la nuit? On dit qu'elle habite sous le Trône magnifique où elle est la liesse de Ceux qui sont enflammés d'un surcroît de compassion.

Mais la « maladie », à quelle hauteur habite-t-elle? Nous savons qu'elle a marché avec ses pieds d'argile dans la

boue de la terre encore mouillée du déluge, dans la solitude lugubre des steppes comme dans celle, éclatante, des déserts. Faut-il s'en réjouir, elle ne sera jamais une solitaire, la maladie... Elle aime aller là où il faut entrer dans la vie en commun, foncer résolument dans le tas en éclatant telle une fanfare sur chaque seuil, bouillonnante de vie, prête s'il le faut, à arracher les planches des cercueils. Jadis elle a eu dans sa besace jusqu'à cent mille saints, cent mille saintes qu'elle avait moissonnés avec ses mains calamiteuses, dans les lumineuses prairies de prière où on n'a jamais douté de l'espèce humaine. Un jour, la maladie nous fait tous descendre dans les encoignures ténébreuses d'une sorte de cloître qui n'existe que pour l'ensevelissement de nos âmes barbares et pédantes, confuses et dolentes. Et quand votre être malade sombre dans le profond sommeil de votre sang, ce sang qui contient à la fois nos premières impulsions spirituelles et le mouvement spontané des myriades d'univers, oh! comme nous les entendons bien, les prodigieuses harmonies des mélodies d'avant notre naissance, alors que nous étions tant de choses en une, dans le corps de nos mères. Et comme elles nous ont aimés puisque nous pouvons connaître l'émerveillement et la responsabilité qui sont les nôtres devant notre propre existence, devant notre capacité d'aider les autres. Oh! comme elles ont dû nous enchanter, nos mères, au point que nous éprouvions tant d'attraction pour la Beauté et pour tout ce qui peut nous aider à supporter l'angoisse d'un monde en chute libre derrière le rideau de ténèbres qui nous cache le souvenir de nos origines.

Mais si l'une d'entre vous se sent privée de parole et de racines, si l'un d'entre vous a le sentiment de vivre au bord d'un abîme dont la profondeur inconnue l'attire; ou si l'envie de détruire vous vient et qu'une douleur incommensurable

vous submerge tel un déluge; si vous sentez monter en vous ce souvenir qui a l'aspect d'une trouée d'épouvante, oh! ne vous détournez pas de vous-même, divinité humaine qui fut niée et rejetée, fœtus effondré qui essaie, malgré tout, de faire pousser ses premières tiges dans la boue glacée de cette matrice de la dégoûtation qui doit bien être le fief de quelque démon.

Fœtus créés par le Fiat lumineux, ne laissez pas les pensées meurtrières de celles qui furent vos génitrices vous broyer les vertèbres. Tournez-vous vers cette Auxiliatrice qui n'a jamais marchandé son assistance car c'est une mère bien plus proche que celles qui vous ont abusés. Moi, la Pérégrin, je dis que si nous invoquons son nom avec espérance – même du fond de la fosse nous sommes indiciblement plus élevés que nos pires pressentiments – nous pourrons un jour entendre, encore étouffée et lointaine, une cataracte qui fait sonner la terre. Elle répercute la cantate palpitante, déluge de lumière, de Celle qui fut l'image même de la beauté corporelle première, Ève, Sainte Ève, première créatrice à visage humain, prête à nous venir en aide!

Dans les anciennes chrétientés du vieil Orient, où on a conservé les traditions antiques, elle est appelée La Vivante. Là-bas, la Mère du genre humain est un haut lieu spirituel dans les profondeurs du temps, une grande sainte qui fait l'objet d'une ferveur que rien ne semble vouloir altérer.

La Vivante, la Mère de tous les vivants, est la première femme libre, libre comme le Cosmos, lui-même chair de lumière comme Ève est chair d'émanation de la gloire céleste. La Vivante est pure de toute soumission envers un homme puisque tous deux ne sont qu'une seule chair, une seule intimité divine.

Elle est la vision, il est le voyant. Elle est la connaissance et la prière, il est l'objet de son amour dans une

simplicité d'avant le temps mortel d'ici-bas. *Ave Eva! Ave Adam!*

Un recul de mon imagination me transporte en des temps où nous étions, souvenez-vous-en, même et surtout dans les plus humbles de nos demeures, au diapason du sublime. Les vents des cantons de l'invisible soufflaient sur nos âmes captives les souffles messagers des touchants mystères. Nos âmes avaient des oreilles, nos esprits des yeux, ainsi, si l'un de ces va-nu-pieds quêtant son pain venait frapper à notre porte, nous savions qu'il avait le privilège d'être sous le patronage de Celui qui, pauvre parmi les pauvres, était venu dans la dernière heure crépusculaire, multiplier son Verbe de pain sacré, afin de nous libérer, à tout jamais, de la faim. Et nous ouvrons notre porte avec allégresse, car c'était un honneur de pouvoir accueillir un quêteux sur notre seuil afin de partager le pain de l'immortalité.

Sur une de ces routes qui traverse le jardin de nos terrestres chagrins, quand nous croisions une de ces femmes en robe rapiécée, marchant déchaussée dans la chaleur desséchante au temps du chant des cigales, en cette mendiante souillée de sueur et de sang, nous croyions rencontrer une fontaine d'eau vive!

Mais depuis, afin d'effacer toute trace directe de ces visions au-delà des sens et cependant distincte et nette, nous avons inventé la matérialité opaque, l'extériorité brute, bref : la modernité. N'aimant pas voyager seule, cette copieuse ordure se fait accompagner de l'esprit d'examen qui, lui, affectionne l'immensité morne des lieux communs qui font, croit-il, tourner le monde. Il aime en plus, faire entendre raison à celui ou à celle que le pressentiment divin affole encore un peu.

La modernité et l'esprit d'examen, nous pouvons les attraper avant de naître, comme la syphilis. Ces deux paillassons

qui ont déjà tant servi se proclament mille fois supérieurs à l'intuition, au pain azyme, le pain à chanter qui fortifie autant le cœur que le corps.

Ces décrottoirs ont établi que la Mère de tous les vivants doit être considérée tout au plus comme une domestique de peu de confiance... Et avec Elle, tous ces vieux saints et saintes de nos calendriers, qui ont vécu dans la conscience des peuples de l'Occident, génies tutélaires de nos cités, ceux qui aimaient tant nous bondir sur le cœur, afin d'approcher au plus près leurs yeux de rayons d'or des vitraux de nos âmes. Avec leurs mains pleines de fleurs, ils ont parfumé la terre ces « domestiques » indignes de notre confiance.

Opérant entre les colonnes de la Gloire essentielle, les Amis du divin avaient avec nous des échanges qui nous emportaient au-dessus de nous-mêmes!

Des martyrs, des compagnons lumineux, des élus, des prophètes, il y en avait pour tout le monde : mère pour les mères, enfant pour les enfants, vieillard pour les vieillards, savant pour les savants, simple pour les ignorants. D'autres encore, pour nous soutenir et nous guider dans la pratique d'un art ou d'un métier.

Autour du lit des malades, les prophètes se multipliaient extraordinairement, polissant le miroir de nos cœurs avec une invocation qui rappelait le ruissellement des grandes montagnes. Car c'était ainsi qu'on guérissait notre saint corps, aussi saint que notre âme, capable de s'élever très haut, gravé du signe de la confiance divine. Sur un cœur limpide, un prophète pèse infiniment plus que tous les globes du firmament.

De Jour du réveil en Nuit du rassemblement, nous allions d'un monde à l'autre, Pérégrins en ces océans des pleurs sans fond et sans rives. Voici qu'ils descendaient en empruntant

la passerelle d'or, Ceux dont le visage rayonne jusqu'au bout du monde. Ils viennent nous moissonner, nous les pleureuses impatientes, les radieux de pitié et autres créatures adorées, puisque cette nuit nous sommes invités dans la salle de concert céleste où notre sœur Cécile, patronne des musiciens, jouera, en première universelle, sur le clavier des ouragans, sa nouvelle œuvre.

Pendant ce concert dans le palais inimaginable, passera devant nos yeux qui auront tout oublié de la mesure terrestre, notre petit frère François couronné de mésanges, beau comme un Buisson ardent. Il se tiendra debout au gouvernail de l'Arche des lumières chérubiniques.

C'est ça, notre famille; nous croyons naître d'un acte alors que nous naissons d'une pensée : toute génération est surnaturelle puisqu'elle prend place dans l'Arbre généalogique des âmes, parmi les anges, les étoiles, les épis de blé, les aigles et les lions. Quel spectacle! Sur cette scène prodigieusement agrandie, chaque parole a des retentissements infinis! C'est le théâtre des Mystères, dont l'autre est à peine une ombre.

Puisque nous vivons à l'heure du fétiche et du porte-bonheur, patte de lapin et cochon rose, à quoi bon s'adresser aux reliques de vieux martyrs assez maladroits ou stupides pour se laisser pincer par l'autorité et qui ont donc une sorte de casier judiciaire. N'avons-nous pas nos propres martyrs, ces dieux du stade olympique, animaux de sports variés, véritables porte-drapeaux du dollar américain pour lequel ils risquent leurs os, grassement rémunérés par notre sottise. Et si vous les invoquez, ces nouveaux martyrs de notre temps, vous constatarez qu'avec eux on ne plane pas très haut, mais qu'on a le cul par terre!

Pour la modernité et l'esprit d'examen, le plus sûr est de n'avoir affaire à rien d'autre qu'à la science, au monde des

hommes d'affaires et à l'embaumeur. Sitôt dit, sitôt fait, grâce à l'entière collaboration du monde catholique de notre siècle qui, du moins au Québec, était quelque chose de si parfaitement exécrationnel, répressif et misogyne, que cela appelait le Feu du ciel. Notre fuite éperdue – c'était ça ou la camisole de force – devant ce que la très sereine médiocrité du clergé voulait nous enfoncer dans le crâne et qui de toute façon nous condamnait à mourir de faim, nous a laissés sans intercesseur, sans ange confortateur.

Nous n'en sommes pas devenues folles, nous ne sommes pas morts de faim mais nous sommes malades de tristesse dans notre profondeur et notre étendue. Cette tristesse surnaturelle dans laquelle ce délaissement nous a tous plongés a réveillé ce sentiment de solidarité que chacun, même inconsciemment, ressent pour les autres consciences humaines prédestinées au même délaissement, au même vertige. Nous sommes hantés par des mots qui rôdent autour de nous comme des loups; des mots qui expriment une réalité si terrible qu'il nous est impossible de la proférer sans solliciter la foudre.

Après avoir fait table rase de ces vieilleries archéologiques qui reposaient depuis des siècles dans nos cœurs et sur les autels où ces ossements étaient inondés de gloire et de reconnaissance par nos prières, nos célébrations, dites-moi, que reste-t-il au fond du tamis des siècles?

À notre époque, des femmes et des hommes, fuyant les divertissements, se consacrent à cette affaire d'or : la maladie. Si nous jetions un seul grain de sable sur leurs bonnes intentions, ce grain tomberait par terre. La maladie attire les athlètes du diagnostic pénétrant. Ils aiment se pencher sur votre viande la plus intime, à la jointure du vieillissement, dans le sillon des chagrins et des rides. Et comme ils ne se refusent rien, ils ont souvent sur les lèvres le mystérieux sourire de la Jo-

conde pour vous annoncer : c'est une tumeur... un cancer... une maladie dégénérative...

Cependant, n'oubliez pas que ceux qui prononcent ces culminants diagnostics, ignorent éperdument les arts, les lettres, l'histoire des peuples. Néanmoins, ils nous musellent et nous obligent à les suivre dans la très malpropre aventure de la médecine moderne qui est une affaire d'or et de seringues : immenses catacombes noires! Tout ce qui, autrefois, se passait au fond de la terre dans les sépulcres, les cercueils, putréfactions et écoulements de morts, tout cela est maintenant mobilisé pour notre santé. On nous l'injecte ou nous l'avalons à l'heure de l'apéritif ou du pousse-café. Ils sont sur le point de recycler le contenu des pots de chambre en nouveau jus de jouvence!

La maladie est un arcane mystérieux. Il me semble aussi impossible de n'en pas parler que d'en dire un valable mot. Qu'il soit entendu que moi, la Pérégrin, je m'exprime comme une impuissante, « *secundum homino dico* » c'est-à-dire que je parle à la manière humaine.

La maladie, c'est notre avenir! Car demain, ce sera la salaison par le feu de nos greniers d'abondance, en prévision d'une vieillesse et d'une éternité stériles. La maladie nous humilie, nous jette en bas de nos sièges de superbe et nous réduit à la mendicité.

La maladie, c'est un œil de feu dans la nuit, une prophétesse à notre chevet, une Visitation qui nous prépare et nous exalte. La maladie, c'est une aventure de l'Esprit, sève divine sertie dans les archives de la mémoire du monde afin qu'un jour, nous puissions nous en inspirer.

La maladie... Petite tige de chair douloureuse qui pousse devant la porte du Paradis perdu. Perçant les siècles, elle attend l'heure miraculeuse, connue des plus grands

Archanges, où elle s'ouvrira la Porte d'Or qui ressemble à un soleil qui ne se serait jamais couché,

Les rencontres sont admirables et sacrées. Quand j'ai rencontré la maladie, j'étais déjà affaiblie, polluée et très perfide... Une de ces sales âmes « légères », indifférentes aux pleurs de ceux et celles qu'elles écrasent.

Ruisselante d'yeux crevés, j'allais de par le monde, sachant à peine que j'avais une âme, et je m'étais parfaitement accommodée de l'abolition du sens profond des mots. C'est ainsi, un jour des gens bien intentionnés l'avaient promulgué : dorénavant rien ne pourrait s'entendre dans l'absolu ! Dans toute parole comme dans tout écrit devait toujours se glisser un balbutiement interrogateur ou des aboiements !

J'allais vers l'échéance d'une vie où j'avais essayé de me faire « un nom », et malgré les turpitudes, je me plaisais encore beaucoup. Quand je consultais ma conscience, elle me montrait en général un miroir amoureux, et si parfois elle me condamnait, elle savait toujours tempérer cela d'une indulgence inépuisable, me prodiguant sursis après sursis. Il n'y a que lorsqu'on pénètre dans la conscience des autres que la sévérité s'impose, puisque la morale et la bienséance exigent qu'on soit plus attentive aux autres qu'à soi-même, n'est-ce pas ?

« Tout a son temps, dit l'Ecclésiaste, et toutes les choses sous le ciel s'accomplissent en leur temps. »

Il y a un temps pour habiter les logements du démon, habitacles de désespoir où j'ai connu des embrassements épouvantables dont nul ne délivre, et il y a un temps pour répondre au démon avec un discernement parfait ; il y a un temps pour perdre ; il y a un temps pour tuer son âme et un temps pour la guérir !

Quand la maladie m'a foudroyée, je commençais vraiment à me déplaire. La maladie impose un changement

radical d'orientation et de profession. Je croyais avoir suffisamment de monnaie dans mes poches, pourtant me voici une déchaussée sous la Voie lactée, dans la grande frange des nébuleuses. La maladie nous humilie et nous augmente... Ah! le hurlement des intestins quand ils ne sont jamais rassasiés! Et l'odeur sèche et tranchante d'une chambre de malade après le séjour de toutes sortes de médicaments. Une odeur subsiste dans le papier mural, le matelas, les oreillers... Une malade longtemps alitée se dessèche. Souvent, c'est échevelé, moite et sale comme la mort aux yeux fixes.

« Regardez en moi et ayez pitié de moi parce que je suis unique et pauvre », chante le roi David dans le psaume 24. La maladie nous apprend le geste qui est l'inconvenance même, le geste le plus scandaleux de notre temps : la main tendue. En plus, nous mendions selon une parenté surnaturelle, puisque ce geste fut sur la terre celui de cent mille saints, cent mille saintes, Pérégrins de l'absolu. Oh! comme il nous gêne, nous fait honte, ce geste qui affole du pressentiment divin les cœurs les plus endurcis.

– Femme alitée dans votre chambre, vous mendiez?

– Je mendie un miracle, prêtre.

– Dieu ne fait de miracles qu'en faveur des saints, fut la réponse de l'amnésie en soutane.

– Et les dix lépreux de l'Évangile? Et la piscine de Bethesda? Au temps de Notre-Seigneur, l'Ange de la piscine de Bethesda venait agiter l'eau à certains jours. La première malade qui descendait dans la piscine après l'agitation mystérieuse était toujours guérie.

La bouche ouverte comme un poisson cuit, le gémé fléchisseur me regarde...

– Prêtre, nous habitons au pays de l'épouvantable angoisse. Derrière l'horizon, cette étrange lueur pourprée, est-ce bien de la lumière? On se livre dans mon pays à des égorgements silencieux; notre jeunesse s'en va à la dérive dans l'écarlate liquide de son propre sang.

La soutane a maintenant son plus beau sourire professionnel.

– Femme, me dit-il, avez-vous oublié encore une fois de prendre vos médicaments?

– À part vous, je ne connais personne qui peut me prescrire le remède qui transfigure les circonstances. Vous, à qui fut confié en dépôt un puissant pouvoir d'invocation, invoquez-le en mon nom, vous, le Préposé à toutes les blessures, à toutes les maladies, invoquez-le, Lui, Raphaël, l'Ange de la piscine de Bethesda, l'Ange des rencontres qui nous guide toujours vers ce que nous cherchons.

– Chacun son fardeau...

– Dites-lui que je suis au centre d'un désert de peur aussi vaste que le monde, que je suis saignée et désespérée.

– Il serait injuste et déraisonnable que je prenne votre fardeau et l'écrase du mien, murmure la soutane...

– Je me tiens près de la porte des pauvres, dans la bousculade et les courants d'air...

– À la brebis tondue, Dieu mesure le vent. Femme, résignez-vous, me susurre la médiocrité en personne.

– Il n'y a qu'aux pauvres que vous prêchez la résignation. Vos riches bourgeois vous sont si précieux que vous les invitez à s'agenouiller près de l'autel, sur le satin de vos prières Dieu tandis que les pauvres sont relégués au bas de la nef, au ras des trottoirs!

– Mais qui êtes-vous?

– Je suis toujours mal vêtue, excessive et peu charitable, inséductible et infatigable : je suis l'indignation.

Le genufléchisseur lève le bras... Va-t-il appeler la police? L'huissier? Après tout, c'est un riche propriétaire, il peut me faire saisir et chercher à m'embondieuser de force. C'est son métier.

Avec son index, il trace dans l'air une ligne de démarcation entre son abîme et le mien.

– Prêtre, savez-vous où se cachent les pauvres? Dante dit que les pauvres se cachent dans la lumière. S'il y a si peu de miracles, c'est qu'il n'y a plus d'âmes généreuses. Auriez-vous reçu votre âme en vain?

Il m'écarte avec un sourire aussi froid que la lune. Je lui barre l'accès à la voie d'éternité. Je suis cette tache rouge, entre les ténèbres et la lumière, à qui il refuse l'aumône d'une invocation. Le pauvre homme-Dieu s'en est allé... Sans doute s'est-il retiré pour faire un examen de conscience.

Nous l'avons compris : le monde est cassé en deux. La route des ténèbres et la route de la lumière se partagent la scène, c'est-à-dire les cieux, la terre et l'enfer, où l'action se déroule depuis le commencement. Nous ne sommes pas dans le temps d'après la chute puisque c'est toujours le temps de la chute : nos reins sont en feu, notre sang s'altère, et c'est nauséabond; notre chair ne compte rien d'intact, et c'est purulent.

Au temps de mon enfance, j'ai eu le désir de m'offrir comme marche de pierre, simple marche passeuse qui descend au puits, à la fontaine, afin de connaître le bonheur ineffable d'être foulée par les pieds des Saints.

Aujourd'hui que ma propre abjection retombe sur moi de toutes parts, je veux me jeter aux choses éternelles et

descendre comme une pierre dans les profondeurs de la piscine de l'Ange du soleil et du vent.

On dit que c'est une fontaine d'eau vive qui, montant des profondeurs insondables de la profondeur, vient à chaque instant remplir d'eau fraîche et miraculeuse la piscine probatique.

On dit aussi que cette fontaine prend sa source entre les parois du puits de Myriam l'annonciatrice, prophétesse, sœur aînée de Moïse et d'Aaron. Cette libératrice avait reçu, comme ses frères, une gratification associée à ses mérites. Moïse reçut la manne céleste dans laquelle était caché le Nom sacré et qui en est toute frémissante. Aaron reçut les nuées de gloire qui guidaient le peuple pendant le jour et, la nuit, se faisaient colonnes de feu pour éclairer le chemin.

À Myriam fut donné un puits dont l'eau, d'une transparence d'azur opalisé, laissait voir une multitude d'âmes y descendant, y plongeant avec un regard assez divinement illuminé pour pénétrer l'essence même de cette eau glorieuse, réservoir, infiniment caché au fond du ciel, des larmes de pénitence de la Mère de tous les Vivants pleurant pendant des siècles et des siècles sur ses enfants perdus. Sainte Ève ruisselante, déluge indispensable qui sauvera les nations à venir, même celles des démons et des réprouvés.

Quand je verrai des vapeurs monter des eaux de la piscine probatique de Raphaël, je m'habillerai comme pour une célébration et je descendrai dans la nuit des disparus. Je ne peux imaginer ma vie ailleurs. C'est mon théâtre des Mystères, simple et terrible comme la foudre et l'éclair.

JEAN MARCEL

Deux histoires siamoises

On va lire ici deux histoires extraites d'un long récit que l'auteur a désiré réécrire dans sa version personnelle à partir d'un texte siamois fort ancien, le Ramakien. Cette sorte d'épopée, sur laquelle se trouve fondée toute la culture classique des Thaïs, n'est elle-même que la version tardivement siamisée du fameux Ramayana, le plus ancien poème de l'Inde, attribué à Valmiki. Le texte siamois nous est connu par trois versions, dont la plus complète a été composée au début du siècle dernier par Rama 1^{er}, le fondateur de la dynastie Chakri qui règne encore aujourd'hui sur le Siam. Si ces histoires ont été choisies pour figurer ici en extrait, c'est que les épisodes qu'elles rapportent peuvent s'entendre indépendamment du reste de cette longue fresque et jouissant en quelque sorte d'une certaine autonomie de narration et de lecture.

Généalogie des singes

LA CITÉ DE SAKET RUTILAIT sous la lumière aux confins du monde. Ses nombreux habitants connaissaient la félicité, l'abondance et le bonheur sous le règne de leur roi qui se nommait Gota. Or, celui-ci avait épousé, vers le début de son règne, une femme aux mille splendeurs, qui ne lui avait toutefois pas encore donné d'enfants; il s'en désolait avec plus d'ardeur au fur et à mesure que les années passaient, jusqu'au jour où il en devint fort triste. La ville entière s'attristait avec lui, et la lumière cessa de briller sur les toits, sur les êtres et sur toutes choses, si bien que Gota décida, pour réparer la faute de ne laisser point de descendance à sa ville, de renoncer au trône et de se réfugier pour le reste de sa vie dans la forêt où il se ferait ermite.

Ainsi fut-il donc fait. Et Gota, devenu solitaire sans nom au fond des bois profonds et sombres, se livra aux austérités les plus amères pendant un très long temps que l'on ne compta bientôt plus, jusqu'à oublier sa royauté glorieuse de jadis. Un jour de ces interminables années, alors qu'il était assoupi sous un arbre, un couple de colibris audacieux et bigarrés s'avisa de nidifier dans la longue barbe blanche de l'ermite. La femelle y couvait ses œufs, cependant que le mâle parcourait la forêt en quête de la nourriture qu'il rapportait à son nid. Un matin qu'il pénétra toutes ailes dressées dans la

Extrait de *Sous le signe du singe*, version moderne du Ramakien thaï.

corolle d'un grand lotus blanc, il y trouva si bien son plaisir qu'il y picora à cœur-joie pendant toute la durée du jour; le soir venant, il y était encore quand les pétales se refermèrent sur lui, le retenant de rentrer à son nid. Ce n'est que sous la rosée de l'aurore du lendemain matin que la fleur s'épanouit à nouveau, laissant l'oiseau libre de regagner son logis en toute hâte. Il y trouva sa femelle inquiète, qui l'accabla de reproches et alla même jusqu'à le soupçonner d'infidélité. Mais l'oiseau protesta de son innocence et fit à sa compagne le récit de son aventure du jour, de la nuit et de l'aube, sans toutefois parvenir à convaincre celle qui l'accablait de plus belle. Ce fut alors qu'à bout d'arguments, il prit à témoin le vénérable ermite dont la longue barbe blanche lui servait d'asile et proféra que s'il mentait, la faute du solitaire en retomberait sur lui. Ce qu'entendant, l'anachorète protesta à son tour de son innocence, se croyant libre de toute faute, depuis le temps qu'il ne vivait plus parmi les hommes. Mais l'oiseau lui révéla aussitôt que sa faute, toujours actuelle, était de n'avoir point été en mesure de perpétuer sa race et d'avoir abandonné la cité de Saket sans descendance pour la gouverner sous la lumière. L'ermite admit sa défaillance d'autrefois comme une faute et s'entremet de la réparer.

Comme il l'avait appris par la tradition des ermites, Gota se livra dès la nuit venue à la magie des éléments. Il alluma un ardent brasier qu'il avait composé de branchages et prononça devant le feu, dans une ivresse qui n'était point de son habitude, les incantations les plus insensées. À la millième formule, le feu s'enhardit, la terre trembla et, des flammes affolées, surgit une vierge merveilleusement belle... Gota lui donna le nom de Kala et en fit aussitôt sa compagne. Leur couche était de fleurs odorantes, et leurs nuits de passions

audacieuses. Après plusieurs mois, Kala donna naissance à une fille aussi merveilleuse qu'elle-même; on la nomma Çaha. Tout cela se passait dans la forêt où Gota avait trouvé refuge plusieurs années auparavant.

Cependant, le dieu Indra, qui concevait déjà la réincarnation de Vichnou et désirait se préparer à lui donner des alliés, décida de s'emparer de l'événement inouï qui venait de se produire dans l'ermitage de Gota. Il descendit de son ciel sous une forme humaine et parvint jusqu'à la forêt des alentours de Saket. Là, le temps que Gota prenait à cueillir des fruits pour nourrir sa nouvelle famille, le dieu Indra alla trouver la belle Kala restée seule dans la hutte, s'affairant à tresser des guirlandes de jasmins et de frangipanes. Le dieu la salua, la séduisit et la couvrit de l'attelage puissant de ses muscles en marche, si bien que peu de mois plus tard Kala accoucha d'un fils tout vert, comme l'était le dieu Indra lui-même. Gota n'en fut pas autrement étonné, le crut de lui et l'éleva volontiers comme son fils propre.

À son tour, Adi, dieu du soleil, animé de la même intention qu'Indra, s'avisa de se livrer au même stratagème. Il confia à son cocher le soin de conduire son grand char de feu au-dessus des mondes et de se poser tout près de l'ermitage de Gota dans la forêt de Saket. Il y trouva l'ermite absent, en campagne de cueillette dans les bois, et la splendide et esseulée Kala à orner les parois de la hutte de ses habituels colliers de fleurs. Il la séduisit, la recouvra de son corps bouillant de ferveur et de feu. Et Kala enfanta quelque temps plus tard un fils tout rouge, comme était rouge Adi lui-même. Et Gota le reçut avec les mêmes égards, la même crédulité naïve et joyeuse dont il avait fait preuve pour le fils précédent; il l'éleva de même comme s'il se fût agi de son fils propre.

Le temps qui passe passait sur Saket et sa forêt où vivaient désormais Gota, Kala, sa fille Çaha et ses deux fils, Bali, fils vert d'Indra, et Sugri, fils rouge du dieu solaire Adi. Un jour qu'ils furent trois enfants d'âge tendre, Gota les mena se baigner dans un étang éloigné d'un demi-jour de marche de la hutte familiale. Ils s'ébrouaient, s'ébattaient comme des enfants d'âge tendre, nus comme la nature les fit, beaux comme les faisaient leur jeunesse. Gota en était satisfait. Mais voici que Çaha, par malversation, s'avisa, pendant que ses frères s'amusaient dans les eaux, de révéler à Gota que les deux fils, ses frères, n'étaient point de lui, que des dieux étaient venus en son absence séduire leur mère et lui mettre ces deux enfants divins dans les entrailles. Gota n'en crut d'abord rien mais fut quelque peu secoué par les paroles de sa fille. Il ne pouvait pas ne rien faire. Alors, pour s'assurer de leur bonne origine, il jeta même ses trois enfants dans les profondeurs de l'eau en s'écriant que s'ils étaient de lui, ils regagneraient bien la rive à la nage – mais que s'il n'en était pas ainsi, ils seraient sur-le-champ changés en singes... Et seule Çaha regagna d'elle-même la rive à la nage, fille avérée de Kala et de Gota, cependant que les deux garçons furent en un instant métamorphosés l'un en singe vert, l'autre en singe rouge. Gota rentra alors à son ermitage et y trouva Kala, qu'il maudit aussitôt, la vouant à devenir rocher dont on ferait plus tard les pavés de la route qui mènerait Vichnou jusqu'à la ville de ses ennemis. Mais avant de se voir ainsi changée, Kala maudit à son tour sa fille pour avoir révélé le secret et la condamna à se tenir immobile sur un pied et à ne se nourrir que de vent jusqu'à ce qu'elle donne elle-même naissance à un singe blanc. Les deux malédictions s'accomplirent, Kala devint rocher, et sa fille, debout, immo-

bile sur un pied, se nourrissait du vent qui soufflait sur les mondes...

Entre-temps, Indra et Adi vinrent, aux abords de l'étang, recueillir leurs fils faits singes et fondèrent pour eux une ville appelée Kitkine, dont le singe vert devint le roi et le singe rouge le vice-roi.

Or, il se trouve que le maître des dieux, Çiva, voulut aussi avoir part à l'événement grandiose que serait bientôt dans l'univers l'avatar du dieu Vichnou. Aussi ordonna-t-il au dieu du vent, Vayu, de se rendre lui-même procréer un fils en Çaha, fille légitime de Gota et de Kala, qui subissait pour lors, debout sur un seul pied, le châtement consécutif à la malédiction maternelle. Il confia, pour ce faire, au dieu du vent des armes ayant appartenu à Vichnou : une massue dont sera faite l'échine de l'enfant et qui lui permettra de franchir les espaces de l'air, un trident dont seront faits le corps et les membres de cet être nouveau, enfin un disque plat qui deviendra sa tête. C'est ainsi que Vayu le vent sera son père et aura à loisir la puissance de le ressusciter de son immense souffle s'il devait jamais succomber sous les coups de ses ennemis à venir, qui ne manqueront pas d'être innombrables. Alors Vayu met à exécutions les ordres de Çiva, descend sur terre avec ses armes sacrées et se rend auprès de Çaha à qui il fait dévorer les armes divines en lui prédisant qu'un fils plein de mérites allait naître de cette communion, qu'il sera le grand soldat de Vichnou lorsque le dieu daignera bientôt se réincarner. Çaha porta son fruit pendant plus de trente mois, puis, le temps venu, un mardi du troisième mois de l'année du tigre, un singe tout blanc sortit de sa bouche et prit puissamment son essor dans les airs environnants. Ensuite, en un instant, son corps prit des dimensions gigantesques, couvrant les aires qu'il parcourait,

jetant ses ombres comme autant de nuits sur des régions entières. Les poils de son corps étaient de diamant étincelant, cependant que ses dents brillaient d'un cristal très pur; de son souffle naissaient des myriades d'étoiles et des myriades de lunes. Ainsi s'ébattait le singe blanc nouvellement né dans les tourbillons sans fin de l'atmosphère, jusqu'à l'instant où il revint sur terre rendre hommage à sa mère, désormais délivrée de la malédiction qui avait jusque-là pesé sur elle. Çaha révéla à son fils la destinée qui avait été la sienne comme fille de Gota et la destinée qui sera désormais celle de son enfant, fils de Vayu. Celui-ci, tout heureux de son singulier destin, se rendit ensuite auprès de son père, qui lui conféra aussitôt le nom d'*Hanuman*. Il lui remit du même coup la moitié de sa propre force. Hanuman, saisi de fierté en raison de sa puissance, s'élance à nouveau dans les airs pour gagner, aux confins des éthers, un jardin merveilleux où il recueille fleurs et fruits – c'était le jardin de l'épouse de Çiva, qui s'avisa de l'intrus et le punit en lui enlevant la moitié de sa force. Hanuman essaie en vain de fléchir la malédiction de la déesse et se montre si contrit qu'elle consent à la fin à adoucir son châtiment en lui prédisant qu'il retrouvera cette force perdue lorsque Vichnou, réincarné, aura caressé de sa main le dos du singe coupable. Puis, elle le conduisit auprès de Çiva lui-même qui le combla des plus grandes faveurs et des plus grands dons : il vivra autant que les mondes eux-mêmes, puissant et invincible, et pourra à sa propre volonté se changer en toutes choses. Puis, le dieu lui enjoint de se rendre sans tarder auprès de ses oncles, les singes de couleur, Bali vert et Sugri rouge, qui régnaient pour lors sur la cité de Kitkine. C'est là qu'*Hanuman* apprendra l'art de la guerre dont il fera sa plus sublime excellence. Avant de le quitter, Çiva lui créa, à même sa propre crasse, un

singe compagnon versé dans la science des drogues et remèdes et lui donna le nom de *Jambu*.

Ainsi naquit la famille des singes qui se distingua dans les temps des hommes et dans l'éternité.

La naissance de Monto

PARMI LES CENT MERVEILLES qui sont survenues autrefois dans le monde tel qu'il a été créé, il n'en est aucune qui surpassât en splendeur le joyau des miracles que fut alors la naissance de Monto.

Il faut d'abord vous dire que cela se passa dans la forêt immense qui s'étend autour de la demeure du roi des serpents inférieurs, nommé Kalanag. Son palais jouxtait un étang aussi grand que la mer où s'ébattaient de jour et de nuit les grenouilles et nageait le peuple de ses fidèles, serpents des ondes comme lui.

Kalanag avait une sœur, belle comme toutes les jeunes filles, mais tourmentée de volupté comme ne le serait jamais une vilaine sorcière. Elle sortait sous les étoiles à la recherche de plaisirs vains qui la faisaient d'une nuit à l'autre plus tourmentée encore qu'elle ne l'avait été la nuit précédente. Le rayonnement de sa beauté ne la laissait jamais sans amant, mais sa soif la contraignait à ne jamais s'accoupler avec le même. Sitôt conquise sa volupté, elle noyait son amant d'une heure dans l'étang du palais; les serpents inférieurs, peuplant ses eaux, se chargeaient de les digérer. Ainsi se nourrissait la tourbe des nagas sur laquelle régnait depuis une éternité Kalanag lui-même, frère d'Aggi.

Il faut vous dire de même que, dans cette forêt sans autre limite que le ciel dessiné derrière les derniers arbres, vivaient aussi quatre ermites dont les austérités duraient

depuis plus de trois mille ans. En échange de leurs prières, Kala Naga leur avait donné un troupeau de cinq cents vaches, desquelles les austères ermites tiraient leur unique aliment qu'ils buvaient le matin aux abords de l'étang, dans des bols de bois, contemplant sans fin les ondes calmes, et sous ces ondes quêtes, l'éternité elle-même. Chaque nouveau matin du monde les voyait ainsi s'accroupir parmi les joncs, boire le beau laitage blanc, alors qu'une grenouille, fidèlement, toutes les aurores, venait s'ébrouer près d'eux, les égayant de son chant rauque. Cela eut lieu pendant des siècles et des millénaires sans que fût changé un geste au rite des ermites, sans que fût changée une note à la mélodie de la grenouille.

Or, aux premières lueurs d'un jour venant, un matin qu'ils sortaient de leur immense forêt pour gagner l'étang, ils virent une scène qui les mit en colère. Aggi, au milieu des joncs, devant eux, ne les ayant pas vu venir, s'accouplait avec ardeur à un naga. Les ermites, sur-le-champ, se munirent de bâtons, chassant la scène devant leurs yeux indignés, laissant Aggi meurtrie et le naga défunt. La belle s'enfuit vers le palais, tenant ses voiles dans ses mains, pleurant, vociférant, criant qu'elle se vengerait bien. La forêt et l'étang firent écho à sa malédiction, et les ermites, calmés, entendirent qu'elle se vengerait mais ne voyaient pas comment la sœur de Kala Naga ferait pour les atteindre : ils ne possédaient rien, ni toit, ni biens, que leurs vaches et leurs bols. Ils prirent place, comme tous les matins, au sein des joncs qui se berçaient dans la brise et se délectèrent du lait blanc. La grenouille vint comme d'habitude et les charma de son chant rauque.

Les jours passèrent, les nuits venaient, et Aggi mijotait sa vengeance. Elle conçut enfin de préparer un vif poison qu'elle verserait subrepticement dans le lait des ermites. Et une

nuit qu'elle rentra plus tôt de sa folle course nocturne, elle atteignit l'emplacement où paissait le troupeau des vaches et versa dans les jattes où se conservait le lait des ermites la fiole entière de son poison. Mais la grenouille, qui chassait à cette heure les insectes près des sous-bois, vit toute la scène et revint vite en sautant vers son étang.

Au matin, dès les premiers feux du jour, les ermites parurent à l'orée des bois, emportant une jatte et leurs bols. La grenouille était tout affolée, ne sachant comment faire pour prévenir les ermites de la manigance d'Aggi. Elle plongeait dans l'étang, sautait sur la terre, replongeant, sautant dans les herbes, allait, venait et ne savait rien dire. Les ermites approchèrent des abords de l'étang, versèrent le lait de la jatte dans leurs bols, s'assirent, comme pour méditer, parmi les joncs que la brise matutinale berçait avec lenteur.

La grenouille ne savait toujours que faire et, de dépit, plongea dans le bol de l'un des ermites. En moins de temps qu'il ne lui en faudrait pour sortir du bol, elle se mit sur le dos et mourut. Les ermites en furent contrits, mais surtout alertés. Ils s'avisèrent que leur lait était empoisonné et, ce jour-là, n'en burent pas. Ils retournèrent sur le lieu de leur logis, emportant dans un bol vidé le petit cadavre de leur fidèle grenouille. Ils comprirent qu'elle s'était pour eux sacrifiée. Ils la pleurèrent, vénérant son corps mort, qui s'asséchait avec les heures du jour ardent. Le soir venu, sous les étoiles, alors que la belle et vilaine Aggi sortait pour s'adonner à ses turpitudes, les ermites veillaient leur amie, morte pour toujours. Ils s'endormirent dans les sanglots et furent bientôt communément pris d'un songe étrange : on leur commandait, d'une voix qui n'avait pas de visage, de procéder comme on le leur dirait. Éveillés, ils se mirent en route vers une petite clairière toute proche. Ils

ramassèrent les branches, selon que leur dictait la voix du songe, en firent un tas, en firent un brasier. Puis, au milieu des flammes, jetèrent le corps séché de la grenouille. Le feu dura toute la nuit. Avant même que ne parût le premier feu du jour, il se fit dans les flammes du brasier un remuement étrange. Les ermites s'approchèrent et virent apparaître une femme très jeune et très belle et très nue – ce dont ils ne s'offusquèrent pas. La nudité disait toute sa beauté. La fille s'élança dans le monde, vacillante et lumineuse comme une des flammes dont elle était issue. Le brasier s'apaisa.

Ainsi était née Monto, dans l'incendie magique allumée par une voix venue des songes de l'autre monde. Les ermites vécurent encore mille ans et élevèrent Monto dans la forêt de Kalanag.

ANDRÉ BROCHU

DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

Le rhizome innombrable

ELLE A REMPORTÉ D'ABORD le premier prix de poésie de la Société Radio-Canada 1996, pour une suite de poèmes intitulée *La Part de feu*; puis le prix du Gouverneur général pour cette même suite précédée d'une autre, beaucoup plus considérable, intitulée *Le Deuil de la rancune*¹.

Suzanne Jacob, née à Amos en 1943, est connue comme auteur-compositeur-interprète, comme romancière (*Flore Cocon*, *Laura Laur...*), nouvelliste et poète. Elle est aussi la cofondatrice des éditions du Biocreux. Elle a vécu et publié au Québec et en France.

On peut dire qu'elle appartient à cette classe assez rare d'écrivains qui manifestent une maîtrise égale de la poésie et de la prose, du récit et du lyrisme; et qui savent augmenter les ressources de l'un des deux grands genres par celles de l'autre. Anne Hébert est un exemple célèbre d'une telle hybridité, et on ne peut faire autrement que de penser à elle, à la lecture des poèmes sobres, énigmatiques et fortement chargés de narrativité de *La Part de feu*.

1. Suzanne Jacob, *La Part de feu*, précédé de *Le Deuil de la rancune*, Montréal, Boréal, 1997, 98 p.

Un roman sous-jacent

Dans la suite intitulée *Le Deuil de la rancune*, un roman est sous-jacent aux diverses évocations des relations entre les êtres et les choses que constitue chacun des textes². Les poèmes sont comme les fragments d'un récit impossible à reconstituer complètement, mais ils fournissent suffisamment d'indices, de possibilités de recoupement pour donner consistance à cette matrice représentative. En conséquence, les textes sont étroitement dépendants les uns des autres, ne s'offrent à la compréhension que dans la mesure où ils rappellent telle ou telle notation préalablement fournie. Ou encore, beaucoup de détails apparaissent comme des énigmes parce qu'ils n'ont pas encore reçu l'éclairage que leur apportera un texte ultérieur. Pris en lui-même, chaque poème, malgré la simplicité du langage, est obscur, d'une obscurité qui semble irréductible car il ne possède pas en lui-même sa raison d'être : elle est dans tous les autres, dans l'ensemble qu'il forme avec eux. L'absence du tout, telle est sa blessure, et cette blessure serait un défaut, une lacune insurmontable si elle ne tournait, justement, le poème vers la multiplicité d'échos que lui renvoient les autres.

2. La présence du romanesque au sein du discours poétique est plus fréquente qu'on ne croit, et elle tend à devenir explicite. Déjà, Aragon intitulait un poème autobiographique *Le Roman inachevé* (1956). Plus près de nous, Pierre Nepveu, lauréat du prix du Gouverneur général l'an dernier, intitulait son recueil *Romans-fleuves* (Noroît, 1997; voir mon analyse dans *Ellipse*, n° 59, printemps 1998, p. 13-22). La différence qu'on peut observer entre Nepveu et Jacob, c'est que chaque poème du premier présente la matière de tout un roman, et même d'un roman interminable puisque c'est celui d'une existence vécue au niveau premier – au ras des paquerettes, en quelque sorte; or, le roman, chez Jacob, est un seul texte mythique, comme le roman familial selon Freud, et il innerve de sa présence tout le recueil.

Suzanne Jacob, du reste, dans un poème qui porte précisément pour titre « Le deuil de la rancune », s'en explique :

j'hérite depuis le début de la même énigme :
la perle est l'aménagement
d'une blessure. (p. 71)

Entendons que l'énigme de la vie à laquelle est confronté le sujet, énigme qui se répète à chaque moment de l'existence, en chacune des situations qui la composent, est une blessure, mais c'est la blessure qui permet à l'huître de fabriquer sa perle. Le défaut génère le bienfait. Transposé dans l'univers de l'écriture, un tel énoncé affirme que la beauté, la consistance du poème tiennent à un manque, créateur d'obscurité; ce manque est celui du *roman*, fortement familial comme on le verra, qui se dessine en filigrane dans tous les textes.

Il faut maintenant nous reporter à l'épigraphe du recueil, qui est la citation d'un savant article de géographie (écrit dans un très beau style, au demeurant). J. Mitton y décrit une forêt de trembles, dans les montagnes de l'Utah, qui présente la particularité d'être « le plus grand être vivant du monde connu en 1993 (p. 9) ». En effet, ces 47 000 arbres sont tous réunis par le même système de racines et ne forment donc qu'un seul individu. « Le tout forme un être mouvant qui peut, au cours des siècles, s'agrandir et même se déplacer... (*id.*) » On retrouve là quelque chose du rhizome cher à Gilles Deleuze³ – cette racine voyageuse qui se développe horizontalement plutôt que selon l'axe vertical. Dans cette énergique profusion, même le fixe devient étrangement mouvant.

3. Mis à la mode par le philosophe (et Félix Guattari qui signe avec lui plusieurs ouvrages, dont *Rhizomes* et *Mille Plateaux*), le mot (ou concept...) apparaît au moins deux fois dans le recueil précédent de Suzanne Jacob, *Les Écrits de l'eau*, Montréal, l'Hexagone, 1996, aux pages 38 et 70.

Eh bien, les poèmes de *La Part de feu* sont comme ces trembles, parties prenantes d'un même individu, et leur insolite beauté vient de ce que leur sens est, pour ainsi dire, à côté (ou en-dessous) d'eux, dans ce qui les précède et ce qui les suit. L'énigme en eux n'a rien d'arbitraire, elle est constitutive de leur *enchantement* qui est leur appartenance à un même roman fantôme.

Les deux scènes

Du système de racines commun à tous les poèmes, ce rhizome tentaculaire, on trouve une expression symbolique dans la *ville sous la ville* dont nous parle l'un des premiers poèmes :

Sous la ville, il y en a
une autre,
tout cherche à se transformer
en destin et aussitôt
tout se défait sur l'heure (p. 15).

Il y a, dit le texte, deux scènes : celle de la vie immédiate, des agirs quotidiens, où se développent les rapports de socialité et les projets individuels d'habitation, de réalisation de soi dans l'existence; et l'autre scène, secrète, qui fait intervenir des forces autres que sociales, plus métaphysiques, puisqu'elle cherche à transformer la vie en destin. Le destin suppose une part de transcendance, une victoire sur la banalité et la contingence des vies régies par les circonstances.

Or la transcendance, sitôt évoquée, est mise en déroute, « tout se défait sur l'heure », et c'est bien en cela que l'espace des racines où se déploie l'autre ville est affaire de rhizomes, non de racines véritables. Le dessous se résout en horizontalité, en fuite de sens. Le monde qui s'y déploie est la contrefaçon délirante du monde normal (tout comme le rêve

reprend les objets de la réalité et les plie à sa logique fantasque) :

la foudre court sous l'herbe,
soude les aiguilles et les parapluies,
impossible de régler nos montres (id.).

Le flux d'énergie maximale (foudre) réalise la fusion des individualités triviales (aiguilles, parapluies), tout l'espace de l'en-dessous fait bloc, trois dimensions, mais la quatrième dimension est éliminée, le temps n'existe plus : au diable les montres ! À ce sujet, retournons à l'épigraphe. Cet « individu » de 47 000 arbres, dit le géographe, « a commencé avec une seule souche il y a plusieurs millions d'années ». Il existe à l'échelle du temps planétaire, non du temps de nos fugitives sociétés.

Ce temps est évoqué dès les premiers vers du premier poème :

La terre digéra la cendre de ses archives,
arbres, fourrures, mousses, et les nids (p. 13).

Perspective temporelle qui sera confirmée à l'autre bout du recueil, en relation avec le roman « familial » qui s'insère dans la « temporalité longue » à la façon d'un segment minuscule et pourtant important, irremplaçable :

reçois enfin la remise d'une dette
inscrite bien avant toi
sur un texte que la terre
a digéré avec les archives (p. 76).

Le roman familial

L'homme à qui on s'adresse ici est un juge – personnage assez improbable dans un poème, mais bien à l'aise, en revanche, dans une conjoncture romanesque. La remise de dette présente

aussi quelque chose de balzacien. Tout cela, en rapport avec une action de la terre qui s'emploie à faire disparaître toute trace de vie (ses « archives »). Place nette. Les histoires humaines sont vraiment des épiphénomènes, de futiles démanagements sur la croûte des choses.

Cette remise de dette qui semble être un élément important du « roman » apparaît aussi dans un autre poème particulièrement riche de motifs romanesques. Le sujet de son énonciation n'est pas précisé. Une femme, la « narratrice » en titre si l'on veut, assume généralement elle-même le discours du poème; mais ici, le moi est masculin et me semble correspondre à un personnage qui serait son frère (?), et qui apparaît (ou apparaîtrait) le plus souvent sous les traits de l'enfant qu'on a frappé (p. 45) et que sa mère repousse (p. 68). Le chiffre sept lui est fréquemment associé, et c'est pourquoi on peut déduire sa présence des vers suivants :

J'ai remboursé sept fois la dette

de je ne saurai jamais qui,

le juge bien-aimé ignore toujours

de quel massacre il devait se venger,

la rancune qui enfante la tigresse

— ou la rancune qui m'a enfanté! —

les torrents l'arrachent à sa racine (p. 73).

En somme, le jeune homme paie pour une obligation qu'il n'a pas contractée lui-même, qui fut contractée par quelqu'un qu'il ne connaît pas; c'est un juge (bien-aimé : quelque substitut idéal du père?) qui reçoit le remboursement (cf. aussi p. 76), lequel serait relatif à un massacre et à la vengeance qui l'a sanctionné. Affaire judiciaire. Je reprends : un massacre (métaphorique dans quelle mesure?) a amené quelqu'un à se venger, et

cette vengeance a déterminé une dette (symbolique? réelle?) et son remboursement, lesquels ont échoué au jeune homme qui s'adresse au juge pour s'acquitter. Voilà beaucoup de situations pour quelques vers seulement, tout un roman en condensé; et de larges pans de l'histoire qui restent dans l'ombre. Puis on passe à un autre aspect du « roman familial » – si tant est qu'il soit légitime de chercher à débrouiller l'écheveau. La rancune (qui « enfante la tigresse »), ce semble bien être celle de la mère pour son fils, comme le suggèrent plusieurs poèmes. La mère, c'est celle qui, retranchée derrière ses lunettes noires, « ne pardonne pas » (p. 46), qui repousse l'enfant revenu auprès d'elle (p. 68). Revenu d'où? Du « séjour dans le dos / des images (id.) » c'est-à-dire de cet envers du monde, plus précisément de cet hôpital « où il a droit à la sieste (p. 52) », « la sieste des fous (p. 41) ». De recouplement en recouplement, on reconstitue le drame, tant bien que mal. On comprend que la femme, sujet du discours poétique général, a quitté son passé, appliqué le travail du deuil à la rancune qui lie ensemble les ombres de son histoire familiale; qui transit la mère, le fils; qui fait le climat des relations de tous. Le même poème de la page 73, qui donne la parole au fils, se termine ainsi :

Si je me tourne vers mon père,
il signe un chèque
pour me fermer la bouche;
je n'ose pas lever mon front nu
vers le regard de ma mère
irritée,
je ne soumets plus cette énigme
d'un pardon sans adresse
à l'examen d'une conscience
où l'orgueil du sang
est en jeu (p. 73-74).

L'honneur de la famille semble être en cause – peut-être en raison d'un épisode psychotique du fils. Le père semble acheter le silence de celui-ci, et la mère ne décolère pas. Le fils est porteur d'un don, d'un signe redoutable, capable de faire éclater la famille : un « pardon sans adresse » – peut-être le pardon du jeune homme pour le mal qu'on lui a fait et qui implicitement, par voie de déduction, met ses auteurs en accusation.

L'« énigme » du « pardon sans adresse » au cœur du passé que l'on fuit, avec les figures qui l'incarnent, nourrit la rancune dont on veut faire le deuil, pour revivre au delà. Le passé, la rancune, seraient-ils cette « part de feu » qui brûle en soi et rend difficile tout attachement, tout enracinement dans le monde? Les poèmes de la suite qui termine le recueil – et lui donne son titre – répondront peut-être à cette question. Ils comportent eux aussi des éléments de narrativité, qui seront repris et développés dans *Le Deuil de la rancune*, mais la dimension romanesque en est moins développée. En revanche, les formules thématiques telles, justement, la « part de feu »⁴, sont plus insistantes. Suivons celle-ci à travers les contextes où elle apparaît.

La part de feu

Dans le premier poème (p. 81), il est question de « cette part de feu / réchappée du nom qui est tombé sur toi / le jour de ta naissance ». Le destinataire du propos et héros de l'énoncé, qui est-il? Comme le reste du texte parle de lui au masculin, on pourrait penser à un être aimé, à l'amant. Mais ne pourrait-il être ce frère dont on peut déduire l'existence des poèmes qui composent *Le Deuil de la rancune*? Comment savoir?

4. Et d'autres telles que : « c'est écrit », « ceci n'est pas écrit », « le ciel échoué là », « l'enclos où paissent les arbres », etc.

Sans doute ne s'agit-il pas de savoir. *Supposer* suffit. Sinon, fichu le poème : on tombe en prose, dans une histoire éventuellement autobiographique, on se régale de ragots.

Mais le texte est là et réclame d'être lu. Et compris... Et je comprends que la part de feu, c'est ce par quoi le sujet (masculin), le *héros* du poème, échappe à la malédiction de son nom. Le nom l'inscrit dans un contexte familial et social, le nom « tombe » sur vous comme un destin; le feu, par en dessous, libère, dé-fixe. Il est, si l'on veut, la révolte.

Trois poèmes plus loin (p. 84), nouvelles précisions :
La part de feu qui bâillait dans l'ombre à ta naissance
fulgure,
et tu chutes, ah si tu l'avais su avant,
ce que c'est
que de chuter ainsi du haut de la tête [...]
[chuter] dans le seul glissement de la chute,
dans son murmure, son suintement,
son plaisir.

Liée à la naissance, la part de feu n'est vraiment activée que plus tard, à l'âge adulte, où elle produit une chute paradoxalement bénéfique. Tout vaut mieux, sans doute, que de se conformer aux attentes du milieu. La catastrophe individuelle prend alors un aspect de fulgurance. Le poème suivant (p. 85) confirme que la chute n'est rien d'autre qu'une assumption : « à présent que tu chutes comme un nourrisson / dans un ciel échoué là pour te capturer ». Chuter, c'est retrouver la naissance et la bienheureuse irresponsabilité, et le ciel qui capture se confond avec « cette part de feu réchappée de ton nom / [qui] appelle et te capture ».

Les deux derniers poèmes du recueil (p. 92 et 93) confirment, avec des formules négatives passablement retorses, le caractère bénéfique de la chute en relation avec la part de feu :

Ceci n'est pas écrit
que le triomphe n'entre pas dans la chute
où tu exultes
à l'approche de la part du feu
que tu pressens,
dans l'enclos où ils paissent, les arbres (p. 92).

Tomber, c'est triompher et retrouver la part de feu associée à la naissance, retrouver cet « enclos réservé aux arbres (p. 83) » qui contient « l'ardeur des sèves (*id.*) », cette même ardeur grâce à laquelle, dans le premier poème, le héros est réuni à lui-même et à la « part de feu / réchappée du nom qui est tombé sur [lui] / le jour de [sa] naissance (p. 81) ».

Le cauchemar de l'enfance

Parmi les poèmes qui accréditent le plus clairement l'existence du roman familial, il y a celui qui évoque d'abord « (s)a beauté, (s)on épouvantable beauté / qui nous terrasse (p. 67) ». On peut déduire qu'il s'agit de la mère (dont la beauté fatale de jadis serait en harmonie avec les « lunettes noires », qui font très star, de maintenant). Sa relation problématique avec « l'enfant aux sept têtes juchées (*id.*) », frère de la *narratrice*, est formulée avec précision :

tu es prêt une fois de plus
à accueillir la trêve qui repoussera
l'instant où le fil de sang se rompant
entre toi et sa beauté, son épouvantable beauté
qui t'a rempli le crâne
de ses coups de pieds,
tout s'effritera d'elle que tu vénères [...] (*id.*)

Ainsi, c'est la mère qui roue l'enfant de coups. C'est elle qui rompt le « fil de sang », le lien familial, et qui repousse l'amour du fils. La fin du poème évoque la « miséricorde » de l'enfant, qu'on peut rapprocher du « pardon » maintes fois évoqué ailleurs, et la conséquence de l'éviction maternelle : « et tu sors du monde / par le centre de ton front » – ne lirait-on pas ici l'évasion psychotique, qui conduit le jeune homme à l'hôpital?

Mais qu'en est-il de la *narratrice*, sœur du fils au tragique destin? Est-elle le pur témoin du passé, ou joue-t-elle un rôle dans cette histoire?

Il est certain que l'histoire du fils est déterminante et teinte tout le passé de ses harmoniques terribles. Mais elle donne aussi consistance à la relation de la fille à sa mère. La *narratrice* cherche à préserver son autonomie à l'égard du milieu familial qu'elle a quitté. Elle doit se défendre en particulier contre sa mère, « (c)ar elle me rappelle au même devoir: être là-bas avec les morts (p. 54) ». Hélas, on n'échappe pas si facilement au chantage affectif : « L'invisible fil de sang me tient / à la gorge (*id.*) ». Le drame de la fille se confond dès lors avec celui du fils, les deux sont également victimes du sombre cauchemar de l'enfance.

L'enchantement (conclusion)

Mais il est temps de délaissier l'enquête « biographique » (il s'agit de biographie fictive, comme dans un roman), malheureusement inévitable pour prendre pied « rationnellement » dans le texte, et de nous intéresser aux signes mêmes de la poésie.

Le principal avantage de fonder le poème sur une énigme – procédé constant chez Suzanne Jacob, même dans ses romans et récits – est de libérer le texte de cette redondance obligée qu'il contracte du fait de détenir sa propre clé pour la

compréhension. Si le sens des mots est en dehors du contexte immédiat, dans le champ du recueil tout entier, les mots me sont donnés dans une étrangeté, une unicité de frappe, une qualité d'*insolite* incomparables. Je lis, par exemple :

tu t'es faufile derrière les saints,
tu observes le dos des images (p. 22)

et, tant que je n'ai pas mis ce texte en relation avec ceux qui m'expliquent ou qui corroborent le destin du jeune homme, les mots ont leur pleine valeur de merveilleux. Le « dos des images » n'est pas l'*envers du monde* de l'aile psychiatrique, il est quelque chose à la fois de précis et de non défini, de concret et d'abstrait. Par ailleurs, le risque d'égarer le lecteur et de décourager la lecture est considérable.

Mais il faut ajouter aussi que l'expression, loin de renvoyer toujours à une énigme hors du poème – cette espèce de roman dont j'ai tenté de montrer la prégnance, tout au long du recueil –, comporte souvent un impact immédiat, une valeur d'évocation saisissante, une indicible *beauté* :

Tu dévales la pente de la nuit
les mains étincelantes d'églantines,
l'âme en suspens,
atteinte par les lames du deuil (p. 18).

Sur ces moments de grâce du texte, il faudrait insister bien davantage. « Les mains étincelantes d'églantines » : on pourrait commenter cette image, ces sonorités, pendant des pages ! Heureusement, l'amateur de poésie n'a besoin de personne pour constituer, de telles merveilles, sa propre anthologie, et le commentaire perd toujours en pertinence, à prétendre en rendre compte. L'algèbre du poème laisse loin derrière l'arithmétique de l'« explication ».

Bref, ici, je me tais.

JEAN-BERNARD VUILLÈME

L'enlèvement

Être tiré avec une corde qu'on vous a mise autour du cou, passer par la fenêtre du rez-de-chaussée d'une maison et être enlevé violemment, sans ménagements, comme par quelqu'un qui ne pense pas à ce qu'il fait, être enlevé, sanglant et en lambeaux.

Franz Kafka, in «Journal», 21
juillet 1913.

LÉGÈREMENT DISTRAIT OU ASSOUPÍ, j'étais assis près de la fenêtre, dans mon fauteuil de lecture, lorsqu'une force impitoyable m'a sorti de chez moi. Il n'y avait aucune possibilité de penser que cela se passait dans un rêve. Après la première secousse, le choc de mon corps atterrissant dans les mousses du jardin coupa court aux lentes hypothèses d'une conscience au réveil. Je venais bel et bien de dégringoler de mon fauteuil et de mon rez-de-chaussée surélevé. Mon cerveau ne disposa pas du loisir d'échafauder des tentatives d'explication. À peine eus-je le temps de vérifier que mes membres avaient supporté la chute sans dommage, que la force me projeta à plat ventre et m'entraîna sans ménagement derrière elle. J'ai enfin levé les yeux pour tenter de comprendre ce qui m'arrivait et je me suis

vu attaché à une longue corde tirée par un homme qui me parut immense et d'une force prodigieuse. La corde me serrait au milieu de la poitrine. Ma première idée fut d'appeler au secours. On m'avait enlevé, arraché de chez moi. Je criai. Est-ce que j'ai vraiment crié? Peut-être... En tout cas, il m'est vite apparu qu'il était inutile de crier. S'il s'agissait d'une plaisanterie, cela cesserait bientôt, à quoi bon me rendre encore plus ridicule? Si j'étais vraiment victime d'un enlèvement, j'avais affaire à un fou dangereux et je risquais de déclencher une crise de violence avec mes cris. De toute manière, il était impossible que l'attelage que nous formions n'attirât pas bientôt l'attention. Est-ce que les gens laisseraient passer devant eux sans réagir un homme au bout d'une corde comme un taureau vaincu sorti de l'arène par un cheval? Il était plus prudent d'attendre. Cela ne pouvait pas durer. Mieux valait concentrer mon attention et mon énergie sur la meilleure manière de me protéger la tête à l'intérieur de mes bras repliés. Par chance, je m'étais d'instinct raccroché à un coussin au moment du rapt, lorsque la boucle s'était refermée sur ma poitrine, mes doigts s'y agrippaient encore, si bien que je pouvais caser cet amortisseur sous ma nuque.

Maintenant, je me faisais une idée assez précise des événements. Alors que je somnolais (on pouvait me voir depuis le talus proche du jardin), j'avais été capturé au lasso par un virtuose, soulevé de mon fauteuil de lecture et arraché à mon petit confort domestique. J'en aurais ri si l'aventure avait pris fin dès mon atterrissage et que le type m'avait aussitôt délivré avec un mot d'excuse, une brève explication, au lieu de se lancer dans une course insensée au risque de me briser les os. Peut-être même que j'aurais applaudi du moment que j'étais indemne et si tout avait été prévu pour qu'il en fut

ainsi. D'ailleurs, me dis-je, c'est une plaisanterie, personne n'a jamais vu un enlèvement se dérouler de cette manière dans toutes les annales policières. Dans moins d'une minute, tout serait terminé. Et je trouvai la force d'appeler, ho! ho!, bravo! bravo! Mais c'est assez, je vous en prie! Assez! J'appelais en pure perte. Il semblait au contraire que mes cris galvanisaient l'artiste du lasso. J'avais l'impression de glisser à toute vitesse sur un tapis herbeux, emporté par un possédé aussi obstiné qu'un cheval au galop. Jamais je ne m'étais senti aussi seul et sans défense. Jamais des colères aussi vaines ne m'avaient agité le cœur et le corps. Sans transition, je passais d'un état d'accablement à un état d'agitation, gesticulant, gigotant, et puis je m'éteignais de nouveau, je lâchais prise, réduit à l'état de morceau de viande tiré au bout d'une corde dans l'abattoir universel. Même l'espoir que je gardais d'émouvoir enfin quelque passant fut réduit à néant lorsque j'aperçus au-dessus de moi des visages indifférents comme des lunes froides, toute une famille, le père, la mère, deux ou trois enfants, je vis des jambes s'écarter et traversai cette famille aussitôt refermée, et, je le vérifiai d'un coup d'œil, à peine surprise de la rencontre. Les parents ne manifestèrent aucune intention de me rattraper pour m'arracher au supplice. Les gens ne s'étonnent plus de rien. Ce doit être un jeu traditionnel étranger, pensèrent-ils peut-être, on en voit de si bizarres, ou bien une nouvelle discipline sportive, et de toutes façons cela ne nous regarde pas. Toujours est-il que le constat de cette indifférence me désespéra complètement. Je ne pouvais compter sur personne pour me secourir. Il fallait que je trouve le moyen de me tirer seul de cette situation, et vite, ou je ne serais bientôt plus qu'un corps cassé et sanguinolent, un détritius carné évacué du monde.

Tant qu'un espoir m'animait, je ne me souciais guère de mes souffrances. Mais on a beau avoir le dos solide, une promenade à ce régime a vite raison de sa résistance, sans parler des jambes, des fesses, des meurtrissures infligées et des hématomes qui se multiplient. Les coups, les rebonds contre les racines, les pierres devenaient insupportables. Malgré mes efforts pour me maintenir dans une position de protection maximale, j'étais griffé, écorché, lacéré. Et puis, il n'y a rien de pire que la douleur solitaire et impuissante, il n'y a rien de pire que la torture et la peur. Car la peur commençait à m'envahir. J'étais de toute évidence à la merci d'un fou furieux, d'un as du lasso doublé d'un sadique sans scrupule décidé à me laisser mourir au bout de sa corde pour assouvir un fantasme d'enlèvement couvé durant toute sa carrière. Et si j'essayais de défaire le lien qui m'entaillait la poitrine? J'ébauchai sans trop de foi cette tentative de survie difficile et périlleuse, car il ne fallait pas lâcher le coussin qui m'avait probablement sauvé la vie, si bien que je ne disposais que d'une main pour tenter de me délivrer. Je ne parvins qu'à ramasser mon corps en boule autour de la boucle serrée sans autre résultat que des écorchures et des ecchymoses supplémentaires. Et si je tentais de me lever? Si je me dressais et opposais enfin la résistance de ma révolte, si j'obligeais mon tortionnaire, sinon à lâcher prise – il ne fallait pas rêver – du moins à ralentir son allure? Et si je lui compliquais l'existence au point qu'il soit obligé de s'arrêter, de s'avancer enfin vers moi, voire d'abandonner? J'avais honte d'avoir été jusqu'ici une victime si commode, il allait voir, ce salaud, cette ordure, fils de chien, barbare du lasso, il allait se rendre compte qu'il n'était pas si simple de brutaliser ainsi un honnête homme pour l'emporter Dieu sait où, et au nom de quoi, je vous le demande, quel plaisir pouvait-il trou-

ver dans cette cavalcade, à quel démoniaque commandement était-il en train d'obéir? J'attendais de me trouver sur un terrain plus favorable – nous traversions un chemin de gravier qui me déchirait comme un tapis de lames – et, comme nous parvenions en lisière d'une forêt, je me cramponnai à la corde. Écumant de rage, de haine et de douleur, je hissai mon corps en position verticale et m'appliquai à rester tant bien que mal sur mes jambes. J'eus d'abord l'impression que l'abominable force contre laquelle je prétendais lutter n'avait pas même pris conscience d'un changement de l'état des choses, j'allais sans doute m'écraser sur le sol, quand quelque chose d'étrange, sur quoi je n'avais pas compté, me redonna courage. Je n'étais plus en train de faire de la haute voltige pour rester debout, le paysage avait cessé de défiler devant mon regard affolé. Oui, il s'était enfin arrêté. Une vingtaine de mètres nous séparaient. À l'autre bout de la corde, un individu immobile, au dos large et noir, légèrement courbé, semblait reprendre son souffle. Je me mis à tirer sur la corde, doucement d'abord, puis de plus en plus fort, autant que je le pouvais, de manière à signifier que j'existais, merde, et qu'il fallait encore compter avec moi et comprendre qu'un homme mûr, en pleine force de l'âge, ne peut impunément être traité comme un ballot. Ce dos finit par tressaillir, juste un sursaut, puis le géant s'arc-bouta. Tu es à bout de souffle mon salaud, depuis le temps que tu cours, alors je tire sur la corde, je tire, et je tirais et le type s'arc-boutait sans se retourner et ses semelles ne décollaient pas du sol, pas d'un millimètre. Le plus terrible, c'est qu'il ne se fatiguait pas, se contentait de la dose d'énergie nécessaire à rendre mon effort inopérant, comme au jeu du tir à la corde quand le plus fort consent à faire un peu durer les choses. Mais alors que je jetais mes dernières forces dans cette bataille inégale, pour

l'honneur et la dignité, la corde bougea de quelque centimètres dans la bonne direction, le dos du géant se redressa, je tirai encore, encore et encore, et je vis qu'il reculait d'un pas. Oh! mon triomphe fut bref! L'odieux bonhomme s'ébroua et regagna ce pas avec une facilité déconcertante. Il veut se reposer, me dis-je, et se contente d'indiquer qu'il est le plus fort et que je me révolte en vain.

Bon, tu es le plus fort et je ne suis qu'un nain pour toi, un jouet que tu manipules à ta guise, grosse brute, mais ne crois pas que je vais abandonner, non, je vais m'approcher de toi, je veux regarder le bourreau qui m'a tiré de mes songes pour me précipiter dans un cauchemar au bout de son lasso. Et j'avancai, c'était comme si l'angoisse qui avait toujours palpitée en moi se dénouait, sortait de ses gonds et se jetait sur le prince des ténèbres pour voir enfin sa face immonde. Oui, j'avais, d'un pas aussi décidé que me le permettaient courbatures, foulures, excoriations et autres égratignures, d'un pas en fait mal assuré, mais je ne doutais pas que j'allais enfin voir en face l'ignoble créature et quêter ma dernière chance dans son regard. Il est extraordinaire de constater à quoi il faut en être réduit pour croire encore que tout s'arrangera et qu'il soit possible de faire tourner la roue du destin dans l'autre sens. J'ai imploré le secours et la grâce de Dieu, oui, moi qui avais plutôt passé mon temps à ironiser à Son Propos qu'à le prier humblement, et sans doute aurais-je été incapable de faire un seul pas si je n'avais imploré Dieu, et le monstre se tenait immobile, comme hypnotisé, je n'avais qu'à continuer, j'allais le toucher, encore cinq ou six pas, je tendais déjà les bras vers lui, toucher son épaule et lui dire sans colère, ô mon frère, où nous entraînes-tu, ne crois-tu pas que nous avons mérité un peu de repos, que sais-je, Dieu me soufflerait la formule décisive, oui,

mon œil, j'allais enfin toucher la masse noire et mystérieuse de son dos lorsque ce fils de pute se remit à galoper, m'infligeant une violente secousse et me précipitant dans le désespoir le plus cru, privé même du poids spécifique de l'angoisse qui tient quand même à la vie, et j'entendais dans ce moment affreux une voix qui chuchotait, mon pauvre, mon pauvre, cette fois tu es vraiment fichu, tant qu'il y avait de l'angoisse il y avait de la vie... Cela se passa à la vitesse de l'éclair, de manière aussi inopinée que tout avait commencé alors que je rêvassais dans mon fauteuil. Je retombai comme une masse, apercevant à peine qu'il s'enfonçait dans une forêt. Il y eut encore l'épaisseur des touffes, la griffure des ronces, l'âpreté des écorces et la gifle des branches, un choc, quelques chocs, et je perdis connaissance dans une sensation d'envol.

Alors qu'on pouvait sans exagérer comparer ma situation à celle d'un billot enchaîné à un tracteur, que je n'étais plus qu'un être chosifié au bout d'une corde, une vraie raclure rabotant le sol, mon rêve m'élevait au-dessus du malheur! Les chocs d'en bas parvenaient à ma conscience de manière amortie, avec un bruit sourd, je rebondissais dans un univers ouaté et élastique. J'échappais à la pesanteur du sort. Et au lieu d'être malmené par un idiot fort comme un bœuf et têtu comme une mule, j'évoluais toujours plus haut, dans des masses d'air matelassées, plongeant et remontant, je me baladais dans un monde où toute chose avait perdu sa dureté d'obstacle. Relié par un fil à la main experte d'un homme à l'âme d'enfant, je me sentais comme son âme projetée en plein ciel, jouant dans le vent, j'étais le cerf-volant de sa joie de vivre, sa liberté d'ouvrir les yeux sur la beauté et la légèreté du monde et son refus de vivre tapi dans l'ombre des méfaits ordinaires. J'étais l'espoir au bout de ses bras, l'éclair

émervéillé dans son regard, le rêve clandestin qu'il avait tu par crainte du ridicule.

Je finis bien sûr par m'écraser par terre dans la douleur des courbatures et le trouble de la commotion, revenant à mon corps qui n'avait pas rêvé, blessé, cassé, crachant de la boue agglutinée à mes lèvres et à mes dents. Hélas, je n'étais pas fait de fibre de papier, j'étais un être épais et gras tout troué de blessures. Ah! pensais-je, pourquoi ce songe heureux alors que mes plaies témoignent de l'extrême violence avec laquelle j'ai été kidnappé dans mon fauteuil? Le mot *fauteuil* se fixa un instant dans mon esprit sans générer la moindre nostalgie, me laissant au contraire un goût d'illusion gluante et de capitonnage artificiel. Mais comment aurais-je dû vivre? Debout dans le froid et le mépris? Moulinant du fer tel don Quichotte contre d'insaisissables ennemis et battant la campagne à l'affût d'une Dulcinée qui sût enfin m'admirer, me comprendre et m'aimer? Ces questions grotesques charcutaient mon âme aussi cruellement que mon corps macérait dans ses plaies et je relevai la tête pour y échapper. La corde ne bougeait plus. Plus rien ne bougeait. Et mon bourreau? Où était-il? En tout cas, il ne me faisait plus peur et m'inspirait même une certaine pitié, comme si le supplice infligé m'avait donné le pouvoir de mesurer à quel point cet homme avait trahi la confiance de l'enfant qu'il avait été. Au début, me dis-je, il voulait capturer les oiseaux pour mieux les regarder, et peut-être les toucher, avant de les relâcher. Il s'était entraîné avec la foi nécessaire à un but aussi élevé. L'enfant avait commencé par toutes les bêtes qu'on peut facilement approcher, les chiens, les chats, les cerfs, les chevreuils, les bouquetins, puis les lièvres et même les écureuils. Alors, il s'était cru mûr pour lancer son lasso vers le ciel, mais il avait toujours échoué avec les oiseaux, même les

buses qui venaient parfois se poser dans les champs, à portée de son rêve, s'envolaient avant que la boucle se refermât sur elles. Même les pigeons d'apparence si patauds narguaient le champion du lasso. Il s'était lentement consolé de cet échec en faisant valoir sa virtuosité dans les cirques, jusqu'au jour où il avait tout oublié sous les bravos. Oublié, le désir fou de l'enfant d'attraper les oiseaux en plein vol. Oublié, son rêve de connivence au moment où il les rendrait au ciel, le cœur palpitant sous les plumes au creux de sa paume ouverte. Évidemment, la gloire du cirque est éphémère. Il n'était déjà plus jeune lorsque l'envie le prit d'attraper un homme avec son lasso, car il n'était jamais parvenu non plus à les attirer vers lui comme il aurait voulu. De toutes ces mains qui l'avaient applaudi, il n'y en avait aucune qui s'était accrochée aux siennes avec assez de ferveur pour le satisfaire. Et quant au lasso, il avait atteint le sommet de son art et il était inutile de s'entraîner encore. Il me semblait que le champion du lasso était devenu victime de sa propre virtuosité, que l'habitude et la désillusion avaient eu raison de l'élan vital qui l'avaient poussé vers cet apprentissage. Rien que de très banal au fond, on se lance avec la foi du charbonnier et on se retrouve longtemps après aigri comme un virtuose.

Et un jour qu'il passait dans la rue, cet aigri m'avait vu par la fenêtre, assis dans mon fauteuil. J'avais l'air d'un homme paisible et sans inquiétude se croyant à l'abri des catastrophes, d'un type qui a attrapé son oiseau et peut se permettre de somnoler sans se ronger d'inquiétude. Alors l'envie jusqu'ici confuse de la chose qu'il avait encore à accomplir lui apparut dans toute sa netteté. Le désir de m'arracher à mon fauteuil et de me tirer vers lui comme l'oiseau qu'il n'avait jamais pris envahit le champion du lasso. Il passa et repassa

souvent devant ma fenêtre, étudiant les angles et calculant son coup. Il avait repris goût à la vie et aux entraînements. Enfin, la boucle de sa corde, l'une des plus longues qu'il n'avait jamais utilisée, se referma sur moi, il tira et me vit dégringoler par la fenêtre. Quelle jubilation! J'étais retombé comme prévu sur un tapis de mousses et d'herbe épaisse qui me laissait de bonnes chances de sortir indemne de ce vol plané. Jusqu'ici, tout s'était déroulé conformément à ses plans, sauf que j'étais un drôle d'oiseau et qu'il ne suffisait pas de me détacher pour que je m'envole immédiatement sans faire d'histoire avec un cui cui reconnaissant. À cela, il n'avait pas pensé. Le génie du lasso avait consacré toute sa science et sa concentration aux gestes devant conduire à l'exploit de ma défenestration et maintenant il ne savait plus quoi faire. Il songea bien à s'approcher de moi pour me délivrer, mais l'idée d'un homme hurlant son indignation et exigeant des explications le cloua sur place. Ce lecteur acharné jusqu'à la somnolence devait être assez cultivé et il y avait tout à craindre qu'il cherchât sa revanche dans d'interminables procédures. Et puis, rien ne prouvait, malgré sa préparation parfaite et ses précautions, que je n'avais pas récolté une mauvaise blessure durant la chute. Je n'étais pas le seul à retomber sur terre. Entre l'euphorie de la réussite et l'accablement d'horribles conséquences, le conflit se dénoua dans une fuite éperdue. Le fait qu'il prit le galop sans lâcher la corde, aggravant ainsi son cas, tenait sans doute à sa nature passionnée et jusqu'au-boutiste si répandue chez les champions, cela même qui nous rend souvent devant eux à la fois béat d'admiration et stupéfait par tant de stupidité. Au lieu de déguerpir comme un voleur après une prouesse unique dans les annales du lasso, il l'emportait avec lui, sa prouesse, la tirait hors du monde qui ne pouvait la

comprendre, il tirait sa corde, tirait, et son rêve d'enfant de libérer l'oiseau capturé s'envolait aussi à jamais durant cette folle cavalcade menée jusqu'à l'épuisement, il n'en restait rien, nulle beauté, nul désir, juste un cadavre d'homme au bout de sa corde magique.

Oui, j'éprouvais vraiment de la pitié pour ce dévoyé de la virtuosité et son méfait me paraissait si commun, si humain, que j'aurais voulu remonter la corde et prononcer quelques mots d'apaisement et de consolation, mais ma bonne volonté se trouvait contrariée par ma condition de victime. Au moindre mouvement pour m'arracher du sol, mon crâne bourdonnait, les flancs me brûlaient et chaque effort pour me hisser sur mes jambes m'arrachait des cris de chair vive. Au moins mon regard pouvait suivre le fil de cette histoire et constater que le champion du lasso demeurait invisible, probablement au bas de la pente où la corde soudain disparaissait. Ah! le salaud! La pitié passait quand même par l'envie d'administrer un soufflet, une gifle qui mouillerait ses joues du sang de mes mains, en souvenir de moi, du genre de celles que Dieu réserve aux dévoyés qui ont perverti leur désir, paraît-il, en tout cas stimulante et finalement consolante, assortie d'un pardon bien senti. Sans doute n'en avais-je plus la force, mais le moteur de la pitié et de la révolte me permit de ramper le long de la corde, j'avais par reptation, comme un gros ver investi de l'exigence de justice de toutes les victimes du monde. Parvenu au bord de la pente, je distinguai la masse verticale d'un dos sombre, comme posée dans l'herbe, et cette masse était secouée de sanglots muets. J'appelai, ou plutôt j'essayai d'appeler, ce n'était qu'un râle, un cri de ver, et ce ver se mit en position de rouler dans la pente de manière à venir buter dans ce dos agité par le remords. Enfin, je me sentis soulevé et perdis connaissance

pour la seconde fois, mais je ne rêvais plus, le champion du lasso m'emportait dans ses bras où je me tenais blotti comme un enfant blessé dans l'ombre de sa haute silhouette penchée en avant. Il me portait avec délicatesse et je me sentais au creux de ses mains comme sa propre enfance trahie qu'il emmenait à grands pas vers un espoir de guérison.

Il me déposa devant l'entrée de l'hôpital. Plus tard, quand les médecins m'ont interrogé après m'avoir prodigué tous les soins nécessaires, j'ai raconté mon enlèvement et leurs fronts se sont plissés. Ils ne croyaient pas à cette force impitoyable dotée d'un lasso. Alors je me suis contenté de dire que je ne me rappelais plus et cela sembla les satisfaire. J'étais quasi guéri quand je suis retourné chez moi, à l'exception de la jambe gauche que je tire encore comme un poids mort. Il m'a fallu des heures de rééducation pour pouvoir enfin retrouver mes habitudes et reprendre place comme autrefois dans mon fauteuil, près de la fenêtre, après de longues journées de travail. Je ne crains pas qu'il revienne. Au contraire, lorsque je lis tard le soir, avec un acharnement qui me conduit à la somnolence, il m'arrive de m'arracher à mon siège, de tituber vers la fenêtre, en pleine lumière, et de scruter sous les lampes par-delà le jardin dans l'espoir de voir enfin son visage apparaître.

LOUISE DUPRÉ
DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

Le geste d'écrire

Dans cette nouvelle ère que nous traversons, celle du spectacle généralisé, il y a de moins en moins de lieux où les intellectuels et les artistes peuvent se faire entendre, de moins en moins de lieux pour des gens qui croient à la pensée et à l'écriture. Par écriture, j'entends non pas l'activité susceptible de nous mettre en valeur et de nous montrer sous notre plus belle image, mais la pratique qui nous tient à notre table de travail, jour après jour, tête chercheuse, dans le doute, la joie, l'angoisse, et qui nous fait répéter cette phrase de Denise Desautels : « Écrire est une grande folie. »

L'écriture est en effet le lieu d'un engagement qui nous prend corps et âme, nous arrache à nous-mêmes, et nous fait *revenir* autres, dans nos livres, oui, revenir, comme des revenants dont l'ombre se profile discrètement, furtivement sur la page. Dont le souffle, invisible, donne du volume à la phrase. Car avant le livre, comme résultat toujours décevant à côté de nos grandes intentions, il y a le geste d'écrire, l'humilité du geste qui nous tient dans notre salle de travail ou dans notre chambre, la main couchée sur le papier quadrillé, à

Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec, le 24 septembre 1999.

tracer les mots qu'on raturera ensuite pour recommencer. Et recommencer. Devant la feuille, c'est chaque fois l'interrogation, le questionnement. On est bien loin de l'air assuré qu'on affichera dans les journaux.

On a souvent entendu l'expression *l'acte d'écrire*. C'est à dessein que j'emploie devant vous le mot *geste*. Le geste est petit, modeste. Il ramène à la paume la dimension infinie du monde. Il se distingue des actes grandioses, héroïques, qui cherchent à faire du nom, à créer une rédemption tapageuse. L'écriture au féminin s'est placée du côté du geste, plutôt que de l'acte. Et l'accueil qu'elle a eue chez les femmes et les hommes fait en sorte que de plus en plus d'écrivains aujourd'hui travaillent à recréer ce noyau de sens fugace, mouvant, qui sommeille en l'être humain tout en lui échappant. Écrire, c'est faire le pari que tout n'a pas encore été saisi de l'âme humaine. Qu'il reste un espace où de l'inédit peut prendre forme. Espace qu'on cherchera à construire résolument, de texte en texte, de livre en livre.

Tout n'a pas encore été écrit, non. Et en cette fin de millénaire où nous vivons de profonds changements, où l'individu, la famille, la société sont bousculés, tout reste à écrire de la psyché et des rapports humains. Tout reste à écrire encore aujourd'hui, au Québec, où la moindre question soulevée risque d'être interprétée comme une trahison à la Cause, quelle qu'elle soit. Tout reste à écrire aussi pour les femmes, qui commencent seulement à être un peu plus près d'une parole à elles. Encore aujourd'hui, « *écrire je suis une femme* est plein de conséquences », selon l'affirmation de Nicole Brossard.

Il me semble en effet que l'époque actuelle ouvre un espace de plus en plus important au désir de briser les modèles. On ne peut plus aborder de la même façon l'amour, l'érotisme,

la folie, la maladie, la mort ou la spiritualité, dans une civilisation de plus en plus complexe où la grande liberté dont on bénéficie, du moins en Occident, se paie par ce que Julia Kristeva appelle « les nouvelles maladies de l'âme », c'est-à-dire ce profond malaise venant d'une déshumanisation des rapports, sous le signe de la consommation immédiate, du paraître, des lieux communs, des clichés. Une civilisation où l'exacerbation de l'individualité se fait paradoxalement par une perte de la subjectivité.

Écrire, plus que jamais, nécessite de se *placer contre*. L'écrivain, l'artiste, l'intellectuel sont des résistants. Tant mieux si, le temps d'un livre, nous avons du succès. Mais nous savons que nous naviguons à contre-courant et que notre voix est fragile et éphémère, enterrée qu'elle est par les chansons préfabriquées, les animateurs tout sourire qui défilent à la télévision, les bruits des reportages de guerre qui semblent postsynchronisés, tant ils ressemblent à ceux que nous entendons dans les films.

Aujourd'hui, il ne nous viendrait plus à l'esprit d'affirmer qu'écrire, c'est faire la révolution. Mais il n'en demeure pas moins que l'écrivain vit à l'écart : il fait entendre une voix discordante, qui s'inscrit contre le plus grand nombre, c'est-à-dire la multitude qui fait la loi des cotes d'écoute et des sondages. Et qui justifie les décisions autant politiques que culturelles. L'écriture est un geste d'engagement. Même si l'écrivain est sans cause. Car au moment où l'on prend la plume, on essaie de voir le plus clairement possible, sur l'échiquier social, l'espace qu'il nous reste pour bouger. L'écriture ne peut pas être innocente.

Et pourtant, l'écriture, celle qui est de l'écriture, nous échappe toujours, elle a horreur des territoires bien délimités,

elle va son chemin, nous engage à la suivre. Et l'on se retrouve parfois à de drôles de frontières, sans plus savoir où l'on est. Quel espace y a-t-il entre l'exploration de la psyché et les bons sentiments? Quel jeu y a-t-il entre le travail de la langue et la virtuosité pour la virtuosité? Quelle marge entre l'écriture qui est enfermement et celle qui est ouverture? Entre écrire pour soi et écrire pour l'autre? Rien n'est clair, évidemment. Et l'écrivain sait bien que l'altruisme n'est jamais pur. Mais si la main qui écrit échappe à ses repères, l'écrivain, lui, se définit une éthique. Pour le dire simplement : pour moi, l'écriture engage aussi la vie. Sinon, on en vient à l'art pour l'art, et les livres sont de belles boîtes vides. Rien de plus désespérant que la beauté sans intelligence. La beauté sans âme est morte toujours.

L'écriture est un art de vivre. Je ne conçois la beauté qu'avec une compréhension du monde, qui est vérité. Vérité sans majuscule, plurielle, contradictoire, changeante, parfois sublime, parfois abjecte, mais lueur jetée sur l'obscurité, du moins pour les lecteurs et les lectrices qui voudront bien venir vers nous. Écrire pour toucher l'autre, physiquement. Pour tendre la main. Comme dans ces vers de Paul Celan, tirés du recueil *La rose de personne* :

Contre toi lové, d'un
moignon de main trouvée :
vie

Vie. Ce mot a encore plus de poids pour moi sous la main de Paul Celan qui en avril 1970, on le sait, a décidé d'en finir. Car la littérature, celle en laquelle je crois, a comme fonction fondamentale de créer un espoir là où la mort rôde, toujours, attend le moment. Écrire est chaque fois un geste de foi et d'espérance, c'est-à-dire le mode mineur d'une croyance que

d'autres ont codifiée en mode majeur sous le nom de Dieu, de Patrie ou de Passion dévorante. Écrire, c'est chercher une lumière, assez présente pour nous éclairer un moment, le temps de continuer, d'avancer, de refuser de céder. Tracer, pour soi et pour l'autre, dans l'horizontal de sa marche, une verticalité du regard. Se délester du poids du monde, échapper à la loi de la gravité. Mais pour ce faire, il faut s'aveugler, creuser le noir de la terre, rencontrer sa propre nuit. Parfois l'absolu de ses ténèbres.

Écrire est une grande folie. Mais une belle folie aussi, Denise Desautels serait sûrement d'accord avec moi. Une belle folie qui crée un lieu où se rejoindre, une « communauté négative [...] la communauté de ceux qui n'ont pas de communauté », selon la vision de Georges Bataille. Car on a beau, comme femme, comme homme, appartenir à des collectivités diverses, qui se superposent, se rejoignent, s'opposent parfois, il n'en reste pas moins que, au moment où la main trace les signes sur la page, on est face à sa propre solitude. Et c'est à partir de cette solitude inentamée qu'on peut atteindre l'autre, un moment, un infime moment. En faisant le pari que ce minuscule état de grâce peut changer le cours du temps.

Le minuscule, le banal. Écrire, comme l'artiste travaille à partir d'objets trouvés, ceux qui n'appartiennent à personne, qui sont là, sans valeur, abandonnés dans la ville, qui ne retiennent pas le regard. Écrire l'ordinaire, le quotidien. Se pencher un instant sur la beauté du geste le plus modeste, le recueillir, l'accorder à son propre geste, le faire résonner aux sonorités d'une langue à chaque fois réinventée. Le voilà bien, le souhait de celui ou celle qui, à l'heure du clinquant, du tape-à-l'œil, cherche encore à parcourir le monde à la façon du poète. Sans bruit. D'un pas tranquille. En essayant de rendre

aux êtres et aux choses une présence. Une intériorité. Une dignité.

Et si nous étions ces fous qui croient encore à la dignité, malgré les horreurs qui n'étonnent plus personne au téléjournal, et les autres, pires peut-être, qui ne sont pas assez spectaculaires pour qu'on nous les présente, si j'étais cette folle, si j'étais cette croyante qui pourtant ne croit pas, cela me suffirait pour continuer à écrire mes livres, patiemment, en sachant que je n'arriverai pas à recouvrir la rumeur publique. Cela me suffit, car je ne suis pas seule en ma solitude. Et je le sais, puisque vous êtes là.

L'Académie des lettres du Québec est un lieu habitable, ils sont rares ces lieux-là. Vous avez accepté de m'accueillir parmi vous, c'est pour moi un privilège. Et une grande joie.

PIERRE NEPVEU

DE L'ACADÉMIE DES LETTRES DU QUÉBEC

L'homme qui faisait mine de ne rien voir

LA LITTÉRATURE a commencé pour moi – je veux dire *vraiment* commencé – quelque part sur la longue route qui va de Moscou jusqu'à Irkoutsk, en Sibérie, à travers des forêts de sapins, des steppes poussiéreuses, le long des rives de la Volga et du lac Baïkal aux noms enchanteurs et glacés, dans des villes sales et chaotiques envahies de dangereux Tartares. Plongé dans un livre que m'avait donné mon père, j'accompagnais un homme chargé de livrer une lettre importante au frère du tsar qui se trouvait là-bas, dans une petite ville du nord, et dont la vie était menacée. Ce courrier courageux affrontait naturellement mille obstacles et subissait de nombreux sévices. Le pire de ceux-ci, inoubliable, était que, tombé prisonnier des rebelles insoumis au tsar et accusé d'espionnage, il avait été condamné au supplice du sabre chauffé à blanc que les Tartares passaient devant les yeux de certains de leurs prisonniers pour les rendre aveugles. Seule la compagnie d'une douce jeune fille, Nadia, permettait à mon héros désormais privé de sa vue, et bien sûr

Discours de réception à l'Académie des lettres du Québec, le 24 septembre 1999.

aussi de la lettre qu'il devait livrer, de parvenir à Irkoutsk, pour avertir le grand-duc, frère du tsar, du danger qu'il courait.

Mais la vraie merveille de cette histoire, celle qui devait me laisser carrément pantois, c'était le coup de théâtre des dernières pages, au moment où le héros se retrouvait face à face avec l'ennemi qui se faisait passer, à sa place, pour le vrai courrier et qui se préparait à remettre traîtreusement la lettre volée au grand-duc. Il se passait en effet que mon héros, Michel Strogoff, n'avait jamais été aveugle du tout, il avait simulé la cécité pour paraître inoffensif et mieux atteindre son but. Et il prouvait sur-le-champ qu'il voyait clair en tuant sans peine son ennemi d'un coup de couteau imparable et précis. Ainsi donc, sur plus de cent pages, à travers de multiples péripéties, l'auteur était parvenu à me déjouer, il avait imaginé ce subterfuge : me faire croire que le héros ne voyait rien de ce qui l'entourait alors qu'il voyait tout. Jules Verne avait-il eu cette idée tardivement, pour assurer la victoire de Strogoff? À vrai dire cela ne m'importait aucunement, pas plus d'ailleurs que l'explication fournie par l'auteur : le sabre chauffé à blanc était resté inefficace parce que le héros avait le regard plein de larmes à la vue de sa mère présente au supplice, et c'était la couche de vapeur formée par ces larmes qui avait protégé ses yeux.

Je crois bien que je devais déjà pressentir que les explications ne sont pas le meilleur de la littérature, que ce qu'il y a de plus fort et de plus troublant dans les livres, ce ne sont pas les causes et les principes, mais l'évidence irréfutable des actions, des gestes, des mots prononcés, des plus banals aux plus insondables. La pauvre explication que l'auteur me donnait en pâture me laissait de glace (et je dois dire que je l'avais

depuis longtemps oubliée jusqu'à ce que je rouvre récemment le livre pour en relire, quarante ans plus tard, les dernières pages), alors que jamais je n'ai oublié le frisson d'horreur que j'éprouvai au moment où le sabre ardent passait devant les yeux grand ouverts de Michel Strogoff, pas plus que je n'ai oublié mon étonnement admiratif devant la révélation finale qui faisait de moi un dupe heureux de la stratégie de l'auteur. J'accédais donc à la littérature par des voies troubles, un peu perverses, ce qui est comme on le sait fréquent chez les jeunes lecteurs : dans mon cas, cette entrée était marquée par la terreur et le stratagème, par la représentation de la souffrance physique et la manipulation narrative. Mais il n'y avait là nul sentiment de mensonge ni la moindre déception; je ressentais plutôt une exultation, causée à la fois par le courage du héros, par la beauté tumultueuse des paysages et surtout par cette image d'un homme rendu aveugle avec la plus grande cruauté mais qui, contre toute attente, voyait encore.

Aujourd'hui, quand je retrouve cette image intacte dans toute l'émotion d'une jeune adolescence, je me rends compte que cette image a quelque chose à voir, pour moi, avec l'écriture et avec l'écrivain, même si Jules Verne n'y pensait sans doute pas. Souvent, l'écrivain se promène dans le monde mine de ne rien voir. On le croit distrait, absent, et il est vrai qu'il peut lui arriver de chercher les lunettes qui sont au bout de son nez. S'il est vrai que l'écrivain est rarement aveugle à strictement parler, il n'en est pas moins souvent myope, et si lui ou elle peut avoir de beaux yeux, il n'est pas évident que ceux-ci expriment toujours une suprême lucidité, encore moins un don de visionnaire. Il arrive assez fréquemment que le regard de l'écrivain semble égaré, ou tout simplement neutre, sans acuité particulière. On espérait une flamme ardente,

on attendait l'éclair incandescent qui signe la perception géniale, et on n'a droit qu'à une lueur ordinaire. Et pourtant, l'écrivain est un peu celui ou celle qui, comme Michel Strogoff, tout en ayant l'air de ne rien voir ou, du moins, de ne pas voir grand-chose, voit en réalité beaucoup et donne à voir. Ce qui n'est pas chose facile dans un monde où tout se veut visible, où défilent sous nos yeux, de manière ininterrompue, les visages de l'humanité souffrante ou coupable et les innombrables et fascinants objets du désir, les gros plans à répétition de l'horreur et de la séduction. Sous la tyrannie impitoyable de ce regard armé de caméras, et qui nous force à voir même ce que nous ne voulons pas voir, il me semble que nous avons plus que jamais, comme écrivains, un devoir de précision et de subtilité – je ne dis pas de vision ou de voyance.

Je n'ai jamais beaucoup aimé les représentations de l'écrivain, et notamment du poète, en visionnaire ou en voyant (malgré les fulgurances de Rimbaud). Vous savez que les Anciens Grecs, s'ils ont inventé ce terrible aveugle qu'est Œdipe, l'homme qui se crève les yeux pour n'avoir rien vu de son destin, ont aussi prêté au fait d'être aveugle une qualité, un don de voyance, incarné par le vieux devin Tirésias, comme si le fait de ne pas voir le réel immédiat permettait de voir au-delà, jusque dans l'avenir. Mais il est remarquable que très peu d'écrivains et de poètes oseraient aujourd'hui se qualifier de voyants ou de visionnaires et que, s'ils le faisaient, ils prêteraient plutôt à sourire. Peut-être cette conception de l'écrivain, florissante pendant une partie du XIX^e et du XX^e siècle, est-elle trop tonitruante aujourd'hui, peut-être ce dernier siècle nous a-t-il trop bombardé d'images fulgurantes et de visions utopiques ou apocalyptiques pour que nous puissions nous réclamer encore de la voyance. Il est d'ailleurs significatif que

celle-ci soit devenue un genre à part, la science-fiction, qui est la vision d'un autre monde nourrie par la technologie.

Dans la plupart des cas, nous attendons de l'écrivain moins une seconde vue qu'un second regard : ce qu'il voit, ce que nous espérons qu'il ou elle donne à voir, ce sont les interstices, les détails cachés, les intervalles dont les médias ne nous parlent guère et qu'ils ne nous montrent jamais. Ce que nous attendons comme lecteurs, ce que nous cherchons à pratiquer comme écrivains, c'est une forme de regard qui nous redonne ce que l'image nous fait si souvent perdre : le temps, la durée et aussi, un certain silence.

On voit souvent, dans le métro ou l'autobus, des gens en train de lire, surtout des femmes. Lorsque je vois quelqu'un ainsi plongé dans un livre au beau milieu d'un véhicule qui transporte une foule de passagers, je me sens toujours impressionné et rempli d'une sorte de respect. Il y a là une belle figure de l'intériorité : voilà un être qui a détourné son regard du monde immédiat et de l'univers bruyant des images et qui se trouve maintenant sous l'emprise d'un autre regard, d'un autre exercice de la vue. Cet exercice suppose une patience et une durée du regard qui suit les mots et les lignes sur la page; en même temps, ce lecteur, cette lectrice est en train de voir un monde au-delà et au moyen des mots. Ce n'est pas nécessairement un tout autre monde et dans la plupart des cas, ce sera même un monde qui ressemble passablement à celui que nous habitons. Mais dans tous les cas, ce lecteur, cette lectrice se trouvent dégagés de la tyrannie de l'image, de l'urgence de voir, ils se sont coulés dans un autre regard qui cherche, qui fouille, qui interroge. Que le livre entre leurs mains parle de souffrance, de désir ou d'autre chose encore, ces réalités ne s'y présentent plus d'abord sous le signe du spectaculaire, du

catastrophique ou du chatoiment séducteur, mais portées par une attention qui prend son temps, qui habite le temps, *tout* le temps. Il me semble que le plus beau cadeau que nous écrivains pouvons faire au lecteur, si nous faisons bien notre travail, c'est le cadeau du temps, d'un regard qui a le temps et le silence de son côté, et qui accepte de se faire temporairement aveugle au monde immédiat pour mieux le voir ressurgir dans un recueillement et une intimité que ne peut nous donner aucune image.

o o o

Je m'étonne que ces petites observations sur l'écriture et la lecture me viennent de Michel Strogoff, un livre que je n'avais pas rouvert depuis quarante ans. Mais puisque l'Académie qui me reçoit avec tant de bienveillance aujourd'hui se rattache et s'identifie à cette réalité culturelle, historique, nationale qu'est le Québec, une réalité à laquelle je dois beaucoup et suis profondément attaché, je ne peux manquer de m'interroger, peut-être un peu paradoxalement, sur la Russie de Michel Strogoff. En effet, s'il est vrai que j'allais assez rapidement par la suite faire la découverte de la poésie québécoise, ce qui devait avoir des conséquences décisives pour mon avenir, il reste que les plus grandes émotions littéraires que j'ai vécues dans mon adolescence et ma première jeunesse ont été des émotions russes.

Est-ce à cause de Strogoff, peut-être. Mais chose certaine, je ne peux nommer de livres qui m'aient autant marqué et bouleversé, à cette époque, que *Crimes et châtements* de Dostoïevsky, *Anna Karenine* de Tolstoï ou *Le nez* de Gogol. Je ne peux décrire l'exaltation que j'ai eue à la découverte du plus russe des poèmes jamais écrits par un poète français, la « Prose

du transsibérien et de la petite Jeanne de France » de Blaise Cendrars : *En ce temps-là j'étais en mon adolescence/ J'avais à peine seize ans et je ne me souvenais déjà plus de mon enfance/ J'étais à 16 000 lieues du lieu de ma naissance/ J'étais à Moscou, dans la ville des mille et trois clochers et des sept gares...*, premiers vers toujours magiques pour moi, début d'un long voyage, d'un persistant dépaysement.

Un peu plus tard, je devais connaître une autre émotion forte, celle que me donna la version cinématographique du *Docteur Jhivago*. Alors, oui, j'aimai la Russie jusqu'aux larmes, jusqu'au kitsch sentimental et sans distance critique, et rien n'a jamais surpassé pour moi l'image de cette maison aux fenêtres givrées perdue au milieu de l'hiver, de cette *datcha* isolée croulant sous la neige, dans laquelle Omar Sharif, qui jouait Jhivago, se levait au petit matin pour griffonner un poème assurément inspiré, tandis que derrière lui s'avancait la bouleversante Lara, alias Julie Christie, au regard infiniment et douloureusement bleu, merveilleuse coïncidence de la poésie, de la beauté, de l'amour et du drame en une saison glacée qui ressemblait beaucoup à la nôtre et qui invitait à l'habitation intense des maisons et des chambres.

Ainsi donc, la Russie fut mon premier exotisme, avant les Caraïbes et les Saintes-Maries-de-la-mer, avant l'Espagne andalouse et la Toscane italienne, avant Marrakesh et Paris-Texas, et bien avant Vancouver, San Francisco et São Paulo. Mais le terme d'exotisme est loin de me satisfaire, car il ne s'agit pas seulement de voyages, réels ou imaginaires. Je préfère parler de dépaysement et d'étrangeté, parce qu'il y a dans ces termes une référence au pays et à l'identité. Peut-être d'ailleurs ai-je découvert les poètes québécois eux-mêmes, par la suite, avec des yeux un peu russes, avec des yeux quelque

peu égarés et dépayés. Peut-être ma Russie imaginaire n'a-t-elle été que le premier d'une série de longs détours vers ma condition de Québécois et d'écrivain québécois, mais ces détours, je m'empresse de le dire, ils ne sont pas terminés et ne le seront sans doute jamais. En fait, je n'ai jamais pu me dire Québécois sans détours, sans revendiquer intérieurement une part d'incertitude et d'éloignement.

Je sais bien qu'il est presque trop facile, aujourd'hui, de revendiquer l'étrangeté et le dépaysement, que ce soit du point de vue d'un écrivain ou même, plus largement, d'un citoyen. Le danger est que ces termes ne soient que des formules générales : vœux pieux, aspirations bien intentionnées à la pluralité, laissez-passer vers un cosmopolitisme coté bien haut à la bourse des valeurs post-modernes. Mais comme l'a si bien dit le philosophe Emmanuel Lévinas, *le pluralisme n'est pas une multiplicité numérique ni une relation générale* qui ne serait aucunement qualifiée par des sentiments précis, des rapports de force, des situations concrètes. Aussi ajoute-t-il une remarque que je trouve admirable de lucidité et d'exigence, même si elle peut étonner à première vue : *Le pluralisme suppose [...] que j'affronte [l'autre] à partir de mon égoïsme*. Affrontement, égoïsme : on ne parle pas souvent du pluralisme et du rapport à l'autre de cette façon, et pourtant je suis convaincu qu'autrement, nous sombrons vite dans les bons sentiments, dans un illusoire mimétisme ou encore dans une pluralité à la carte.

Nous savons, aujourd'hui, que les Québécois n'ont pas été aussi repliés sur eux-mêmes qu'on l'a dit. Seulement, notre rapport à l'autre, nous l'avons très souvent vécu en quittant notre propre espace, en nous déportant ailleurs. Depuis le premier peuplement, nous avons beaucoup voyagé, et nous avons

beaucoup migré. Rarement en Russie ou en Sibérie, mais un peu partout ailleurs, de la Nouvelle-Angleterre à l'Asie. Par contre, des obstacles de divers ordres, dont nous ne sommes qu'en partie responsables (mais cette partie est réelle) ont fait en sorte que nous n'avons pas connu autant que nous aurions dû cette confrontation avec l'autre non pas ailleurs mais ici, sur notre propre terrain, à partir de cet égoïsme qu'ont les individus mais aussi les peuples, et à partir duquel peut se produire un vrai décentrement, une vraie création.

Je crois que nous sommes plus que jamais en train de nous recréer de l'intérieur, de découvrir l'étrangeté au cœur de nous-mêmes. Comme écrivain, je me sens la tâche de ne pas vivre cela passivement, mais comme une inspiration, une quête, une tension, un travail. Je savais que je devais tôt ou tard comme Québécois rencontrer l'Américain, ce qui veut dire aussi le Canadien en moi, et il se pourrait que je doive à présent rencontrer le petit Russe, Cosaque ou Tartare, qui m'habite, bien qu'il y ait plus de chance que ce soit plutôt un Juif russe, ou un Italien, un Irlandais, un Anglais, ou encore un homme des Caraïbes, ou même, ô surprise, le Français dont on m'a tant parlé et que j'ai, somme toute, si peu rencontré, si peu affronté et qui m'a si peu habité, je veux dire *vraiment* habité, dans mon for intérieur, là où je n'ai pas à crier sur tous les toits que j'existe parce que c'est là que j'existe, tout simplement.

Comment ne penserais-je pas, en un tel instant, à ce beau vers inaugural de Gaston Miron : *me voici en moi comme un homme dans une maison*. J'aime penser aujourd'hui que cette maison est habitée par plusieurs et j'aime aussi imaginer qu'elle est désormais entourée d'un jardin, car le premier sens d'*akademia*, en grec, était précisément celui d'un jardin où enseignait Platon. Je suis fort myope et à vrai dire un peu

borgne, mais je ne suis pas aveugle, je vois pousser là de belles fleurs, des plantes fortes, nouvelles et parfois étranges. C'est le jardin des lettres du Québec : j'y entre en m'inclinant, pour saluer, et en espérant que mon petit coin cultivé y soit fertile.





Notices biobibliographiques

Vassilis ALEXAKIS est né à Athènes (Grèce) en 1944. Cinéaste, journaliste, dessinateur et écrivain, il vit entre Paris et Athènes depuis 1968. Il a publié une dizaine de livres dont huit romans parmi lesquels *Contrôle d'identité* (Seuil, 1985), *Paris-Athènes* (Seuil, 1989), *Avant* (Seuil, 1992), *La langue maternelle* (Fayard. Prix Médicis 1995) et *Le cœur de Marguerite* (Stock, 1999). Invité à quelques reprises à la Rencontre québécoise internationale des écrivains.

André BROCHU est né à Saint-Eustache (Québec) en 1942. Il a participé à la fondation de *Parti pris* (1963). Professeur honoraire à l'Université de Montréal, il a collaboré à plusieurs revues à titre de chroniqueur littéraire, notamment à *Voix et images*. Son œuvre compte de nombreux recueils de poèmes dont *Délit contre délit* (1965), *Dans les chances de l'air* (1990), *Delà* (grand prix du Festival international de poésie, 1994) et *L'Inconcevable* (1998). Il a publié aussi des romans dont *La vie aux troussees* (1993), *Les Éperviers* (1996) et *Le Maître Rêveur* (1997), des nouvelles, des récits, ainsi que plusieurs ouvrages de critique littéraire. Prix Gabrielle-Roy pour *La Visée critique*, prix du Gouverneur général pour *La Croix du nord* et prix du Journal de Montréal pour *La vie aux troussees*. Membre de l'Académie des lettres du Québec.

Louise DUPRÉ est née à Sherbrooke en 1949. Poète, romancière, essayiste et critique, elle a été directrice de la revue *Voix et images* (1995 à 1998) et est également professeur à l'Université du Québec à Montréal depuis 1988. En 1984, elle a obtenu le prix Alfred-Desrochers pour son premier recueil *La Peau familière* qui a été suivi de *Chambres*, de *Noir déjà* (grand prix de la Fondation Les Forges, en 1993) et de *Tout près* (1999). En 1997, elle a reçu le prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec pour son roman *La memoria*. Membre de l'Académie des lettres du Québec.

Gloria ESCOMEL est née à Montevideo (Uruguay) en 1941. Québécoise depuis 1967, elle est professeur de littérature à l'Université de Montréal et à l'UQAM. Elle a publié des recueils de poèmes, *Ferveurs* et *Exorcisme du rêve* (Saint-Germain-des-Prés, Paris, 1972 et 1974), deux romans, *Fruits de la passion* (Trois, 1988) et *Pièges* (Boréal, 1992), une pièce de théâtre, *Tu en parleras... et après?* (Trois, 1989) et un recueil de contes et nouvelles, *Les eaux de la mémoire* (Boréal, 1994). Elle a également écrit plusieurs pièces radiophoniques pour Radio-Canada et collaboré à diverses revues. Une exposition de ses photos et poèmes, *Le vertige du monde*, a eu lieu à la Maison de la culture Côte-des-Neiges en 1997. Deux romans, *Saga* et *Un Mont, des merveilles* sont en voie d'achèvement.

François HÉBERT est né à Montréal en 1946. Poète, essayiste et romancier, il a fait ses études au collège Stanislas de Montréal, à l'Université de Montréal et à l'Université d'Aix-Marseille où il a obtenu un doctorat de troisième cycle pour sa recherche sur l'œuvre romanesque d'André Malraux. De 1985 à 1993, il a été directeur de la revue *Liberté* et, depuis 1972, il est professeur de littérature à l'Université de Montréal. Il a publié une vingtaine de titres dont *Holyoke*, roman (Quinze, 1979), *Le*

rendez-vous, roman (Quinze, 1980), *Histoire de l'impossible pays*, roman (1984) et *Les pommes les plus hautes*, poésie (L'Hexagone, 1997).

Carole HUYNH GUAY est travailleuse sociale et psychothérapeute. Elle vit, travaille et écrit dans le Vieux-Québec. Elle a été lauréate du prix Alphonse-Piché en 1996 et du grand prix de poésie de la Société Radio-Canada en 1997. Elle a publié dans plusieurs revues littéraires, et un premier recueil paraîtra bientôt aux Écrits des Forges. Sa poésie exprime la difficulté de vivre mais, bien que la mort soit omniprésente dans son œuvre, la désespérance a depuis longtemps fait place à la sérénité.

Jean MARCEL (Jean-Marcel Paquette) est né à Montréal en 1941. Essayiste, romancier, médiéviste de formation et spécialiste de l'œuvre de Jacques Ferron. Professeur de littérature médiévale à l'Université Laval depuis 1968. A publié notamment *Le Joual de Troie* (prix France-Québec en 1974) et *Triptyque des temps perdus* (1989-1990-1993) : *Hypatie ou la fin des dieux* (prix Molson de l'Académie des lettres du Québec), *Jérôme ou de la traduction*, *Sidoine ou la dernière fête*. Auteur également de *Nouvelles de Nouvelle-France*, de *Pensées, passions et proses* et de *Fractions 1 et 2*. Vit partiellement depuis dix ans au Siam qui lui a inspiré le sujet de son prochain roman, *Sous le signe du singe* (à paraître chez Leméac).

Jovette MARCHESSAULT est née à Montréal en 1938. Peintre, sculpteur, poète, romancière et dramaturge, elle est venue à tous ces modes d'expression en autodidacte. Artiste et créatrice à temps plein, elle a fait une vingtaine d'expositions tant au Québec qu'à Toronto, New York, Paris et Bruxelles. En 1976, elle a remporté le prix France-Québec pour son premier roman, *Comme une enfant de la terre* (Leméac) et publié, par la

suite, plusieurs ouvrages importants dont *La mère des herbes*, roman (Quinze, 1981), *La saga des poules mouillées*, théâtre (Pleine Lune, 1980), *La terre est trop courte*, Violette Leduc, théâtre (Pleine Lune, 1981), *Anaïs dans la queue de la comète*, théâtre (Pleine lune, 1985), *Le voyage magnifique d'Emily Carr*, théâtre (Leméac, 1990. Prix du Gouverneur général) et *Madame Blavatsky, spirite*, théâtre (Leméac, 1998).

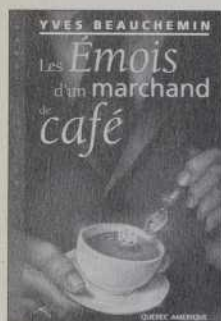
Pierre NEPVEU est né à Montréal en 1946. Poète, romancier et essayiste, il enseigne au département d'études françaises de l'Université de Montréal. Il a publié notamment *L'hiver de Mira Christophe*, roman, *Mahler et autres matières*, poésie, et *L'écologie du réel*, essai. Il est lauréat de nombreux prix littéraires; parmi les plus récents, mentionnons le prix du Gouverneur général qui lui a été décerné en 1997 pour son recueil de poésie *Romans-fleuves* et en 1998 pour son essai *Intérieurs du Nouveau Monde*. Ce livre proposant une réflexion sur l'infériorité dans les littératures du Québec et des Amériques lui a également valu le prix Jean Ethier-Blais, en 1999. Membre de l'Académie des lettres du Québec.

Émile OLLIVIER est né à Port-au-Prince (Haïti) en 1940 et vit au Québec depuis 1965. Écrivain, il a publié un recueil de nouvelles, *Paysages de l'Aveugle* et quatre romans : *Mère Solitude* (Albin Michel, 1983), *La Discorde aux cent voix* (Albin Michel, 1986), *Passages* (L'Hexagone, 1991. Grand prix littéraire de la Ville de Montréal), *Les urnes scellées* (Albin Michel, 1995) et un récit, *Mille Eaux* (Gallimard, 1999. Collection Haute Enfance). Sociologue, il est professeur à la faculté des sciences de l'éducation de l'Université de Montréal et s'intéresse à la formation des adultes, aux phénomènes migratoires et à l'éducation interculturelle.

Luc PERRIER est né en 1931 à Sainte-Famille de l'Île d'Orléans (Québec). Son recueil *Des Jours et des Jours* fut le premier à être publié dans la collection *Les Matinaux*, au début des éditions de l'Hexagone, en 1954. Il a publié un second recueil, *Du temps que j'aime*, en 1963, puis, après une longue période de silence, *Champ libre* et *Faites le nécessaire* (Noroît, 1994 et 1998).

Jean-Bernard VUILLÈME est né à Neuchâtel (Suisse) en 1950. Il est domicilié à La Chaux-de-Fonds et publie aux Éditions Zoé, à Genève. Auteur de romans (notamment *L'Amour en bateau*, *Lucie*), de nouvelles et d'ouvrages historiques (*Le Temps des derniers cercles*, *Suchard*, *la fin des Pères*) et d'essais (*Les Assis*, *Regard sur le monde des chaises*). Lauréat du prix Schiller en 1995 pour *Lucie* et l'ensemble de son œuvre. À paraître à l'automne 1999 : *Face à dos*, roman. A participé à la Rencontre québécoise internationale des écrivains, en 1998.

Quelques nouveautés à lire absolument !



Les Émois d'un marchand de café

Yves Beauchemin

Une fable délectable sur le bien
et le mal, l'âge et l'argent, l'amour
et la famille.

Roman, 495 pages, 24,95 \$



L'Année de la baleine

Réjane Bougé

Les rêveries d'une femme solitaire.

Roman, 490 pages, 24,95 \$

Une nouvelle collection: « MAINS LIBRES »



La Marche de l'aveugle sans son chien

Normand de Bellefeuille

Le livre de la douleur.

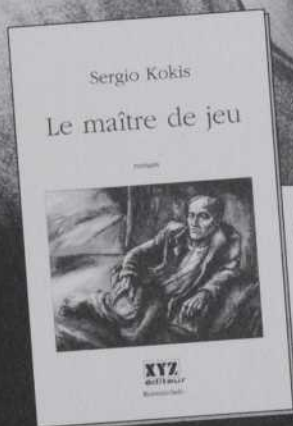
Poésie, 115 pages, 14,95 \$

QUÉBEC AMÉRIQUE
www.quebec-amerique.com



XYZ éditeur

**Qui êtes-vous Lucien ?
Dieu ?
Satan ?**

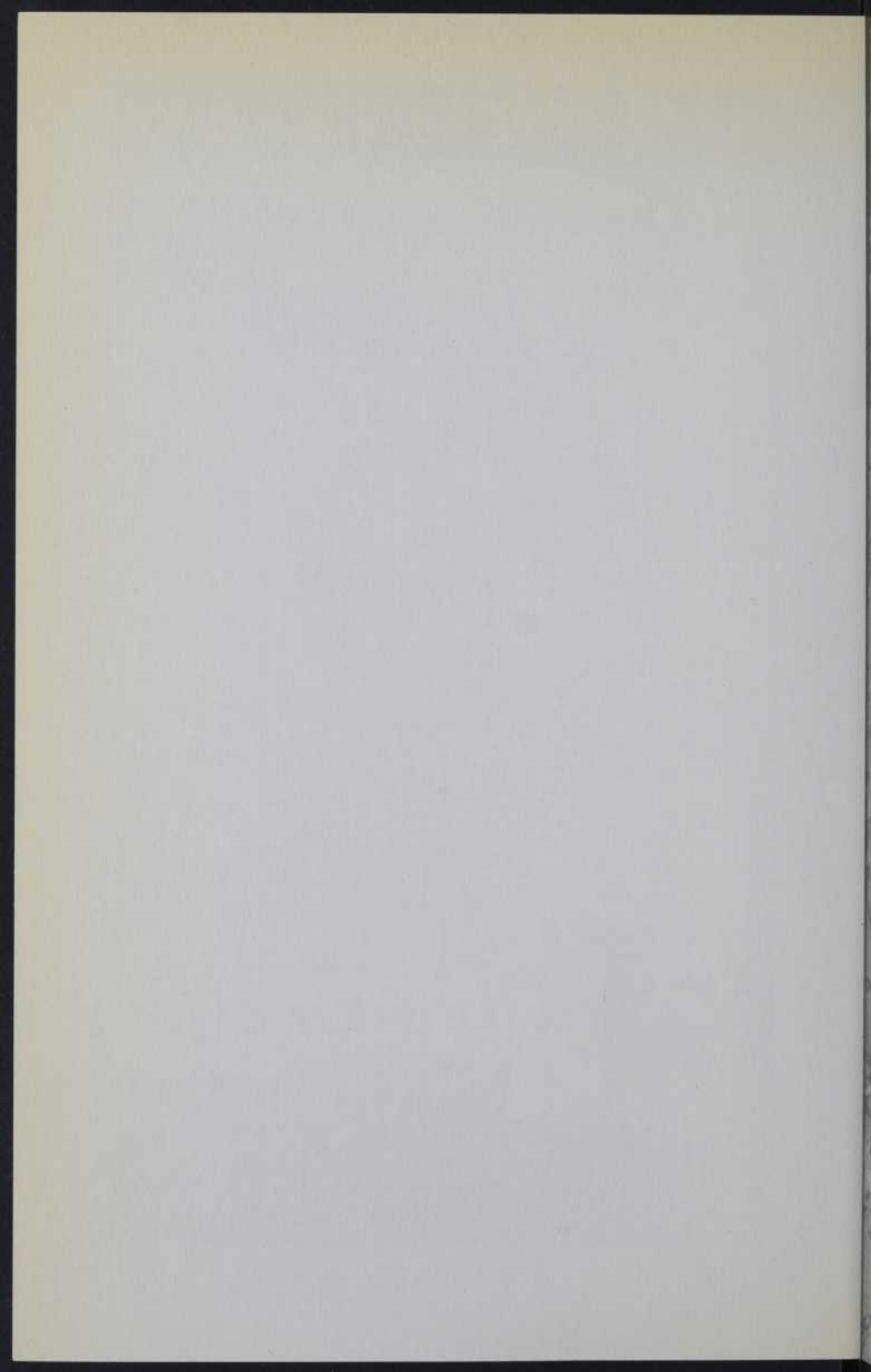


Sergio Kokis
Le maître de jeu

264 p. • 22,95 \$

XYZ
éditeur

1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37
Courriel: xyzed@mblink.net



Bulletin d'abonnement

ABONNEMENT À TROIS NUMÉROS

- | | | |
|--------------------------|-------------------------|-------|
| ☐ | RÉSIDENTS DU CANADA | 25 \$ |
| ☐ | INSTITUTIONS | 35 \$ |
| ☐ | RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER | 35 \$ |

NOM

ADRESSE

VILLE

CODE POSTAL

TÉLÉPHONE

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*.

À retourner à l'adresse suivante :

Les écrits

5724, CHEMIN DE LA CÔTE SAINT-ANTOINE
MONTRÉAL (QUÉBEC)
H4A 1R9

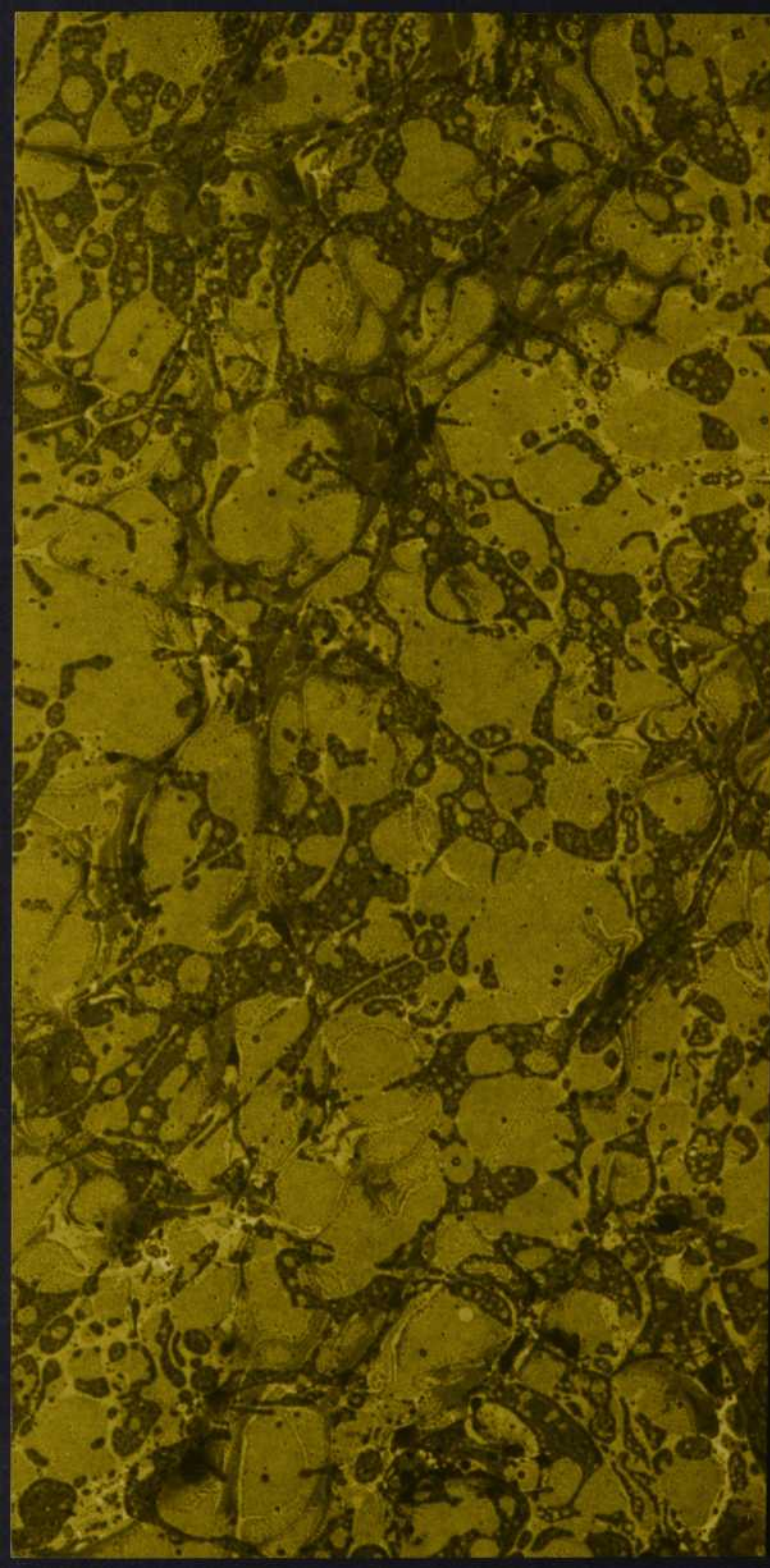


Imprimé par AGMV Marquis
le premier décembre
mil neuf cent quatre-vingt-dix-neuf

Imprimé au Canada
Printed in Canada







Contes

Dossiers

Essais

**Extraits de
romans**

Hommages

**Journaux
intimes**

Poèmes

Nouvelles

Récits

Témoignages

Théâtre

Les écrits

Revue littéraire
fondée en 1954
sous le titre *Écrits*
du Canada français